

Noël au Québec

contes, récits et souvenirs



BeQ

Noël au Québec

contes, récits et souvenirs

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 55 : version 3.01

Cette anthologie de *contes, récits et souvenirs*, regroupés autour du thème de Noël, veut présenter une sélection de textes d'auteurs québécois peu connus. Certains textes n'ont pas encore parus en volumes.

Sylva Clapin

1853-1928

Un vieux

Scènes de vie canadienne

Xavier Patenaude, sa lanterne à la main, rentra à pas hâtifs dans sa chambre, puis, s'approchant du lit, il poussa sa femme en lui soufflant à voix basse :

– Allons ! Mélie, lève-toi. Ça y est, le père a passé.

Du coup, la femme se dressa, et sur ses traits durs, encore tout bouffis de sommeil, son mari crut voir comme une flamme de joie.

– Le père...

– Oui, que j'te dis, le père a passé... Viens voir, si tu veux.

D'un bond, Mélie fut levée, puis elle suivit son homme jusque dans la pièce à côté, qui était la chambre de compagnie.

En effet Xavier avait dit vrai, et le vieux père

Patenaude, qui allait atteindre ses quatre-vingt-deux ans à Pâques, était bien cette fois trépassé. Le vieillard était allongé, déjà rigide, sur le grand lit de merisier rouge qui occupait presque la moitié de la pièce, et sa face apaisée, aux yeux mi-clos, témoignait de la mort habituellement douce des vieux, dont la vie prend fuite dans un petit souffle.

Xavier promena la lumière falote de la lanterne sur le visage de son père, puis il dit à sa femme :

– J’venais d’mettre une bûche dans le poêle, et j’m’en allais faire mon « train » quand j’ai pensé à venir voir pour le père. Le pauv’vieux a dû passer sur les minuit. J’vas soigner les animaux, et toi, pendant c’temps-là, tu prépareras tout ce qu’il faut.

Mélie approuvait de la tête, ses yeux obstinément fixés sur la figure du mort.

– Et puis, continua Xavier, c’est demain le jour de Noël, sans compter que nous allons avoir de la visite, ce soir, pour veiller le vieux père. Il en faudra des choses, pour faire réveillonner tout

ce monde-là. C'est une grosse dépense, mais comme on dit, on ne meurt qu'une fois.

Mélie approuvait toujours sans dire mot. Elle rabattit le drap sur la tête du mort, puis tous deux, à pas menus, ils passèrent dans la cuisine, où l'horloge venait de sonner cinq heures.

– C'est ben vrai, dit la femme, on ne meurt qu'une fois. Tout de même, comme tu dis, en v'là de la dépense.

Xavier venait d'ouvrir la porte. Au dehors apparaissait la nuit encore toute braisillante d'étoiles. Bientôt il disparut, se dirigeant vers les bâtiments, où déjà de sourds meuglements se faisaient entendre.

* * *

L'habitation des Patenaude faisait face au Grand Rang, près de Sainte-Madeleine, et leur terre était l'une des plus considérables et des mieux tenues de la paroisse. Il faut dire aussi que, de père en fils, les Patenaude n'avaient jamais

boudé devant l'ouvrage, et que même la Mélie, comme on l'appelait communément aux environs, était aussi souvent aux champs que son homme, donnant l'exemple de l'âpreté au gain, avec le seul souci de faire de son unique enfant, sa fille Catherine, le plus beau parti de Sainte-Madeleine.

Restée seule après le départ de Xavier, Mélie – une brune commère toute en boule, et aux yeux perçants de furet – ne fut pas lente à la besogne. Ah ! ce qu'elle l'avait désiré, depuis longtemps, ce moment où l'on viendrait lui annoncer la mort du vieux. Quand on pense que, depuis dix-sept ans déjà qu'il s'était « donné » à rente à son mari, il s'obstinait à vivre en dépit du bon sens, et à se prélasser dans la plus belle chambre de la maison, la fameuse « chambre de compagnie », avec son lit monumental et ses belles catalognes toutes neuves.

Et avec ça, toutes sortes de manigances de notaire fourrées dans le contrat. Tout le tra-la-la : la vache qui ne meurt pas, le cochon « raisonnable », et jusqu'à la cruche de jamais

de rigueur. Même, depuis ces trois longs jours où il s'était couché pour mourir, n'en ayant pas, disait-il, pour deux heures, il avait encore trouvé moyen de durer jusqu'à ce matin-là. À tout instant, on entrait le voir, s'attendant à le trouver passé, et toujours la vie, ridiculement tenace, s'acharnait sur ce vieux corps. Non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe. Heureusement que, cette fois, c'était fini.

Et tout en monologuant de la sorte, la Mélie vaquait rapidement à ses soins de ménage, ayant hâte de se mettre à sa grande tâche annuelle du temps des Fêtes, ses « beignes », qu'elle savait du reste confectionner à miracle.

* * *

Sur ces entrefaites, le jour, peu à peu, avait lui, annonçant une radieuse matinée d'hiver, et, dans la lumière étincelante, au loin, le mont Saint-Hilaire se dressait comme un énorme bloc de granit bleu, aux arêtes nettement tranchées. Cette

année-là, des pluies diluviennes, survenues vers la mi-décembre, avaient fait disparaître toutes traces de neige ; puis, le gel ayant suivi tout aussitôt, l'air était resté d'une fluidité admirable, où se dessinaient les moindres détails du paysage.

Sitôt son « train » fini, Xavier était parti pour annoncer aux voisins la nouvelle de la mort du père. Cela fait, il rentra atteler son vieux cheval César, ayant décidé de pousser jusqu'à Saint-Hyacinthe pour y faire ses achats de Noël.

La maison, maintenant, ne désemplissait plus, et ce fut, jusqu'au soir, un défilé ininterrompu des gens de la paroisse, venant rendre une dernière visite au père Pierre. En entrant, chacun allait s'agenouiller dans la chambre de compagnie, où le « vieux » était exposé, vêtu de ses beaux habits d'étoffe du dimanche, et juché là-haut, sur le lit monumental, comme sur un catafalque. De chaque côté du cadavre brûlaient deux cierges bénits, dans de grands flambeaux de cuivre doré.

En sortant de là, les visiteurs faisaient bande à part, les femmes restant à causer dans la salle d'entrée, les hommes passant plus loin dans la

cuisine pour y fumer la pipe. À la brunante, Xavier revint de la ville, apportant le petit whisky blanc si cher à nos bons « habitants », et de son côté Mélie alla chercher pour ces dames deux flacons de liqueur de cerises. Dans un coin de la salle, en permanences, s'étagaient des pyramides de beignes, où chacun se servait à volonté.

Dans la cuisine, le diapason des voix s'était élevé, et les conversations, inévitablement, tournaient à la politique. La fumée des pipes devenait suffocante, et déjà, à plusieurs reprises, on avait été forcé d'ouvrir la porte pour se donner un peu d'air respirable.

Au dehors, le froid se faisait plus vif, et la nuit de Noël venait rapidement, apparaissant, comme celle de la veille, toute diamantée d'étoiles resplendissantes.

* * *

À dix heures, tout le Grand Rang était chez

Xavier, et cela par familles entières se rendant à Sainte-Madeleine pour la messe de minuit, et entrant en passant voir le père.

Peu après, il y eut une accalmie dans le nombre des visiteurs. On récita encore un chapelet près des corps, puis Mélie, voyant qu'il ne venait plus personne, tira la porte de la chambre mortuaire, et le vieux fut laissé seul, avec de nouveaux cierges rallumés pour sa nuit de Noël. Il en passerait encore une autre chez son fils, puis, le lendemain, on devait le porter au cimetière.

Vers les onze heures, l'un des cavaliers de Catherine, qui était allé voir aux chevaux, attachés çà et là devant la maison, rentra précipitamment en criant :

– Les clairons !...

À l'instant, chacun fut dehors, les yeux levés vers le firmament où miroitait, dans le bleu profond de la nuit, une splendide aurore boréale. Les habitants de l'endroit appelaient cela les « clairons », vieille expression pittoresque qu'ils devaient tenir d'un Acadien ayant résidé autrefois

dans la paroisse.

On s'extasia, et le père Jean Belhumeur, ami intime du défunt, affirma que c'étaient là les âmes des élus qui accouraient célébrer la Noël. Les « clairons » grandissaient à vue d'œil, couvrant tout le ciel jusqu'au zénith, et c'était là-haut tout un fourmillement de lueurs vertes, jaunes, ou rouges, se poursuivant et folâtrant sans relâche. Parfois, encore, on eût dit que la voûte céleste se couvrait d'un immense voile de soie rose, aux mille cassures lumineuses ; puis tout cela disparaissait, ou plutôt se déchirait subitement avec un petit claquement sec qui vibrait d'un horizon à l'autre.

* * *

– C'est pas tout ça, fit quelqu'un, mais on n'a que l'temps de filer pour la messe.

En effet, il allait être bientôt minuit, sans compter qu'on avait bien un bout de route de deux milles avant d'être rendu à l'église.

– C’pauv’père Pierre, dit un autre, c’est ben la première fois qu’il aura manqué sa messe de minuit.

On se bousculait, chacun désentravant son cheval et disposant les peaux de carriole dans sa voiture.

– Tiens ! qu’est-ce qu’il leur prend donc comme ça dans la maison ? s’écrièrent plusieurs à la fois, en avançant de quelques pas, attirés vers quelque chose d’inaccoutumé qui se passait à l’intérieur.

Des ombres couraient çà et là, derrière les vitres comme effarées. Puis, de grands cris, la porte s’ouvrant en coup de vent, et la Mélie se précipita, déboula plutôt dans les bras des arrivants, battant l’air de ses bras, et n’ayant que la force de balbutier :

– Le père !... Mon Dieu !... le père Pierre !...

De tous côtés, on accourait. Mais, sur le seuil, chacun resta bien vite cloué à sa place. Dans la salle d’entrée, le père Pierre – oui, le mort, le père Pierre en personne – venait d’apparaître,

ayant grand air dans ses vêtements du dimanche, le teint frais, reposé, que dis-je ! presque vermeil, se dirigeant vers la cuisine, où, dans l'entrebâillement de la porte, se tenait Xavier, positivement médusé, et l'œil tout rond d'épouvante. Dans un coin, quelques femmes s'écrasaient, pressées les unes contre les autres. Ce fut bien pis encore quand on entendit le revenant qui, s'adressant à son fils, lui disait d'un joli timbre autoritaire :

– Eh ben ! Xavier, quoi qu'tu fais donc, que t'attelles pas César, pour la messe.

Grand Saint-Jean ! Il parlait même d'atteler César. Ah, ouiche ! on y pensait bien, à César, en ce moment.

Ce n'est pas tout. Avisant les beignes sur la table, le vieux, se rappelant sans doute qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps, en grignota deux ou trois, tout en lampant avec une évidente satisfaction un brin de whisky resté au fond d'un verre.

Ce fut Mélie qui résuma la situation et amena une détente, en marmottant rageusement :

– Eh ben ! vous avez qu'à voir !...

* * *

Que s'était-il passé ? C'est bien simple. Le vieux avait eu une syncope, avec tous les symptômes de mort apparente, et alors qu'on le croyait bien fini il ne faisait qu'emmagasiner de nouveaux trésors de vie, pour pouvoir durer encore plus longtemps.

Il le prouva bien, du reste, car il ne mourut que l'été suivant, aux framboises, d'un effort contracté en aidant Xavier à rentrer ses foins, alors que, bizarrerie des choses d'ici-bas ! Mélie était emportée dès la fin du même hiver par une attaque de pneumonie aiguë.

Ah ! non, vrai, on n'en bâtissait plus de cette trempe.

Jean des Érables

Une Canadienne à Paris

conte de Noël

I

Noël ! Ce simple mot évoque toujours en nous un monde de souvenirs. Il retentit dans notre esprit et dans notre cœur. On dirait qu'il résume l'histoire de l'humanité, la chute et la rédemption.

Chaque année cette fête est partout la bienvenue. On l'attend avec impatience, on la célèbre avec joie. On entreprend parfois de longs voyages pour se procurer le doux plaisir de passer la fête de Noël sous le toit paternel.

Ce jour-là, on se sent tout disposé à se montrer bon et charitable. On aime à secourir les malheureux, on oublie les petites misères de la vie, on pardonne les offenses.

Au fond d'une allée sombre et étroite, non loin

de la rue du Bac, à Paris, dans une écurie qu'éclaire une lanterne pendue au poteau supportant le frêle édifice, une femme courbée par l'âge, assise sur une botte de foin, berce sur ses genoux un petit enfant à l'air souffrant et maladif.

Un homme jeune encore, portant le costume officiel des cochers de fiacre, étrille un cheval tout couvert de sueur, maigre comme la rossinante de Don Quichotte.

Dehors la neige tombe, le vent secoue la porte et fait craquer le toit de ce misérable réduit. Onze heures viennent de sonner au clocher de l'église St-Germain-des-Prés.

– Ainsi donc, dit l'homme, vous avez toujours l'intention d'adopter ce mioche ?

– Il le faut bien, répond la vieille ; ses parents sont morts, on ne lui connaît pas de famille.

– Mais, pauvre vous-même...

– Le pain ne m'a pas encore manqué. Grâce à vous, j'ai un gîte...

– Beau gîte ! un coin d'écurie, et pour lit un

peu de paille !

– Le Sauveur n’avait pas plus que cela dans l’étable de Bethléem. Dans une heure j’irai à la messe de minuit, et je demanderai secours et assistance à l’Enfant de la Crèche !

II

Enveloppés de chaudes fourrures, le comte et la comtesse de B..., revenant de l’église, sonnent à la porte de leur hôtel. Un domestique accourt pour leur ouvrir.

– La charité pour l’amour du petit Jésus ! dit une voix, au moment où ils vont pénétrer dans le vestibule éclairé à profusion.

Ils se retournent.

Une mendiante leur tend la main.

– Entrez ! dit le comte. C’est aujourd’hui la fête de Noël, vous implorez notre pitié au nom du Sauveur, vous ne partirez pas les mains vides.

– Oh ! reprend la pauvre femme, je n'ai pas besoin de grand'chose ! Un brave travailleur me permet de passer mes nuits dans son écurie ; le jour, des ouvriers, pas beaucoup plus riches que moi, me donnent de temps en temps un repas en échange de quelques petits services.

– Mais alors, demande la comtesse, pourquoi mendiez-vous ? Les haillons qui vous couvrent à peine ne vous mettent pas à l'abri du froid ; vous avez faim peut-être...

– Ma bonne dame, je ne pense pas à moi-même, en ce moment. Mais, là-bas, dans mon humble gîte, un enfant que j'ai adopté serait bien heureux si je lui rapportais un peu de linge...

– Vous avez adopté un enfant, vous qui êtes pauvre vous-même !

– Pouvais-je abandonner ce petit martyr ?

III

À l'invitation des époux charitables, la vieille femme est entrée dans un salon où brûlent, sur des chenets nickelés, de gros quartiers de bois. On lui sert les mets les plus délicats, mais elle y touche à peine. Pour la première fois depuis longtemps, elle pense à sa misère et la compare au luxe qui l'entoure. Sollicitée par ses bienfaiteurs, elle raconte son histoire.

Élevée au Canada, elle a connu l'aisance. Elle revoit encore en imagination son église paroissiale, bâtie à l'entrée de la forêt, où, toute petite, elle aimait tant à visiter le petit Jésus dans sa crèche. Mariée à un brave cultivateur, qui, hélas ! la laissa bientôt veuve, elle se consola en reportant tout son amour sur son enfant, son cher petit Rodolphe, que tout le village chérissait à cause de sa gentillesse. L'enfant grandit, se fit remarquer par son bonne conduite et son goût pour l'étude. Des touristes le perdirent en lui

faisant accroire qu'à Paris il ferait rapidement fortune. Le pauvre jeune homme était parti pour la grande ville, malgré les prières et les larmes de sa mère. Au fond, ses intentions étaient bonnes. Mais ses espérances ne se réalisèrent pas. Il succomba dans la lutte et mourut à la peine. Elle, sa mère, lorsqu'elle apprit qu'il était malade n'avait pas hésité à aller le rejoindre après avoir vendu tout ce qu'elle possédait. Son cher enfant mourut dans ses bras, la laissant seule, brisée et pauvre, sur le pavé de l'immense cité...

IV

Noël ! Paix et bonheur aux hommes de bonne volonté.

– Nous aussi, dit le comte après avoir écouté attentivement le récit de cette martyre de l'amour maternel, nous aussi avons souffert !... Notre unique enfant est mort et notre cœur saigne encore tous les jours quand nous pensons à lui...

C'est le bon Dieu qui vous a envoyée ici. Nous désirons nous charger de l'éducation de votre fils adoptif... Oh ! ne craignez rien ! nous ne voulons pas vous séparer de lui ! Vous viendrez ici tous les deux...

– Ici, dans ce palais ? s'écria la pauvre vieille tout ahurie !

– Pourquoi pas ? répondit la comtesse ; vous nous avez fait la leçon aujourd'hui, vous nous apprenez à être charitables non en donnant votre superflu, mais en donnant votre cœur, votre amour de mère et de vaillante chrétienne à l'infortunée créature que vous avez si généreusement adoptée.

La bonne vieille versait des larmes d'émotion.

– C'est trop, dit-elle. Prenez l'enfant et permettez-moi de venir le voir de temps en temps.

– Non, s'écrièrent en même temps le comte et la comtesse ; tous les deux !

V

Le petit Jésus apporta ce soir-là de riches présents dans la somptueuse demeure du comte B... Le petit orphelin eut de bons vêtements chauds et des jouets à la douzaine ; sa « maman » prit possession d'un appartement qu'elle trouvait cent fois trop beau, et Joseph, le cocher charitable, apprit avec une joie indescriptible qu'à partir du lendemain il pourrait « rouler » à son propre compte.

Quant au comte et à la comtesse, leur bonne action ne demeura pas sans récompense. À partir de ce jour, la paix descendit peu à peu dans leur cœur et ils furent comblés de bénédiction par Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense un simple verre d'eau donné en son nom aux pauvres, ces grands amis de l'Enfant de Bethléem.

Marie Le Franc

1879-1965

Le Noël du vieux sonneur de cloche

La demie de onze heures tinta, lente et profonde, à l'antique pendule flamande. Joë, qui ne dormait que d'un œil, tressaillit et ouvrit l'autre tout grand. Son mouvement déranger la chatte qui, roulée en boule sur les pieds du dormeur, tourna en cercle sur elle-même et se blottit au creux des couvertures, à la même place, étonnée de cette lubie de son maître qui voulait chanter matines au lieu de continuer son somme. « Il n'est pas minuit, voyons, grondait Finaude, l'horloge ne déraisonnait pas, et même si demain était jour de messe, on avait le temps d'allumer les cierges ! »

Mais Joë, insensible aux exhortations de Finaude, se laissa glisser sur le sol, non sans geindre un peu, à cause de ses rhumatismes, chercha au bord du lit ses claques doublées de laine, et tout en clopinant alla souffler sur les

tisons du foyer pour allumer la lampe. Puis il regarda la Flamande – dans sa maison, les choses portaient un nom, comme des chrétiens. La porte de verre reflétait les gestes de Joë, que semblait rythmer le balancier doré, et l'aiguille du cadran s'acheminait à pas invisibles vers le chiffre XII. C'était bien la demie de onze heures qui venait de sonner.

Il retourna au pied du lit, où, sur la chaise de paille, ses vêtements du dimanche étaient pliés : chemise de toile propre, vareuse de laine, habit de drap à parements unis et pardessus, sorte de paletot sac en peau vive de renard, que chasseurs et « habitants » portaient communément vers l'an de grâce 18..., de la baie d'Hudson aux grands lacs, du St. Laurent au Missouri.

Il se vêtit à gestes lents, toujours à cause des douleurs qui parcouraient sa vieille échine, et aussi des songeries qui trottaient dans sa vieille tête.

C'était donc le 25 décembre encore une fois. Tout à l'heure, la Marie-Noëlle l'annoncerait de sa voix toute neuve aux campagnes dans

l'allégresse, et les jeunes filles entonneraient dans le chœur de la petite église :

Il est né le divin Enfant !

Ah ! il en avait tant sonné des carillons de Noël dans sa vie, il en avait tant vu, de jours de Noël, des joyeux, ceux qu'on célèbre, des moins joyeux, qu'on célèbre encore, et des tristes, qu'on entend passer devant la fenêtre avec des rires, des chansons, des tintements de grelots et qui vous font trouver si amer le pain de la table sans hôtes, et si froid le foyer où vous êtes tout seul, pauvre vieux, à chauffer vos mains dures et vos pieds goutteux.

Joë en était là de ses réflexions quand l'horloge vint encore une fois le rappeler au devoir. Dans quelques minutes il serait minuit.

Ce n'était pas le moment d'arriver en retard à l'église. Aujourd'hui, pour la première fois, la Marie-Noëlle allait se mettre en branle. C'était sans doute aussi la dernière occasion où le

sonneur éprouverait ses forces sur une cloche neuve, que Monsieur le curé de Saint-Grégoire avait décidé d'inaugurer le jour de Noël, quoiqu'elle fût baptisée et installée depuis la mi-octobre.

Joë recouvrit le feu de l'âtre d'un peu de cendres, au désappointement de Finaude, tira les courtines du lit pour en cacher le désordre, pendit sa casquette de maison au clou de la muraille, juste au-dessous de son fusil, en solitaire rangé qu'il était, et prit dans l'armoire grinçante le chapelet des grands jours. Il sortit en tirant la porte derrière lui.

Dans le ciel d'hiver, la lune était large et haute, et faisait étinceler les perspectives des lointains en paillettes bleutés ; les petites maisons, dont on ne devinait plus la charpente de pierre, semblaient des huttes polaires découpées dans la neige même, les arbres, aux membrures invisibles sous leur chapelure blanche, n'étaient plus des arbres, mais des fioritures fantasmagoriques que la neige venait de dessiner pour enjoliver le décor de cette nuit de Noël.

Tout le village se rendait par groupes à l'église, en balançant des lanternes sur le chemin tortueux bordé de revêtements de neige, et dans les logis il ne restait plus que la lampe allumée au coin du foyer, la bûche de Noël doucement crépitante, et les chats qui, réveillés de leur paresse coutumière par l'odeur de galette et de jambon, rôdaient en tirant la langue du dessoir au garde-manger et de la huche au pétrin.

Au loin, un bruit de clochettes se fit entendre, allègre et joli... L'eau des fontaines avait-elle brisé sa prison de glace, et les lavandières captives, au visage étroit et pur comme une faucille de cristal, avaient-elles repris la danse des battoirs d'argent pour célébrer leur délivrance : Noël ! Noël !

Non, ce n'était que le traîneau de Messire Bernard de Chouilleuse, seigneur de Saint-Grégoire, Saint-Basile et autres lieux qui avait élu Saint-Grégoire cette année-là pour y faire ses dévotions.

Joë soupira... Jamais la Marie-Noëlle n'éparpillerait dans la neige un cliquetis de

battoirs d'argent comme les clochettes de Messire Bernard.

Il passa devant le presbytère, massif comme un fort, à l'ombre duquel se dressait l'église. Par les soupiraux rougeoyants de la cuisine, Joë huma le parfum de la dinde qui tournait sur la broche, devant la flamme bleue et or des pommes de pin.

Il soupira plus fort... Hélas ! Il avait perdu l'espoir qu'après la messe de minuit dame Catherine reconnaîtrait au passage la huppelande poudrée à blanc du vieux Joë pour lui faire goûter par le soupirail les marrons rôtis arrosés d'un doigt de claret.

Il arriva à l'église autour de laquelle devisaient les formes confuses des fidèles, qui par économie avaient éteint leurs lanternes, et n'osaient entrer avant que la Marie-Noëlle n'eût donné le signal... Une émotion pieuse émanait des âmes et faisait rayonner les visages bleuis au haut des silhouettes obscures comme des flammes de cierges au sommet d'humble candélabres.

Il loqueta la porte et se dirigea à la lueur de la lampe brûlant devant la crèche. Il mit la Marie-

Noëlle en branle avec toute la force et la méthode dont il était capable.

Ô surprise ! Dès les premiers tintements, il y eût un bruit d'ailes froissées et de cris aigus au-dessus de sa tête. Le vieux pensa d'abord qu'il venait d'effaroucher une colonie de hiboux, établis dans les lézardes du mur et comme de tout temps la gent des hiboux passe pour entretenir des accointances avec l'enfer plutôt qu'avec le ciel, il se pendit à sa cloche de plus belle.

Comme il l'ébranlait avec ardeur, une masse soyeuse vint s'abattre à ses pieds. Il se pencha et regarda.

C'était un nid énorme, tel qu'en construisent les moineaux pour passer l'hiver dans ces contrées du Nord, et aussi familiers aux habitants que les nids d'hirondelles. Des familles entières y logent leurs têtes querelleuses qui gardent jusque dans le sommeil un air de défi et leurs corps en boule qui se pressent l'un contre l'autre pour lutter contre le froid.

Celui-ci datait du récent automne. Il avait été établi sur la travée de la cloche immobile. Sans

s'en douter, Joë venait de briser l'abri de vingt petits êtres.

Qu'allaient-ils devenir ?

Il les suivit des yeux. Quelques-uns éblouis par la lumière de l'église, tournoyaient sous la voûte en se heurtant aux piliers, d'autres s'élançaient par les trous du toit vers le ciel de décembre d'un bleu glacial.

Les pauvres bêtes du bon Dieu ! Il était facile de prévoir leur sort. C'était bien leur dernière nuit, leur dernier Noël ! Le froid glacerait les quelques gouttes de sang de leur cœur, et les ferait rouler l'un après l'autre du bout des branches, comme des feuilles oubliées.

Et c'était sa faute à lui, Joë, cette brute ! S'il avait sonné plus doucement, la fragile demeure eût tenu bon peut-être et la Marie-Noëlle aurait gardé son trésor jusqu'au prochain printemps...

Il ramassa le nid tombé à terre, machinalement, pour ne pas le voir piétiner tout à l'heure par les grosses chaussures des « habitants », et il le glissa dans sa vareuse.

Il entendit la messe d'un cœur distrait, lourd de tristesse et de remords. Il avait gardé, du temps où il était bûcheron dans la forêt, l'amour de toutes les petites créatures qui rampaient sous ses pieds ou volaient sur sa tête, et il ne pouvait se pardonner le malheur involontaire qu'il venait de causer. Et puis, il était superstitieux. Ah ! le triste Noël qui commençait si mal.

Les voix aériennes des jeunes filles, montant tout là-bas sous le dôme bleu peint d'étoiles du chœur : « Il est né le divin Enfant », qui d'ordinaire le faisaient pleurer lui, le vieux « mécréant » – Joë se traitait ainsi – dans son mouchoir à carreaux, du commencement à la fin de la messe, n'arrivaient plus jusqu'à lui. Il ne jetait même pas un regard sur les rochers de la crèche, l'Enfant Jésus, le bœuf et l'âne ; peut-être pour se défendre d'une pensée de païen... Si les fugitifs avaient idée qu'il y avait ici une botte de paille et de mousse, de quoi refaire une douzaine de nids...

Il demeura après les autres pour éteindre les cierges, remettre en place le livre de plain-chant,

et plier le surplis de Monsieur le curé.

Puis il reprit à pas lents le chemin du logis, se sentant vieux, aussi vieux que Jean-Jacques le fossoyeur, aussi courbé que lui vers la terre, à peine ému d'une pensée de convoitise en apercevant la face cramoisie de dame Catherine dans le coup de feu des derniers préparatifs.

Il vit le traîneau de Messire Bernard arrêté à la porte du presbytère dont il était l'hôte cette nuit. Les clochettes, les jolies clochettes ne chantaient plus... Les lavandières au visage mince et pur comme une faucille de cristal étaient sans doute prisonnières des fontaines encore, et les battoirs d'argent ne disaient plus Noël ! Noël ! Il faisait si froid !

Plus de traces des fugitifs. Les flocons de neige tremblaient comme de petites âmes frileuses... Étaient-ils morts déjà ?

Non, un cri plaintif a retenti aux oreilles de Joë et quelque chose s'est abattu à ses pieds. Il étend la main et rencontre le corps d'un moineau. C'est un jeune sans doute qui n'a pu résister longtemps à la tourmente... Mais il n'est pas

mort, il palpite au fond de la grosse paume de Joë. Il sauverait celui-là du moins !

Avec des précautions infinies, il le glisse sur sa poitrine. Il a hâte d'arriver. Il ne regarde plus, avec des airs d'envie, les vitres des maisonnettes faiblement illuminées derrière leurs rideaux rouges, à l'heure où « Santa Claus » visite les petits souliers cirés qui reluisent à la lueur des bûches. N'a-t-il pas son cadeau de Noël à présent ?

Quelle fête, silencieuse et obscure, sous son toit de chaume à lui. Silencieuse, non, car le vieux s'est répandu en discours à Finaude : « Tu sais, ma vieille, ce n'est pas pour ton bec, ce morceau-là ! »

Et ils ont rôdé tous les deux l'un sur les pas de l'autre, l'un à la recherche d'une cachette sûre, l'autre levant des regards de fausse tendresse sur son nouveau compagnon.

Joë s'arrête devant l'horloge. Hé ! quel refuge serait meilleur pour cette nuit que la cage de verre de la Flamande ? C'est une amie fidèle, qui n'a jamais joué de mauvais tours à Joë, comme

Finaude. Il a confiance en elle. Il dépose le nid à l'intérieur, sur la planchette basse, il le cale entre les deux poids de bronze, et il jette un dernier regard d'amitié à Fifi – qu'il a commencé par baptiser en l'adoptant, naturellement – à Fifi dont les yeux sont redevenus vifs et les plumes lisses.

Par la cheminée de la chaumière un peu de lune glisse, une lune mystique de nuit de Noël, tandis que l'âme simple d'un « mécréant » écoute si une voix d'oiseau ne sort pas d'une antique horloge flamande pour chanter aussi : Noël ! Noël !

Hermance

La Noël de Paul

« No man ever lived a right life who had not been chastened by a woman's love, strenghtened by her courage and guided by her direction. »

Il était beau, elle était belle ; et si Paul faisait admirer une tête brune, intelligente et expressive, Marguerite, avec une taille de nymphe, captivait de son œil gris affectueusement doux sous de longs cils frémissants.

Que de jaloux ne faisaient-ils pas sur leur passage !

Deux êtres qui s'en vont se souriant avec amour, parlant ce langage des âmes qu'on devine plutôt qu'on ne l'entend, brodant le rêve des rêves, à cet âge de la vie où n'apparaissent qu'horizons roses sous des promesses éternelles, – deux êtres marchant ainsi, unis dans une seule pensée qui les confond « ne sont-ils pas des

parias ? – mais des parias qu'on envie ! »

Car instinctivement, sans se l'expliquer même, celui-là, qui traverse seul l'existence, entend alors pleurer au fond de son être, la voix si pénétrante du poète inconnu :

*Jamais, ô Dieu ! jamais n'avoir connu l'ivresse
D'un mot redit tout bas avec plus de tendresse,
D'un œil furtif vers vous se tournant à moitié,
D'un bouquet à dessein près de vous oublié !
Quand votre front souffrant sur votre bras se penche,
N'avoir jamais senti une main fraîche et blanche
Passer dans vos cheveux, et tout bas, et bien doux,
Un accent attendri vous dire : « Qu'avez-vous ? »*

* * *

Marguerite aimait-elle vraiment Paul ?...

Paul aimait-il vraiment Marguerite ?...

Rarement une femme ne se donne qu'à demi.

Quand son intelligence et son cœur se sont ouverts à un sentiment qu'elle croit partagé, elle est tout entière à l'âme de son choix, – et c'est là, très souvent, le mot de ces larmes discrètes versées dans le silence des nuits, – de ces larmes qui mettent du feu au bord des paupières !

Marguerite aimait Paul.

Paul, lui... qui pouvait dire ?... car l'homme, généralement, n'aime guère plus d'une saison. Il va, il vient ; il se donne, il se reprend, selon son peu de discernement – en une si noble cause. La fortune ou la beauté sont les bases mobiles sur lesquelles s'appuient l'intensité ou la variabilité de ses sentiments.

Toutefois, sous le ciel gris de l'automne, quand la feuille détachée tournait sa danse folle sous votre regard, quand les arbres secouaient leurs rameaux défeuillés sur vos têtes, quand le vent, dans la ramure, faisait entendre sa note plaintive, ils allaient, lui la jeunesse, elle la bonté, ils allaient ! redisant l'hymne à nul autre pareil, quand on a vingt ans et qu'on croit les avoir toujours !

Sous le ciel épais de l'hiver, sous les rares rayons de soleil perçant la brume fréquente, sous la neige fouettant le visage, ils passaient, eux, les enviés, les enviabiles ! faisant gémir le sol durci de neige sous leurs pas d'amoureux inconscients ; – ou, enveloppés de chaudes fourrures, traînés par une paire de coursiers superbes, ils traversaient, rapides, les foules ! – semblant ignorer que le bonheur est fragile, qu'il tient au cœur comme tient le nid désert à la branche qui s'est desséchée ; – et qu'il dure ce que durent les frimas tardifs sous les premières caresses du printemps...

Oh ! qu'elle était heureuse, Marguerite, confiante en l'amour de Paul ! Comme tout lui semblait grand, beau, merveilleux ! Comme son compagnon lui-même grandissait chaque jour dans son admiration ! – et comme l'avenir lui promettait, à travers ses gazes de mystères toutes pleines des choses ineffables !

Pourtant un soir, un soir de bal, Marguerite laissa un affreux soupçon entrer dans son cœur.

Paul ne l'avait-il pas oubliée en un long tête à

tête avec Stella, – Stella la blonde au front si pur, à la voix si charmeresse...

Et Stella, n'avait-elle pas été la belle de C... à la dernière saison des eaux... Paul ne l'avait-il pas un peu trop admirée alors, tandis qu'elle, Marguerite, dans un coin de verdure plus calme, loin du monde brillant et bruyant, elle ensoleillait de ses attentions dévouées, de sa sollicitude d'ange, les derniers jours d'une amie mourante !

Stella, là ! et si joyeuse peut-être de se revoir au bras de Paul...

Mais celui-ci l'avait dit à Marguerite, en la retrouvant un peu abattue :

– Stella est pour moi une bonne amie ; si je n'allais plus la revoir, j'en éprouverais quelques heures d'ennui, et voilà tout... Vous perdre, vous, Marguerite, j'en mourrais !...

Et c'était ce même soir que sous le coup d'émotions trop fortes, remuée à la fois par la crainte, l'espérance et l'amour, Marguerite s'était sentie prise d'un malaise physique subit étrange. Elle n'avait pas répondu un mot à Paul, son

regard seul avait été d'une éloquence inexprimable ; car sa voix se serrait dans sa gorge, ses dents s'entre-choquaient : tous ses membres étaient glacés, un frisson violent la secouait sous sa pelisse si gracieuse pourtant !

Mais qu'importait ! Ce n'était rien ! – et dans huit jours on serait à la Noël !

Les invitations étaient lancées : la Noël était la date résolue pour les fiançailles.

* * *

Entendez-vous les joyeux tintements de la cloche à l'heure mystérieuse de la nuit !

Voyez-vous l'imposante cathédrale déployer ses riches banderolles, l'humble église du village allumer ses cierges jaunis autour d'un berceau !

Réjouissez-vous, petits et grands de la terre ; c'est le moment de la liberté, de la joie, du bonheur !

Noël ! ô mot que chacun a balbutié avec tant

de grâce naïve aux premiers jours de sa vie !

Noël ! ô mot ancien et si suave toujours !

Noël ! ô mot si plein d'amour et de bonté ! qui fait ouvrir au riche son foyer et son cœur, – qui met un sourire sur la lèvre du pauvre, une espérance de consolation au fond de son âme !

Ô Noël ! qui unis dans une pensée de générosité commune tous les êtres de la terre ! Car tous voient se lever à ton aurore un monde de visions : – visions du passé pour les uns ; visions de l'avenir pour les autres ; mais à cette heure, pour tous, visions douces, pures comme l'aile des séraphins.

Ô Noël ! oui, tu es la fête de l'enfant ! tu es la fête de l'adolescent ! tu es la fête de l'homme mûr !

Réjouissez-vous, petits et grands de la terre : c'est le moment de la liberté, de la joie du bonheur !

.....

Dans une résidence somptueuse, au milieu

d'une pièce immense, à demi-éclairée par la flamme vacillante de quelques bougies, sur un lit de fleurs, repose, cette nuit même et comme endormie, une femme ; – une femme grande et belle : – une jeune fille...

Son front est pâle ; sa lèvre blanche ; sa joue froide...

Agenouillé à ses côtés, écrasé, abîmé dans une douleur immense, un jeune homme trempe de ses larmes les cheveux flottants de la morte bien-aimée.

Il couvre de baisers ses mains où brillera à jamais dans la tombe l'anneau passé au doigt de la fiancée expirante...

Et elle n'est plus, Marguerite...

Pauvre Paul !... Il l'aimait !

Anna Duval-Thibault

Une tournée de l'enfant Jésus

C'était la veille de Noël.

Malgré les gros flocons de neige qui voltigeaient dans les airs et tombaient sur le sol, qu'ils recouvraient d'un blanc et froid tapis toujours grossissant, les rues étaient pleines de passants affairés qui allaient et venaient dans tous les sens en se croisant et se bousculant.

Parmi cette foule pressée et bruyante, on aurait pu remarquer un jeune enfant, merveilleusement beau, mais pauvrement vêtu, qui errait de rue en rue, et s'arrêtait, de temps en temps, pour frapper à quelque porte, apparemment dans le but de demander l'aumône.

Ce n'était autre que l'enfant Jésus qui, s'ennuyant dans sa crèche solitaire à l'église, était sorti pour voir de plus près quelques-uns des enfants qu'il aimait tant.

Mais, comme il veut être aimé pour lui-même

et non pour ses dons, il avait jugé à propos de se déguiser en petit mendiant afin de ne pas être reconnu.

À peine sorti de l'église il avait été attiré vers une des maisons voisines par le bruit joyeux qui s'en échappait : c'était comme un concert de voix et de rires enfantins.

– Il y en a là, des petits enfants ; allons les voir, pensa-t-il.

Il gravit les degrés du perron et sonna à la porte de cette maison qui était fort belle et devait appartenir à des gens riches.

Une servante vint lui ouvrir et fit d'abord la moue en voyant qu'elle s'était dérangée pour un simple petit mendiant ; mais Jésus leva vers elle un regard si doux qu'elle se sentit prise soudainement de pitié.

– Attends un peu, lui dit-elle, avec douceur.

Et elle s'en alla trouver la dame de la maison qui était en ce moment dans un riche salon où resplendissait un superbe arbre de Noël, autour duquel une joyeuse bande d'enfants s'ébattait

avec des cris de joie.

– Madame, dit-elle, il y a à la porte un petit mendiant à la figure bien honnête, qui demande l’aumône.

– Faisons-lui une part de bonbons, à ce pauvre petit, s’écrièrent les enfants d’un commun accord et ils se mirent en devoir de remplir de friandises un beau sac rouge et or qu’ils remirent à la servante, tandis que la mère lui glissa dans la main plusieurs pièces blanches.

La servante alla porter ces dons à l’enfant Jésus qui les reçut avec un soupir, bien qu’il fût heureux de voir que la richesse n’avait pas endurci le cœur de ces enfants.

– Après tout, ce n’est pas leur faute, pensa-t-il, en descendant le perron sur les marches duquel s’amoncelaient de gros bancs de neige où s’enfonçaient ses petits pieds mal chaussés. Ils n’ont jamais connu la misère et ne savent pas comment la soulager véritablement. J’aurais pourtant bien aimé les embrasser.

Dans la rue suivante, Jésus rencontra deux

petits Italiens, jouant, un de la harpe, l'autre du violon.

Ils grelotaient de froid et leurs petits doigts engourdis pouvaient à peine faire résonner leurs instruments ; la souffrance et la faim se lisaient sur leur visage misérable.

Jésus se hâta de leur donner les friandises et les pièces blanches qu'il avait reçues, et après avoir senti le contact de sa main mignonne et rencontré le regard sympathique de ses yeux radieux, les petits musiciens ne sentirent plus le froid qui leur avait semblé si pénible quelques instants avant, et leur cœur se remplit de courage et d'espérance.

Jésus alla frapper ensuite chez une famille bourgeoise dont les enfants obtinrent de leur mère la permission de faire entrer *le petit pauvre* pour lui faire admirer leur arbre de Noël.

Ces bons enfants lui donnèrent à profusion des gâteaux et des bonbons, et lui témoignèrent de mille manières, la pitié qu'ils ressentaient pour lui, le petit malheureux, qui n'avait jamais eu d'arbre de Noël. Pour leur faire plaisir, Jésus

feignit de n'avoir jamais rien vu de si beau que leur arbre et leurs jouets, et serait resté plus longtemps si la mère ne lui eut dit en lui remettant un gros morceau de gâteau et un peu de monnaie :

– Tiens, petit, va porter cela à tes pauvres parents.

Jésus sortit alors, sans oser embrasser les bons petits enfants, comme il aurait voulu le faire.

Ayant frappé à une autre porte on le chassa en lui disant qu'on ne donnait jamais rien aux petits vagabonds. Jésus, le cœur bien gros, se dirigea vers le quartier le plus pauvre de la ville, dans l'intention de soulager quelque misère.

S'étant engagé dans une rue étroite et obscure, il faillit tomber sur le corps d'une petite mendicante qui gisait évanouie sur le pavé, ayant succombé à la faim et au froid, sans doute.

– Pauvre petite, murmura-t-il doucement, tu as assez souffert.

Et, l'ayant baisée au front, il mit la main sur son cœur, qui cessa aussitôt de battre, et l'âme de

l'enfant s'envola, toute joyeuse, vers le ciel.

Jésus reprit sa marche solitaire. Enfin, il s'arrêta devant une maison pauvre d'apparence, et gravit les escaliers jusqu'aux mansardes. Il frappa à une porte, par la fente de laquelle sortait une faible lumière.

– Entrez, dit une voix douce de femme, et Jésus entra.

Il se trouva dans une chambre bien mal garnie, mais très propre. Une femme, jeune encore, mais pâle et maigre, cousait avec acharnement près d'une table où brûlait une unique chandelle. Près du feu se tenait deux petits enfants, jolis, bien que délicats, qui regardaient Jésus avec leurs grands yeux étonnés.

– Que veux-tu, petit ? lui demanda la mère.

– La charité, pour l'amour de Jésus, répondit-il.

– Pauvre enfant ! je suis bien pauvre moi-même, dit-elle, je ne puis te donner grand-chose, mais viens toujours te chauffer et manger un morceau de pain.

Jésus, ravi de cette bonté chez une femme d'apparence si malheureuse, entra et alla s'asseoir près des deux enfants, avec lesquels il se mit à causer fraternellement, tout en mangeant de bon cœur le pain que la bonne femme lui donna.

Quand il eut fini de manger ce pain, l'aîné des enfants lui apporta quelques bonbons au fond d'un sac de papier.

– Tiens, dit-il, mange cela aussi ; c'est la bonne voisine qui nous les a donnés ; nous en avons déjà mangé, nous, cette après-midi ; n'est-ce pas que c'est bon ?

– Oui, mange-les ! n'est-ce pas que c'est bon ? répéta la plus jeune, qui était l'écho fidèle de son aîné.

Il s'en fallait de beaucoup que ces bonbons fussent aussi recherchés que ceux du sac rouge et or que lui avait donné les enfants riches. Cependant, Jésus, le roi du ciel, les mangea et les trouva délicieux.

S'étant remis à causer avec les deux petits, il

leur demanda ce qu'ils faisaient tous les deux près du poêle, avant son arrivée.

– Nous attendions l'enfant Jésus, qui doit venir ce soir, car c'est Noël, tu sais, dirent-ils ; il est bon, l'enfant Jésus, il aime les petits enfants, ajouta l'aîné.

– Oui, il aime les petits enfants, répéta la plus jeune, comme d'habitude.

– Moi aussi, je vous aime, dit Jésus, délicieusement ému. Je suis pauvre aujourd'hui, mais je serai riche et puissant un jour, et alors vous viendrez chez moi ; et vous verrez comme je vous recevrai bien.

– Mes chéris, il est temps de vous coucher, dit la mère, qui avait écouté en souriant ce discours. L'enfant Jésus ne visite que les enfants sages qui se couchent quand l'heure est venue.

– Et le petit garçon, maman, faut-il qu'il retourne au froid ? Oh ! laisse-le rester avec nous pour cette nuit, nous lui ferons une place dans notre petit lit. L'enfant Jésus lui apportera peut-être quelque chose, à lui aussi, s'il reste avec

nous, mais dans la rue il ne saurait pas où le retrouver.

– C’est bon, mes enfants, le petit va rester, dit la mère, qui avait les larmes aux yeux.

Les enfants ayant fait leur prière, elle les coucha tous les trois dans le petit lit.

– Toi, tu vas coucher dans le milieu, dirent à l’enfant Jésus les deux petits. Tu auras bien plus chaud.

La mère les couvrit soigneusement de leurs vieilles couvertures rapiécées, et les petits garçons s’endormirent bientôt en entourant Jésus de leurs petits bras caressants.

La mère se remit à son ouvrage qu’elle se hâta de finir afin de pouvoir le porter au magasin ce soir-là et retirer le salaire qui lui était dû et dont elle avait grand besoin.

Quand elle eut terminé, elle en fit un paquet qu’elle se hâta de porter au magasin.

Elle revint au bout d’une heure avec quelques petits paquets qu’elle développa en souriant. C’étaient quelques jouets à bon marché qu’elle

alla déposer dans les petites bottines rangées devant la cheminée. Il y avait part égale pour les trois enfants.

Puis s'agenouillant, elle pria longtemps, comme savent prier les pauvres, et s'étant couchée, elle s'endormit aussitôt pour rêver des rêves tout d'espérances et de bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, Jésus prit congé de la petite famille en les bénissant. Les enfants avaient envie de pleurer, mais Jésus les consola en leur promettant de revenir bientôt. Il emporta les jouets que la bonne mère lui avait achetés et les déposa dans la bottine d'une petite fille dont les parents, très pauvres, n'avaient pas osé faire la dépense des quelques sous nécessaires à l'achat d'un cadeau.

Le père crut que c'était la mère qui n'avait pu résister à la tentation de faire ce plaisir à leur enfant, la mère crut que c'était le père, et ils ne dirent rien, ni l'un ni l'autre, ne pouvant se résoudre à blâmer et n'osant pas approuver.

L'enfant Jésus retourna dans sa crèche où il se blottit, prêt à recevoir l'hommage des fidèles. Son divin cœur était satisfait.

Fernand Guyot

L'aventure de Lili

Lili s'éveille en son petit lit tendu de ***¹, se frotte les yeux que la lumière éblouit, puis, brusquement, saute à terre : « Noël, c'est Noël ! » Qu'a-t-il donc apporté le vieux bonhomme à la hotte inépuisable ?

Et, la voilà qui court bien vite, de toute la vitesse de ses petites jambes tordues. Pan ! pan ! pan ! C'est Lili qui frappe trois petits coups à la porte de la grande chambre.

– Qui est là ? crie la maman.

– C'est Lili, répond l'enfant de sa petite voix flûtée.

– Entrez ! Mais Lili n'a pas attendu la permission, elle a poussé la porte ! la voici devant la cheminée, où Noël a laissé comme trace de son

¹ Mot suivant illisible dans l'édition numérisée du journal.

passage une grande poupée toute habillée de soie, un service à dinette en porcelaine, ne vous déplaise, des sacs de bonbons... que sais-je encore !

Mais pourquoi son joli sourire s'est-il subitement figé sur son mignon visage ? Pourquoi ses yeux rieurs sont-ils prêts à pleurer ? Pourquoi cet air si triste à la vue de tant de beaux jouets ? Autant de questions que se posent papa et maman, eux qui se réjouissaient tant d'avance du bonheur qu'allait éprouver leur petite Lili tant gâtée ; avaient-ils oublié d'apporter quelque jouet désiré par l'enfant ; ou bien serait-ce un simple caprice ? Non, Lili n'est pas capricieuse. Alors quoi ?

– Voyons, qu'as-tu Lili ? interroge le père.

– Pourquoi, poursuit la mère, cette figure mécontente, n'es-tu pas satisfaite ? Noël ne t'a-t-il pas apporté tout ce que tu lui as demandé ?

– Si, répond l'enfant, après quelques instants. Puis éclatant en sanglots, elle ajoute :

– Seulement, c'est vrai, j'en étais bien sûre.

– Qu'est-ce qui est vrai ? De quoi étais-tu sûre ? lui demande la maman inquiète.

– Eh bien ! dit Lili à travers ses larmes, j'étais bien sûre d'avoir, cette nuit, vu le bonhomme Noël et même d'être allée me promener avec lui.

– Voilà, certes, dit le père en riant, une aventure qui n'est ni banale, ni attristante, il me semble. Allons, Lili, viens ici t'asseoir dans le grand lit, entre papa et maman ; tu nous raconteras les péripéties de ta fameuse promenade.

Et maintenant, lecteur, voici l'histoire que Lili conta, après que maman eût séché les derniers pleurs qui coulaient de ses grands yeux bleus :

« Il y avait longtemps, bien longtemps que je dormais quand, tout-à-coup, j'entendis du bruit et voilà que j'aperçus un vieux bonhomme qui venait de descendre par la cheminée. Oh ! je n'ai pas eu peur car, à sa grande barbe blanche, à la hotte pleine de jouets qu'il portait sur son dos, j'avais bien reconnu le père Noël. Je ne bougeai pas de crainte de le voir repartir sans rien laisser. Alors, je le vis prendre dans sa hotte tous les

jouets qui sont là : la poupée, le service en porcelaine, les bonbons, tout ça, tout ça...

Comme il était prêt à s'en aller, voilà qu'il se mit à tousser, oh, mais ! fort, très fort... Ah bien ! tu sais maman, il fait si froid... Il n'y a rien de drôle à ce qu'il soit enrhumé. Cela me faisait de la peine de l'entendre ainsi tousser. Je pensais : « Pauvre vieux Noël, être obligé de courir ainsi dehors, pour faire plaisir aux petits enfants. » J'avais peut-être parlé tout haut, car il se retourna de mon côté et murmura : « Tiens, tiens, une petite fille aussi bonne que gentille ! Désires-tu un autre jouet ? » Non, répondis-je, je voudrais bien aller avec toi pour voir comment tu passes dans les cheminées. Il se mit à réfléchir un moment, puis me dit : « Je te le permets puisque tu es une bonne petite fille et que j'espère bien que tu ne m'ennuieras pas en chemin. C'est promis, n'est-ce pas, tu seras bien sage ! – Oh ! oui, je serai sage, je te le promets, Noël ! répondis-je. – Alors dépêchons-nous, fit-il, car je suis très pressé. »

Je ne sais pas comment cela se fit mais avant

que j'aie pu m'en apercevoir, nous arrivions devant le château : Noël s'arrêta devant une cheminée de laquelle il sortait beaucoup de fumée ; je me demandais comment nous allions passer là-dedans ; eh bien ! là encore comme partout où nous sommes allés ailleurs, je n'ai pas pu comprendre comment on entrait ni comment on sortait.

Une fois dans la chambre où dormaient les petits enfants du châtelain, Noël tira de sa hotte de beaux joujoux, avec tout plein de la dorure ; il avait beau en sortir, la hotte était toujours aussi remplie.

Après cela, Noël me mena dans d'autres maisons et partout il laissait des jouets de toutes sortes ; seulement plus la maison était belle, plus il laissait de choses.

Enfin, nous étions arrivés à la maison où reste l'homme qui a beaucoup d'enfants, tu sais bien, toi papa, et puis toi aussi maman, la maison là-bas, tout là-bas, près du bois... Oui, les gens qu'on dit si pauvres ! eh bien ! c'était là. Il ne sortait pas de fumée par la cheminée ; je

m'approchais pour y entrer et j'entendis l'homme qui disait : « Pauvres petits, ils sont bien heureux de dormir ; ils rêvent que Noël leur apporte de belles affaires ; ils auront bien du chagrin quand ils se réveilleront car il n'y a pas de danger qu'il vienne chez les pauvres gens. Ah malheur ! si seulement on pouvait leur faire manger un peu de viande demain, leur acheter quelques gâteaux... Mais non, ça sera comme tous les autres jours, un peu de soupe et de pain sec, enfin, tant qu'il y aura du pain, ils ne mourront pas de faim. »

En entendant l'homme parler, je m'étais mise à pleurer tellement cela m'avait fait de la peine ; il y avait bien de quoi, n'est-ce pas, maman... Des petits enfants si malheureux. Et puis après, je pensais que Noël qui était avec moi, allait leur faire une bonne surprise en déposant dans la cheminée les plus beaux jouets qu'il y avait dans sa hotte et les meilleurs bonbons, mais quand je me retournai, Noël avait disparu : j'eus beau l'appeler, il ne revint pas. Il était peut-être trop pressé : il y a tant de petits enfants ! Et puis après cela... après cela... je ne me rappelle plus... Il n'y a que ce matin, quand j'ai vu tous les joujoux qui

sont là que je me suis souvenu de ce que j'avais fait cette nuit. Alors j'ai pleuré parce que j'ai pensé que les petits enfants du pauvre homme n'auraient rien quand ils se réveilleraient.

Mais si tu voulais, maman... ou bien toi, papa... il y a aussi des jouets dans les magasins, alors... alors, on pourrait bien en acheter... Oui, tu veux bien ? Oh ! ma petite maman chérie, oh ! mon petit papa, il faut que je vous embrasse tous les deux bien des fois, comme ça... comme ça, et puis encore comme ça. »

Et voilà comment, à la suite de l'aventure extraordinaire d'une petite fille, il y eût des jouets dans la cheminée, un bon repas sur la table et beaucoup d'espérance... dans une maison de gens bien pauvres.

Jean Charbonneau

Conte de Noël

(pour les petits)

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture !

V. H.

La neige immaculée s'étendait à perte de vue, comme un suaire sans fin.

C'était la veille de Noël.

Elle avait été bien froide cette joyeuse nuit.

De partout, ceux des plus robustes que le froid n'effarouchait pas s'étaient rendus à la messe de minuit, tandis que les petits enfants, assis près de leurs grand'mères, écoutaient les vieux récits, les contes fantastiques et les légendes pleines d'intérêt, intérêt pénétrant que la vieillesse sait nous inspirer.

Ce soir de la veille de Noël, le petit Jean eût bien voulu être grand comme son père, vigoureux

comme lui, pour mener le cheval bai par les routes poudreuses.

Sortir à minuit, quel rêve !

Le clair de lune, les grands arbres et la crèche du Jésus de Nazareth toute garnie d'une paille fraîche et brillante comme de minces filets d'or !

Il aurait tant aimé la voir, cette crèche si modeste, si frêle, mais si grande dans la pensée, puisqu'elle était le berceau du monde !

Que de choses ! que de beautés à la fois que le petit Jean ne pouvait savourer, parce que son père l'avait fait se coucher bien de bonne heure et que sa mère lui avait dit : « Il fait grand froid ce soir ; la nuit sera terrible. »

D'un autre côté, il s'était consolé, parce que grand'maman lui avait promis une histoire de Noël s'il était bien sage, quand petit père et petite mère seraient partis pour l'office divin. Il se représentait pourtant la route que la lune éclairait ; le son des grelots résonnait à ses oreilles ; puis dans le lointain, les cloches carillonnaient, les cloches si gaies, annonçant le

Messie.

Mais que voulez-vous ? les petits enfants sont couchés à cette heure de la nuit. Tout en pensant à ces choses, le petit Jean ne dormait pas. Il avait hâte d'entendre l'histoire de sa grand'maman : elle en savait de si belles et de si longues !

Quand il entendit les cloches en volée, lancer leur invitation, il eut un gros soupir. Puis les clochettes aux sons variés tintinnabulaient sur la grande route ; cela excitait la tentation !

Le calme s'étant rétabli au dehors, petit Jean se leva de son lit.

Grand'mère s'était assoupie près de l'âtre. La flamme y pétillait et jetait sur la figure de la vieille un pâle reflet.

L'enfant s'était approché.

Posant la main délicatement sur le bras de son aïeule :

– Grand'mère, dit-il, mon histoire !

Grand'mère sursauta ; mais apercevant la tête blonde du petit Jean, elle sourit, le prit sur ses genoux et commença :

– Mon enfant, écoute l’histoire que je vais te raconter. Elle est bien triste et bien navrante, mais elle est si vraie.

Dans une paroisse pas bien éloignée de celle-ci, vivait jadis une noble famille. Le père avait été colonel dans les armées du roi Louis XIV ; la mère était issue d’ancienne noblesse.

Le colonel de Blémont – c’est ainsi qu’il se nommait – avait été possesseur d’une grande fortune. Un hasard malencontreux l’avait ruiné et forcé de s’expatrier.

N’ayant conservé que son honneur et son nom, il n’avait pas voulu subir en France l’affront de la pauvreté.

Il était passé au Canada et avec ce qui lui restait de son patrimoine, il avait acheté une ferme et s’y était retiré avec sa femme et son fils.

Loin du monde, sa misère serait cachée ; il oublierait peut-être son malheur ; il oublierait le passé, la splendeur des anciens jours.

Son unique consolation était sa femme et son enfant, son enfant qu’il élevait dans la charité.

Il plaçait toute sa foi, tout son amour, toutes ses espérances dans ces deux êtres si chers, puisque la souffrance ne trouve pas de meilleur consolateur que dans l'affection de ceux qui vous aiment.

* * *

Par un jour de Noël, froid comme celui qui s'annonce pour demain, à l'heure où la petite famille prenait le modeste repas du midi, le petit Paul, – car il était petit comme toi, Jean, frêle comme tu l'es, le petit Paul, ai-je dit, causait avec son père du malheur de ceux qui n'ont pas de pain et qui pleurent.

Le colonel, soucieux de l'éducation de son fils, l'instruisait dans l'amour du prochain. Toujours, il encourageait par l'exemple les bonnes aptitudes de son enfant.

« Vois-tu, lui faisait-il remarquer, nous sommes bien heureux, nous qui avons du pain, de n'être pas obligés de mendier comme le font ces

malheureux déshérités du sort. Que de misère sur terre, que de souffrance ne voyons-nous pas sous nos yeux ! Et pourtant, que de résignation ! Dans toute la nature, combien d'êtres qui souffrent sans se plaindre, contents d'un seul morceau de pain. Les petits oiseaux que tu vois se poser sur cette fenêtre nous demandent leur pâture. Ne faut-il pas compatir à leur malheur ? Ils sont si petits, ils sont si frêles !

Combien de malheureux aujourd'hui voudraient se voir à notre place, près d'un foyer joyeux, avec du feu dans l'âtre. »

Le petit Paul écoutait son père. Une larme lui vint aux yeux. Il songeait à ces tristes paroles : Les petits oiseaux demandent leur pâture, les petits oiseaux sont si frêles !

Et tout le reste du repas, son cœur lui criait : « Les petits oiseaux demandent leur pâture. »

Il se promettait bien en lui-même qu'en ce beau jour de Noël, il ne serait pas seul à manger son pain blanc.

Pendant que tout le monde se retirait, petit

Paul déroba un gros morceau de pain qu'il cacha soigneusement, s'habilla sans que personne le vit et s'enfuit par la campagne.

* * *

La neige commençait à tomber. Là-bas, les arbres se couvraient de frimas et le vent rageur entraînait par rafales les nappes blanches.

Le petit Paul marchait à travers les chemins poudreux.

Il répétait toujours : « Les petits oiseaux demandent leur pâture. »

Mais pas d'oiseaux ne venaient sur la route. On eût dit que le froid les faisait se tapir dans leurs nids.

Le petit Paul cherchait toujours.

Maintenant, la forêt devenait de plus en plus épaisse. L'enfant s'y était aventuré. Les sentiers disparaissaient sous la neige.

Paul courait toujours plus loin ; mais les

oiseaux ne venaient pas.

Tout à coup, l'enfant entendit un petit cri, une plainte bien faible, arrivant à peine à l'oreille.

Comme il faisait un pas, un petit oiseau frileux, sans ailes presque, tomba à ses pieds.

Le pauvre enfant, content de cette trouvaille, lui présenta quelques miettes de pain que l'oiseau refusa.

Pourquoi refusait-il cette pâture ? c'est que la mère l'appelait là-haut, sur la branche. Il serait orphelin, le pauvre petit s'il restait là, séparé des siens ; et peut-être mourrait-il.

Il fallait le rendre à sa mère.

Et petit Paul prenant doucement l'oiselet dans sa main, grimpa sur la branche et le rendit à ses frères.

Puis répondant à l'appel de la mère éplorée, il déposa près du nid son morceau de pain pour ces pauvres créatures qui demain peut-être chercheraient leur pâture en vain.

Cependant la neige tombait toujours et tous les sentiers étaient disparus.

Le petit Paul, content de sa bonne action, voulut s'acheminer vers sa demeure, mais la forêt semblait vouloir le garder dans son sein et l'enfant ne put retrouver sa route.

Il grelottait, harassé de fatigue.

Le soir commençait à venir.

Il songeait à l'inquiétude qu'il causerait à son père, quand celui-ci ne le verrait pas rentrer.

Et sa pauvre mère, que de craintes ne devait-elle pas entretenir en ce moment ?

En pensant à tout cela, il faisait bien des détours ; mais vains efforts : après une heure, il se retrouva encore près de l'arbre où reposait le petit oiseau qu'il avait sauvé. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il s'assit près d'un vieux tronc d'arbre ; l'accablement triomphait : il s'endormait.

Le lendemain, on trouva petit Jean mort, tenant encore dans sa main quelque reste de pain.

La douleur grava sur sa tombe : « Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture. »

* * *

Et comme la grand'mère achevait son récit, le petit Jean ferma doucement les yeux et s'endormit.

Dans cette nuit de Noël, le Jésus de la crèche regardait peut-être le pauvre petit mort et celui qui dormait maintenant. Au dehors, la neige étendait son suaire sans fin.

Paul de Cazes

Ma première messe de minuit

J'avais huit ans, il y a déjà longtemps, hélas ! Je demeurais dans un petit bourg de Bretagne où j'ai passé mon enfance.

Un soir, il faisait un froid humide et pénétrant, et cependant tous, dans la paroisse, hommes et femmes, petits et grands, avaient un air de fête qui faisait un heureux contraste avec les tons gris et brumeux du ciel.

À l'heure de l'angélus, le sacristain, frappant à tour de bras sur l'unique cloche de l'église, venait rappeler aux habitants du village que le lendemain était une des quatre grandes fêtes de l'année ; une fête carillonnée, comme on dit dans le pays¹. Quelques paysans, avec ce dandinement

¹ Dans certaines paroisses de France on carillonne à l'occasion des grandes solennités religieuses, au moment de l'élévation tous les dimanches, et pour les baptêmes. Le carillonneur frappe la cloche, en cadence, avec deux petits

particulier à l'homme des champs harassé par un labeur continu, traversaient, en hâtant le pas, la petite place de l'église, et ils entraient. C'étaient les retardataires du confessionnal, car on croit encore au bon Dieu dans ces bourgades perdues au fond de la Bretagne.

Dans la cheminée de la cuisine à l'âtre immense auprès duquel les domestiques de la maison, assis en rond, pendant les longues veillées d'hiver, racontaient à tour de rôle ces lugubres et fantastiques histoires de loups-garous, qui se transmettent de génération en génération dans les campagnes bretonnes, trois hommes vigoureux avaient placé une bûche énorme, qui devait brûler huit jours durant ; la bûche de Noël, en un mot, car, le lendemain était l'anniversaire de la naissance du Sauveur.

* * *

Ma mère m'avait promis, si j'étais bien sage, de me conduire cette année-là à la messe de minuit. Dieu sait si depuis longtemps j'attendais la nuit de Noël avec impatience.

D'abord, il avait été bien entendu que je ne me coucherais pas ce soir-là, moi qu'on avait l'habitude invariable de mettre impitoyablement au lit tous les jours à huit heures.

Depuis bien des semaines, je repassais dans mon imagination d'enfant toutes les joies inconnues dont je pourrais alors prendre ma part.

Comme cela devait être beau, l'église éclairée avec cette profusion de lumières dont ma bonne m'avait décrit si souvent les merveilleux effets, quand il ferait si noir dehors ! Comme cela serait drôle de voir la mine effarée de la vieille Jeanneton Massé, la gardeuse d'oies, qui sommeillait toujours accroupie sur ses talons, dans l'allée, à deux pas de nos chaises, quand elle serait réveillée en sursaut par un *couac* sonore du gros ophicléide qui avait la prétention d'accompagner, à lui seul, tous les chantres du lutrin !

Aussi quels efforts héroïques je dus faire pour refouler l'horrible envie de dormir qui commença à me prendre dès avant neuf heures du soir !

Enfin l'heure tant désirée sonna.

* * *

C'était une toute petite église, bien humble, celle où j'entendis ma première messe de minuit.

Avec sa tour carrée servant de refuge à des centaines de corbeaux, qui depuis de nombreuses générations y avaient élu domicile, entourée de trois côtés, comme elle l'était, par un ancien cimetière depuis longtemps abandonné, elle me semblait bien misérable, à moi, cette pauvre vieille église qui datait du seizième siècle, et faisait l'admiration des archéologues à la recherche de monuments druidiques égarés dans les landes bretonnes, qui la visitaient en passant.

Cette nuit-là, pour la circonstance, elle avait un air de fête inaccoutumé, quelques douzaines de cierges fichés sur trois grands lustres en bois

doré, répandaient sur le groupe des fidèles une lueur incertaine et blafarde. De gros bouquets de fleurs artificielles de diverses couleurs, dans des potiches largement coloriées, s'étagaient sur les gradins de trois autels brillamment éclairés. Le gros missel, aux pages enluminées, sur son pupitre recouvert d'un tapis de velours grenat, était là, attendant l'arrivée du prêtre.

* * *

Enfin la petite porte donnant de la sacristie sur le chœur de l'église s'ouvre, et le curé de la paroisse, droit et ferme malgré ses quatre-vingt-deux ans, s'avance vers l'autel.

Quatre enfants de chœur en soutanelles rouges et en surplis blancs, portant de gros cierges, lui font escorte. Puis les chantres, un par un, arrivant à la file, vont se placer autour du grand lutrin.

Le vieux prêtre, dont les longs cheveux bouclés, blancs comme la neige, ont des reflets d'argent à la lueur des cierges, a revêtu ses plus

beaux ornements. Sur son aube en fines dentelles artistement brodées, œuvre de patience d'une bonne et sainte demoiselle, la bienfaitrice du village, s'étale la superbe chasuble en soie brochée des grands jours.

Ils étaient longs les états de service du bon vieux curé. Le jour où Napoléon, alors premier consul, avait cru devoir permettre à Dieu de se laisser adorer dans ses temples, il était venu prendre charge des âmes de cette petite paroisse, et y était toujours resté.

En vain, pendant son long et ingrat ministère, lui offrit-on des cures plus avantageuses ; il persista à vouloir demeurer, pour y mourir, dans ce presbytère de petit village où il se savait aimé et vénéré de tous. Les douze ou quinze cents francs de son modique traitement, dont il donnait une bonne moitié aux pauvres, lui suffisaient pour vivre ; que lui fallait-il de plus ?

Comment aurait-il pu quitter tous ces braves gens qui, chaque dimanche, se pressaient autour de lui pour entendre, par sa bouche, la parole de Dieu qu'il leur avait appris à connaître ?

Comment abandonner tous ces morts, couchés là-bas dans le cimetière, qu'il avait aidés à passer dans l'éternité en leur promettant ses prières, et que lui seul n'avait pas oubliés ?

* * *

Comme tous les vieux prêtres de ce temps-là, le bon curé était, prétendait-on, entaché d'une forte teinte de gallicanisme. Un fait bien certain, c'est que, en dépit de tous les efforts de son vicaire, jeune ecclésiastique partisan de la plus pure doctrine romaine, jusqu'au jour de sa mort, les cérémonies se firent d'après les anciens rites, dans sa petite église.

Le maître chantre, vieux bonhomme qui devait bien avoir dans les soixante-quinze ou quatre-vingts ans, tenait comme son curé à toutes les choses du temps passé. Malgré son grand âge, il n'aurait voulu céder à personne sa place au lutrin ni le devoir de donner le ton à ses acolytes.

Seul, à peut-être vingt lieues à la ronde, il

avait conservé l'ancienne coutume de chanter des noëls à la messe de minuit, et il ne concédait que difficilement à son fils, robuste forgeron à la voix de stentor, qui était appelé à lui succéder dans sa charge importante, quelques-uns de ces cantiques de circonstance que nous trouvons si vieux aujourd'hui, mais qui étaient très en vogue alors dans les paroisses de Bretagne.

On venait de loin pour entendre les noëls du vieux chantre, et, comme j'en avais entendu gloser par le notaire qui posait pour esprit fort, j'attendais avec grande impatience.

* * *

Le moment solennel arrivé, le bonhomme se lève, tousse, crache, s'essuie du front à la nuque avec son grand mouchoir à carreaux bleus et rouges, relève la tête, se rengorge et d'une voix plus chevrotante et plus cassée encore que d'habitude – ce qui pouvait bien être attribué à quelques verres de vin de trop qu'il avait pris

pour s'éclaircir la voix – il entonne à tue-tête un Noël que je n'ai malheureusement pu retenir en entier, mais dont voici le premier couplet, tel qu'il s'est gravé dans ma mémoire d'enfant :

Adam fut un pauvre homme

De se laisser tenter

Par un morceau de pomme

Qu'il ne put avaler ;

Sa femme, sans cesse

Le tourmente, le presse

D'en manger un p'tit,¹

Disant que la sagesse,

Que le diable avait dit,

Était dedans ce fruit.

Naturellement, le poète auteur de ce Noël

¹ Un *p'tit* s'emploie dans certaines campagnes de France pour un *peu*.

oublié, vingt-cinq ou trente couplets durant, repasse tous les événements principaux qui se sont produits sur la terre depuis cette heure néfaste, où notre premier père subit l'ascendant funeste de la première femme, jusqu'au jour où le genre humain fut délivré, par la naissance du Christ, des conséquences fâcheuses que lui avait values son inqualifiable gourmandise.

* * *

Maintenant, chaque fois que tinte la cloche qui appelle les chrétiens à la messe de minuit, mes souvenirs se reportent à quelques trente-cinq ans en arrière, dans cette pauvre petite église bretonne, et là je revois, comme si c'était hier, tout près du bon et si vénérable prêtre qui l'écoutait avec béatitude, le vieux chantre entonnant ce chant singulier dans lequel un barde inconnu exhale naïvement sa mauvaise humeur contre notre premier père, pour s'être laissé tenter par un morceau de pomme qu'il ne peut pas même avaler.

Gaston Luyre

Le Noël de l'abandonnée

...Peu à peu, la rue Saint-Jacques devint déserte. Les magasins se fermaient, les lampes électriques s'éteignaient ; et dans la demi-clarté de cette nuit de décembre, sous la bise glaciale, une femme drapée dans un long manteau de juive, serrant sur son sein, pour la préserver du froid, une enfant de six mois à peine, s'avança faisant crisser la neige gelée sous ses sandales trouées.

De temps à autre, elle regardait les ombres entrer et sortir de la grande ombre massive que lui apparaissait Notre-Dame. Sous les lumières de l'intérieur, elle distinguait des gens heureux, vêtus chaudement et qui dans cette nuit de Noël allaient sentir l'ineffable joie de la grande naissance.

Elle s'était arrêtée devant les banques, collant son ombre voûtée aux colonnes de granit ou la

faisant zigzaguer sur les marches du perron.

Qu'elle était triste, en face de tout ce bonheur, qui se préparait là-bas, derrière les portes capitonnées, dans la douce chaleur du sanctuaire, dans l'éblouissante illumination de mille lampes électriques.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle aussi s'agenouillait dans les bancs, au milieu de la grande nef, un peu à gauche, avec son vieux père tout blanc et tout courbé et sa mère encore jeune et droite ; pas bien longtemps non plus, qu'elle allait recevoir l'Emmanuel, avec ce regard d'indicible béatitude qu'ont les vierges quand elles quittent la Table sainte.

Et depuis, il a passé dans cette âme un torrent de douleurs et d'humiliations.

Et comme tout d'un coup le souvenir de son malheur après le passé bienheureux lui revient à la pensée et l'étreint, la pauvre femme pousse un soupir et frissonne.

Le vent souffle toujours, s'engouffrant dans les carrefours, soulevant la neige fine qu'il fait

tourbillonner dans le square autour du monument de Maisonneuve et sous les arches silencieuses de Notre-Dame.

Un moment, elle a l'idée folle d'entrer, elle aussi, de s'agenouiller et de prier.

Est-ce qu'elle va pouvoir supporter plus longtemps le froid qui la pénètre et qui la tue ? Elle n'a rien mangé depuis le matin, qu'un morceau de pain ramassé dans des caisses de vidanges, et elle a senti la cendre lui grincer sous ses dents d'affamée. Quand elle a trouvé ce morceau de pain sali, elle eut de la joie plein le cœur, puis le regarda tristement...

Instinctivement elle retira sa main n'y voulant point toucher !

C'était impossible, même sous les haillons de la misère et dans le changement de tout son être, Marthe D... ne pouvait point s'abaisser jusque-là !

Est-ce que dans cette rue déserte, à l'heure où les femmes échevelées, en matinée d'un rose antique, ne regardent pas encore derrière les

rideaux de leurs fenêtres, Marthe D... ne passait pas le matin dans sa voiture de maître ? Elle était connue, elle était aimée, parce qu'elle souriait si tendrement, parce que dans ses yeux bleus il y avait un bonheur qui ne fait point de jaloux et qui faisait dire : « Voilà une jolie demoiselle heureuse ! »

Si par hasard, ce matin-là, quelque visage étiré par le sommeil, la regardait, le nez collé aux vitres dégelées ? Si l'on reconnaissait Marthe ?... Alors elle s'éloigna lentement, étreignit l'enfant qu'elle portait sans lassitude, et tout d'un coup, une douleur lancinante, la douleur de la faim, la tortura de nouveau.

« Pauvre petite, pensa-t-elle, c'est pour toi, ce morceau de pain... Marthe D... pourrait rougir de le prendre, ta mère ne le doit pas ! »

Et les yeux levés vers les fenêtres des maisons, comme une voleuse, elle saisit la miche de pain, la cacha furtivement sous son manteau et s'enfuit.

Toute la journée, ce fut une course folle au hasard, par les ruelles désertes et les grandes rues fréquentées.

Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'ayant tant souffert et ne pouvant plus souffrir davantage, elle devait mourir demain... cette nuit... ce soir... tout à l'heure peut-être.

On la coudoyait sur les trottoirs, sans y prendre garde ; et quand elle trébuchait sur la neige glissante, certains la toisaient avec mépris et disaient : « Elle est saoule ! » D'autres, avec ce regard cynique des dépravés et des coureurs de filles, la dévisageaient sous la confusion de ses cheveux, croyant lire au fond de ses prunelles langoureusement bleues le désir de vendre pour un peu d'argent son honneur de femme et de mère.

Oh ! si elle avait été seule, à cette heure !...

Mais son enfant !... mais sa petite Alice !... Elle ne pouvait l'abandonner à qui que ce fût ! Est-ce qu'une mère se sépare ainsi de son enfant ?

Elle vivrait donc jusqu'au bout... elle épuiserait le maigre lait de son sein : elle sauverait sa fille.

Puis dans cette hallucination sauvage du dévouement jusqu'à la mort, elle sentait en son cœur, remonter comme une force inconnue et mystérieuse. Elle relevait l'enfant sur ses bras ankylosés, l'embrassait sur sa petite lèvre mutine, contemplait encore ces yeux d'azur qu'elle lui avait donnés et ces traits... ceux de l'homme qui l'avait fait souffrir en l'abandonnant et qu'elle aimait encore malgré tout, et subitement comme reprise par la folie, elle courait sur les trottoirs glissants, la traîne de sa robe s'effilochant dans la glace et la neige.

Le soir tomba bientôt...

Elle avait erré par toute la ville, sans songer à demander l'aumône. C'est que sa voix avait gardé cette douleur et cette ferme supplication qui autrefois faisait délier les bourses pour secourir les pauvres : on la reconnaîtrait sûrement. Et quelle honte !... On ignorait encore tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis le jour du mariage. On avait fait tant de vœux pour son bonheur : pouvait-elle n'être pas heureuse ?

Marthe était la fille d'un ancien banquier. Elle

s'était éprise d'un commis de bureau très jeune et très volage. Avec une conduite exemplaire, ce jeune homme intelligent eut pu se créer un brillant avenir. Il possédait toutes les qualités extérieures qui plaisent ; il entra dans un monde aristocratique où l'influence se mesure à la richesse ; il était capable d'y vivre et d'y jouer son rôle : Marthe avait donc le droit de faire fi de la distance qui séparait leurs deux situations sociales, elle avait le droit d'espérer en l'avenir. Le père de la jeune fille refusa d'abord, catégoriquement.

Marthe se soumit et consentit à attendre.

Mais la passion folle qui la portait vers le jeune homme exigea une satisfaction sans délai.

Poussée par son fiancé, elle menaça son père d'une scène terrible s'il se refusait à consentir : elle parla même de départ et de scandale.

Le vieux banquier trop ému par la violente sortie de Marthe céda en pleurant.

« Tu te marieras à ton monsieur André, lui dit-il, tu veux être malheureuse malgré nous, sois-le.

Mais souviens-toi que, tant que je vivrai, je te défends de mettre les pieds chez moi. »

Il assista au mariage, comme s'il avait accepté de grand cœur cette mésalliance : pour cacher les apparences. Puis, quand la cérémonie terminée, les jeunes époux quittèrent la maison paternelle, le banquier jura qu'il ne la reconnaissait plus pour sa fille et qu'il la déshériterait.

Le bonheur des premiers jours avait voilé un peu la menace. Marthe s'en allait au bras d'André, joyeuse et légère, comme à une fête pour la vie, avec sa confiance en l'avenir, avec cette illusion que rien ne viendrait se jeter en travers de leur bonheur : elle se moquait bien de la défense du père. Est-ce que la vie n'allait pas se renfermer pour elle dans celui-là seul qu'elle aimait ? Puis, la richesse n'apparaissait point à ses yeux comme l'idéal de son existence : elle aimait ; elle voulait aimer, toujours, malgré l'indigence, malgré la misère.

Pour défendre sa passion, elle sentait dans son cœur assez de force pour se tenir en face de son père et lui dire : « Père, garde ton argent...

j'emporte mon seul bien ; cela me suffit. »

Pendant quelques mois, Marthe fut heureuse. Puis subitement la vie changea. André se fatigua vite d'une union qu'il n'avait recherchée que pour l'argent. Il fallait bientôt quitter Montréal pour les États-Unis. Seuls dans le grand New-York égoïste et inhumain, ils commencèrent à sentir l'âpreté de la lutte.

André entra dans le département français de la New-York Life, Marthe se mit à broder.

Sur ces entrefaites douloureuses, la jeune femme avait mis au monde une enfant, jolie comme sa mère.

Sans doute, c'était pour elle une joie nouvelle au sein de toutes les désillusions ; elle allait s'y attacher en désespérée ! Mais quand elle songeait à l'avenir, en caressant la petite tête blonde d'Alice, l'amertume montait à son cœur et venait étendre un voile sombre sur sa gaieté maternelle.

Oh ! les jours trop longs, où seule, abandonnée par André, elle regardait arriver, en tremblant le moment où n'ayant plus un sou, il lui faudrait

mendier pour nourrir Alice.

L'inconduite du jeune époux l'avait jeté sur le pavé : on le repoussait, de partout.

Alors, il eut le désespoir des lâches et des paresseux : il s'enfuit.

Quand Marthe comprit que pour elle, désormais, la vie se murait du côté du bonheur, elle consentit à n'être plus épouse pour demeurer toujours mère. Elle voulut bien oublier un peu l'infidèle pour ne songer qu'à l'enfant qui restait.

Elle vendit les meubles, vendit ses derniers bijoux, et résolut de revenir frapper à la porte de son père, comme l'enfant prodigue.

Un matin de fin de novembre, elle entreprenait son voyage, avec les quelques dollars amassés.

Bien vite l'argent fit défaut... Marthe dut parcourir une grande partie de la route à pieds, portant sa fille dans ses bras.

Le matin du 24 décembre, elle se faufilait dans les rues désertes, le regard baissé.

Dans l'encadrement de sa chevelure noire, la tête couverte de son manteau de juive, sa figure

amaigrie, pâle, avec des couleurs moites de cadavre, prenait l'expression intense de la prière et de la résignation.

Sans arrêt, comme une folle, elle marchait, se saoulant au bruit de la grande cité pour endormir sa douleur et sa faim.

Et maintenant, dans les tourbillons que soulève le vent du nord, elle sent ses jambes flageoler. Elle veut se mettre à l'abri derrière les colonnes ; des grilles barrent le passage. Et comme pour se moquer de sa plainte, la bise siffle partout sa chanson glaciale.

C'est là qu'elle va mourir !...

Quand il n'y aura plus de vie dans son sein, l'enfant mourra... elle aussi !...

Elle songe !

C'est Noël ! Il faut des anges dans le ciel bleu pour accompagner l'enfant Jésus...

Il faut des anges dans la campagne pour annoncer la grande nouvelle...

Il faut des anges dans l'immense cité pour soulager toutes les misères...

Il faut des anges dans les pauvres demeures pour bercer les enfants qui n'ont plus de mère, des anges aussi, pour essuyer les larmes des mères qui pleurent près de leurs enfants...

Il faut des anges !...

Oh ! faudra-t-il un ange, et cet ange sera-t-il son enfant ? pour venir chercher son âme dans ce coin désert ?...

Non ! le ciel en a bien assez comme cela ! Son Alice vivra... il faut qu'elle vive, même si la mort la frappe, elle sa mère.

Et, tout en trébuchant, elle veut s'approcher de l'église. Elle veut entrer, pour y prier une dernière fois, pour tomber là, en sauvant son enfant, mais elle voit des tambours sombres sortir des masses noires, elle croit reconnaître, des amis, des parents : jamais elle n'entrera !

Pauvre Marthe ! Elle a peur, même dans l'ombre, qu'on la reconnaisse... La honte de sa vie la retient ! Oh ! les préjugés du monde.

Et rapide, serrée dans son châle couvert de givre, sa robe traînant dans la neige, elle descend

les degrés du portique, se collant aux rampes de fer.

Elle marche encore, elle retourne près des banques, puis s'arrête à contempler, les yeux ensanglantés par le froid, la grande église toujours muette et calme.

Mais bientôt les cloches s'ébranlent. Dans le silence de la nuit, leur voix étend au loin l'appel mystique et joyeux.

Le bronze des canons, au son des batailles, module le chant triste et lugubre des guerres : en la nuit de Noël, l'airain chante : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! »

Eh quoi ! cette note joyeuse lancée à tous les échos de la ville, est-elle le glas funèbre de la mort de Marthe ?...

Elle s'est redressée... elle a baisé son enfant sur le front !

Oh ! le froid baiser ! on dirait que la mort s'est posée sur les lèvres de la mère ! La petite Alice s'éveille, elle pleure, elle a faim...

Marthe dégage son manteau... ouvre son sein ;

plus de lait.

Et toujours l'enfant pleure !

Mais que fait-elle là, immobile ? N'est-elle venue revoir son pays que pour y mourir d'inanition sur les pavés glacés ?

Elle a dit : « J'irai retrouver mon père ; je lui donnerai mon enfant, et s'il ne veut plus me recevoir, je partirai, j'irai mourir où le hasard me conduira. »

Quinze jours durant, la même résolution l'a obsédée, elle a tout souffert pour accomplir ce sacrifice ; il ne lui a pas semblé que devant la misère, la malédiction d'un père ne pouvait pas tomber, elle a rêvé que son vieux père, si bon, en la revoyant ainsi, lui tendait les bras, la serrait sur son cœur et qu'elle allait être heureuse, non pas tant pour elle que pour sa fille chérie.

Et aujourd'hui, quand elle n'a plus qu'à franchir le seuil et crier : Père ! elle hésite ? la honte lui revient étreindre le cœur ?...

Elle n'osera jamais frapper à la porte.

Elle sait bien que le banquier est rigide et qu'il

tient sa parole...

Elle se rappelle qu'elle est sortie de la maison, le front haut ; que c'est humiliant d'y retourner vaincue et maudite.

Ah ! sans doute, ce jour-là, il y avait l'illumination de l'amour qui jetait sa clarté espérante sur toute sa vie ; ce jour-là, elle partait avec André, son seul amour et elle n'avait ni à baisser la tête ni à regarder en arrière ; mais à cette heure, ce n'est pas pour elle, c'est pour son Alice, et son Alice ne doit pas mourir !

Et encore ? malgré la révolte de son amour-propre, elle sent bien désormais que le destin l'a réduite, qu'il l'a condamnée à n'être plus qu'une humiliée même dans la maison de son père ! Rien n'effacera de son front le stigmaté des chagrins et des souffrances, comme rien non plus n'enlèvera de son cœur, l'amour pour cet homme infâme qui court à présent dans les hasards de l'existence.

En cette âme hésitante, la lutte se poursuit terrible et cruelle.

Puis, elle, elle préférerait s'affaisser, là, sur les

marches de cet édifice, et sentir la mort la prendre peu à peu, sous le frisson glacial du vent ; elle consentirait à ce qu'on dise sur son cadavre : « C'est Marthe D... ! »

Mais son enfant !

Les cris de son Alice lui déchirent le cœur.

Elle ne comprend pas ce miracle de force qui la soutient et qui l'empêche de s'évanouir ! Pourtant elle est brisée par les tiraillements de la faim, et la fièvre qui brûle son front, met à côté des morsures du froid une seconde couronne d'épines.

À tout prix, elle doit sauver son enfant.

Elle écarte tous ces futiles prétextes qui l'ont retenue loin du pardon. Elle ne voit plus rien que la vie du fardeau bien-aimé qu'elle enserme dans ses bras, sans lassitude, et elle part, lentement, rasant les murs. Elle descend la côte en se retenant du coude aux fenêtres basses et aux portes, puis dans l'obscurité, là où se dresse l'édifice des tramways, elle embrasse son enfant...

Ses baisers réveillent dans sa petite poitrine l'exaspération de la faim.

Elle l'entend geindre ; affolée, elle ne comprend point, elle ne sait plus que son sein est vide. Elle colle cette petite bouche sur sa chair et l'enfant se retire toujours pleurant.

Depuis le matin, il ne lui est pas tombé une larme des yeux, à Marthe. Sa gorge sèche ne peut plus s'ouvrir même pour gémir.

Subitement, comme une folle, elle éclate de rire, son enfant lui a sourit, puis tout aussitôt elle fond en pleurs...

Elle se souvient maintenant ; ses pensées sont plus nettes, elle se rend mieux compte que son Alice a faim, et qu'elle, n'a plus de lait.

Marthe se traînera encore une demi-heure avant d'atteindre la maison paternelle : pendant ce temps la pauvre enfant peut mourir.

À cette pensée soudaine, elle se laisse tomber sur les marches du vaste bâtiment ; elle dépose son fardeau sur ses genoux, elle écarte son manteau, en détache une épingle, se fait une

piqûre à la poitrine.

Une goutte de sang vermeil coule par la blessure, elle y colle les lèvres blanches de sa fille... et l'enfant boit.

Enfin elle se relève et repart...

Mais il lui revient à la mémoire que son vieux père ira, comme autrefois, à la messe de minuit, elle pense qu'elle arrivera peut-être trop tard.

Toujours les cloches sonnent, et le vent mêle son bruissement féroce aux murmures joyeux des carillons.

D'une main, la malheureuse a relevé sa robe qui traîne, elle court en zigzaguant par la rue Saint-Urbain... elle s'accroche aux châssis démontés des vieux taudis juifs ; des bouteilles cassées lui meurtrissent les pieds ; mais elle ne sent rien qui puisse l'arrêter.

Elle traverse la rue Sainte-Catherine, elle passe dans l'embrasement des magasins comme une apparition de la misère, elle s'appuie une minute contre les arbres, pour respirer, puis elle reprend sa course échevelée.

Soudain elle aperçoit flanquée contre une muraille, une masse informe qui se cramponne aux crochets des fenêtres, qui s'écrase par moments dans la neige ramassée, qui se relève pour retomber.

Seule, dans la nuit, Marthe eut peur. Elle poussa un cri qui réveilla l'ivrogne, puis voulant se hâter, elle trébucha et tomba près de lui.

L'homme étendit la main pour la toucher. Il la saisit par le bras et la tira violemment. Marthe ayant eu la force de se dégager, se releva aussitôt, et tandis que l'ivrogne s'élançant sur elle, allait rouler contre le grillage protecteur d'un arbre, elle parvint à s'enfuir.

Malgré cette suprême émotion qui l'avait brisée, Marthe avait atteint la rue Sherbrooke.

Dans un instant elle allait frapper à la porte ; on lui ouvrirait... et en cette nuit de Noël son père lui pardonnerait...

Il était temps encore ! Les cloches de Notre-Dame livraient sans trêve aux tourbillons du vent leurs appels joyeux. Les lumières brillaient

encore dans la chambre du père et dans le boudoir près du salon. Dans l'écurie, là-bas, Marthe distinguait le vieux cocher qui attelait le cheval.

Le banquier n'était donc pas encore parti. Elle le verrait maintenant et ce serait le salut.

Elle se précipita, gravit les marches de l'escalier, heurta à la porte, la poussa, et quand elle l'eût ouverte, dans une suprême frayeur, elle tomba la face contre le parquet en criant : Père !

On avait entendu le bruit dans la maison.

On avait entendu ce cri : « Père ! »

Le chien de Terre-neuve avait aboyé... il jappait autour du corps de Marthe, lui léchant les mains et la figure.

Le banquier accourut précipitamment, il vit le cadavre ; il reconnut sa fille... il prit dans ses bras l'enfant qui pleurait, il souleva sa pauvre Marthe, lui saisit la tête dans sa main.

Oh ! cette figure pâle ! ces traits tirés ! ces yeux caves aux paupières bleuies !

Oh ! ce front où des sueurs froides d'agonie

avaient collé sa chevelure !...

Il embrassait cette tête bien-aimée. Il la retrouvait, dans quel état, grand Dieu ! Sa malédiction s'était appesantie sur elle, et elle en était morte.

Fou de désespoir, le banquier se frappait la poitrine ; il se penchait sur le cadavre de sa fille chérie ; il voulait disputer à la mort un instant de vie et la douleur le paralysait.

Enfin, la figure contre celle de Marthe, avant que la mère fut venue, il entendit la pauvre abandonnée murmurer : « Père, pardonne-moi... pour mon enfant... pour Alice... merci, père... au revoir... ! »

Et ce fut tout !...

Au dehors le vent soufflait avec plus de violence, tourbillonnait dans les arbres décharnés, sifflait dans la nuit comme un oiseau de mort.

Les cloches achevaient leur cantique de Noël.

Les anges chantaient : « Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes ! »

Et là-haut dans le ciel bleu, parmi les étoiles

brillantes, des chérubins emportaient l'âme de Marthe. C'était le Noël de l'abandonnée !...

Édouard Joyeuse

Le réveillon

Trois coups tintèrent.

Dehors, il devait faire un temps de chien.

Malgré la double vitre et le châssis soigneusement fermé, le sifflement de la bise, les interpellations saugrenues des noctambules, le bruit des tramways au roulement sinistre, qui descendaient, les freins serrés, le boulevard Saint-Laurent, nous arrivaient dans la douceur tiède de la salle.

Nous étions là, quatre ou cinq, assis en rond, autour d'une table copieusement chargée de viandes froides, lorsque Francis, après avoir enveloppé Mary d'un regard, Mary, sa femme, jolie brunette aux yeux noirs singulièrement doux et clairs, déclara sans préambule :

« Superstition d'enfant, attachement mystérieux au passé... Que sais-je, mais, dans une nuit de Noël, la vue des bébés blonds confiants

dans les largesses coutumières du grand saint Nicolas à barbe blanche et déposant précieusement leur soulier rose dans un coin, m'a toujours été et me sera toujours véritablement délicieuse. Cette époque de Noël, Noël avec sa messe de minuit, ses arbres couverts de stalactites de givre et de pendeloques finement ciselées, ses chemins couverts de neige, la neige blanche, fine et drue, étouffant les pas comme le plus moelleux des tapis et sur laquelle les pieds des fidèles en marche processionnelle vers l'église ont dessiné de capricieuses arabesques, n'a jamais pu revenir sans que mon cœur en fut douloureusement ému, sans que le souvenir d'un événement déjà lointain ne me revint en mémoire. »

Les fourchettes cessèrent de battre les assiettes. Mary rougit comme un enfant, ce qui mit un peu de rose aux lobes de ses oreilles, mais Roger Fremin, maudissant en son for intérieur cette histoire intempestive qui l'empêchait d'engloutir à son aise, et dont la chair gélatineuse du cou s'emboîtait péniblement dans l'inflexible rigidité d'un faux-col de fer, crut bon d'étaler un sourire dédaigneux et sceptique.

Francis parlait. Sa voix s'élevait avec des sonorités caressantes dans la salle à manger tendue d'étoffe rouge qu'émaillaient, avec des zigzags imprévus, des fleurs fantastiques, drôles, et tordues, et cela faisait comme une atmosphère douce, indescriptible et que je n'ai jamais retrouvé ailleurs.

– J'étais alors un tout petit bonhomme, disait-il ; et je devais avoir six ans. Il n'était pas encore minuit et nous nous rendions à la messe. Mon père ouvrait la marche ; très grand, monté sur jambes, raide en son habit noir, il allait d'un pas pressé, quoiqu'il frisât la soixantaine. La clarté lunaire projetait l'ombre de ses jambes et je trouvais fort amusant de voir sur la neige blanche ce gigantesque compas noir ; emmitouflée dans ses fourrures, maman suivait à quelques pas, pestant avec des expressions choisies – toujours les mêmes – et des gestes sobres, contre la neige aveuglante et le froid trop piquant, comme elle le faisait d'ailleurs chaque année d'invariable et d'inéluctable façon. Lolla, ma bonne, trotтинait par derrière, en me secouant par la main pour m'empêcher de m'endormir, et le pauvre tout

petit moi que j'étais, quoique soutenu par l'espérance de voir mes vœux comblés à mon retour à la maison, et mes souliers remplis de bonnes choses, se prenait à regretter vaguement la douce, ô bien douce température de la chambre close et la tiédeur douillette du lit chaud. Il y a vingt-deux ans de cela. Nuit froide et claire comme celle-ci, mêmes tintements de cloches aux sonorités joyeusement prolongées, mêmes silhouettes sombres découpant leurs gestes étranges sur un fond d'hermine, bruissements de pas qui glissent sur la neige... cris perdus s'égrenant doucement dans la nuit...

Mon père ne parlait pas et semblait méditer ; il y avait déjà quelques minutes que nous longions la rue Notre-Dame, maman pestait toujours contre « la neige aveuglante » et « le froid trop piquant », et moi, avec ferveur, de se montrer gentil et généreux, priais, priais toujours saint Nicolas à barbe blanche.

Ma bonne me pressa la main, elle se pencha vers moi, je l'entendis murmurer : « Nous sommes arrivés, monsieur Francis, nous sommes

arrivés. » Superbe avec ses murs, aux vitrages phosphorescents ; l'aveuglante lumière des cierges innombrables et le scintillement bleu des lustres qu'à travers les portes entrebâillées, je pus apercevoir un instant, dardant ses deux tours crénelées dans le ciel sombre, tache immense et claire dans la nuit noire, l'église apparut.

– Lolla ! Lolla ?

– Que voulez-vous ?

– Je veux voir, je te dis que je veux voir, laisse-moi, dis, laisse-moi.

Et comme elle me retenait par la main, d'un coup sec, je me dégageais.

– M. Francis ? M. Francis ?...

Je n'écoutais plus.

Sur un des côtés de l'édifice, à vingt pas de moi, dissimulé par le clair obscur d'une arcade, quelque chose semblait grouiller, quelque chose d'indescriptible et d'informe, tache blanche sur le mur gris.

Maintenant j'étais indécis.

Devais-je avancer ?

À ce moment, j'entendis une voix tonitruante :

« Ah ! le sacré petit bonhomme... » le reste se perdit dans la nuit.

Mon père venait de rompre le silence dans lequel il se confinait d'habitude de désespérante façon.

C'était grave.

Je pris le parti le plus sage. Celui de revenir sur mes pas.

Ce que je fis.

Mon père prit la bonne et la secouant par le bras : « Va voir et rapporte. »

Cet ordre laconique fut ponctuellement exécuté.

La bonne revint un moment après, mais avec un paquet sous le bras.

Elle riait à gorge déployée, maman souriait, mais le père semblait la trouver mauvaise.

Puis ils m'entraînèrent tous les deux au fond de l'église. J'eus comme un éblouissement, cette

trouvaille bizarre venait se placer d'elle-même devant mes yeux avec une obsédante fixité, puis on me déposa sur une chaise.

« Maintenant, si tu bouges... »

Un geste large et significatif souligna la pensée tout en la complétant.

La bonne avait disparu.

Je revins à la maison avec des cantiques plein la tête, et des lumières pleins mes yeux.

C'est Lolla qui vint nous ouvrir.

« Comment va ? » dit le père.

« Très bien ! Très bien ! »

Puis elle ouvrit la porte de la chambre et s'effaça pour nous laisser passer.

« Vous deux, laissez-nous », dit le père.

Alors la bonne me prit par la main et voulut m'emmener dans la cuisine.

Je m'y opposais avec toute la vigueur dont un petit bonhomme de six ans peut être capable. Nous décidâmes tous les deux de rester derrière la porte.

Le père et la mère discutaient.

– Portons-la aux enfants trouvés.

– Jamais, tu entends !

– Eh bien, gardons-la.

– Comment l’appellerons-nous ?

– Va faire d’abord la déclaration à la police, nous verrons après.

Alors je poussai la porte, tenant Lolla par la main.

Doucettement, avec des précautions infinies, maman plongea les mains dans ma couchette.

Rose et blanc, un enfant de quelques mois apparut dans ses bras, et l’ayant élevé au-dessus de sa tête où quelques cheveux grisonnaient, la mère, profondément troublée, murmura :

« Ce sera ta petite sœur. »

Et le père, transfiguré, les bras tendus murmura :

« Notre cadeau de Noël. »

L’enfant grandit. Quelques années

s'écoulèrent. On nous mit, moi, au collège, et Noellette (comme je l'appelais quelquefois) en pension. Plus tard, j'entrais à l'Université Laval...

... – Où tu terminais victorieusement tes études si brillamment commencées !

– Où je terminais mes études... et depuis, poursuivit Roger Frémin, avocat apprécié... bientôt célèbre, défenseur énergique de la veuve et de l'orphelin, mais, à propos, ajouta-t-il en vidant coup sur coup deux verres de champagne, un peu vieux jeu, ton histoire de Noël... genre Xavier de Montépin, tout au plus...

– Et qu'est devenue Noellette ?

Très simplement, avec un peu de trouble dans la voix, Francis répondit :

– Ma femme.

Mary s'était penchée, délicieusement blanche et rose. Dans un coin, l'arbre de Noël pliait sous le poids des oranges, une odeur de résine et de sapin vert flottait dans la chambre...

Ô réveillon de Noël. Trois ans se sont écoulés. Pour revivre les instants passés, pour entendre à

nouveau les conversations que nous eûmes, ne me suffit-il point d'écouter chanter le souvenir en mon cœur ; des mots viennent frapper mes oreilles, comme une musique alanguie, très lointaine ; et, quand je ferme les yeux, en y songeant, avec le charme indéfinissable des choses vues en songe, je revois Noelette, blanche et rose, sous un casque de cheveux noirs.

Henri Roullaud

Le Noël de Philorôme

Philorôme Sanscartier est un ancien marchand de bois retiré des affaires après fortune faite. Tous les bonheurs lui ont souri. Il a fait quatre banqueroutes lucratives en douze ans ; il est conseiller municipal, aspirant plein d'espoir à la mairie, objet de la considération des uns et de la crainte des autres : c'est un personnage considérable. Sur le tard, il a épousé l'opulente veuve d'un marchand de la paroisse, Éloïdine Paquet, née Lemol, une beauté cramoisie de trente-cinq ans, raisonnablement rentée.

Le ménage fut heureux, car il n'eut pas d'enfants.

En se levant un matin, Philorôme fut piqué de la tarentule ambulatoire. Un désir immodéré, irrésistible de voir Montréal, s'est emparé de lui. Il tient à passer une huitaine dans la métropole afin de pouvoir raconter des merveilles à ses

voisins durant les longues veillées d'hiver, et de les étourdir de sa nouvelle supériorité.

Les fêtes de Noël lui fournissent une occasion superbe de réaliser son projet. Mme Sanscartier aurait bien désiré accompagner son mari, mais elle n'aime pas les voyages. Le vrai, c'est que ses plantureuses rotondités lui interdisent tout déplacement et que la trépidation des chars a une action fatale sur sa gélatineuse personne. Elle a donc laissé partir Philorôme, non sans le saturer de vertueuses recommandations.

Arrivé à Montréal, le 23 décembre au soir, Philorôme Sanscartier se rend à l'hôtel Belleau, où descendent tous les gros bonnets de sa connaissance. Son premier soin est d'inscrire son nom en majuscules flamboyantes sur le livre des voyageurs. Une fois installé dans sa chambre, il se livre à d'indispensables ablutions, puis s'informe du restaurant La France, que le notaire de Sainte-Pauloche, sa paroisse, lui a chaudement recommandé.

Le restaurant l'a ébloui par ses lampes électriques, la blancheur de ses nappes, ses

miroirs, ses flacons, ses verres multiformes, l'exhibition compliquée des desserts, l'empressement du patron, la grâce de la patronne et la politesse des servantes.

Après un repas délicat arrosé d'un bourgogne parfumé inconnu de ses papilles qui n'ont encore frémi qu'au passage du vin de rhubarbe dont Éloïdine, née Lemol, le régalaît aux grands jours, Philorôme Sanscartier changea un billet de \$10., avec plaisir, du reste, car il estime qu'il vaut mieux laisser son argent dans les endroits « comme il faut » que dans les lieux malfamés.

L'air est un peu vif, le froid un peu piquant, mais l'atmosphère est limpide. Les étoiles scintillent et la voie lactée jaspé le ciel pur dont l'infinie profondeur est appréciable. Les passants ont un air débonnaire tout à fait rassurant ; les femmes, emmitouflées, la rouge morsure du froid au visage, ont une grâce qui communique au cœur l'amour du prochain. Philorôme jouit de ce spectacle de la rue avec la volupté d'un homme qui vient de faire un bon souper. Le casque enfoncé sur les oreilles, les mains gantées

enfouies au plus profond de son capot de mouton de perse, il marche allègrement en fredonnant une gaudriole villageoise oubliée depuis longtemps. Il a conscience de sa grandeur, et il croit qu'il vient de faire la conquête de Montréal. Ses pas le conduisent devant un grand hôtel, où il entre absorber un verre de chartreuse. Il paye avec un billet de \$5. dont on lui fait le change en argent dur. De plus en plus satisfait. Philorôme s'achemine vers son hôtel, bien déterminé à ne pas abuser le premier soir, des jouissances offertes par la grande ville. Avisant un magasin de « tabaconist », il entre, fait un choix judicieux parmi les cigares, et offre en paiement un dollar d'argent.

Le marchand examine la pièce, et la repousse en disant simplement :

– Elle est fausse.

Philorôme reçut comme un coup au creux de l'estomac. Il reprit la pièce et balbutia :

– Mais on vient de me la donner dans un grand hôtel !

– Oh ! je ne dis pas que vous l’ayez fabriquée, répond le marchand, je vous dis qu’elle est fausse, voilà tout.

Philorôme, attristé, tire silencieusement une autre pièce, paie, et sort.

Il a envie de retourner à l’hôtel pour échanger sa pièce. Mais le retrouvera-t-il cet hôtel ? Et quelle réception fera-t-on à sa personne et à sa réclamation ? Il renonce à son projet, et pense qu’il vaudra mieux tenter quelque dépense dans l’obscurité.

Comme il songeait aux moyens pratiques de se débarrasser de sa pièce à cette heure avancée, un « charretier », ralentissant l’allure de son cheval, lui fit les offres les plus engageantes ; l’honnête Philorôme, souriant, s’installe dans la « sleigh », se laisse entortiller dans les couvertures et dans les « robes » en se disant :

– La voilà, l’occasion, la voilà !

Arrivé à son hôtel, il constate avec plaisir que l’obscurité est profonde ; mais, en même temps, par un travers bien propre à l’incohérence

humaine, il regrette presque de pouvoir accomplir son petit forfait sans risques ; son machiavélisme en est humilié. Aussi est-ce avec commisération qu'il tend sa pièce au charretier en disant :

– Tenez, payez-vous, brave homme !

Le charretier, un vieux dur-à-cuire qui connaît toutes les ficelles et qui n'a jamais buté deux fois à la même pierre, palpe longuement la pièce, et s'écrie :

– Ah, ça ! est-ce que vous me prenez pour un habitant, vous ? V'là qu'vous m'passez de la fausse argent, à c't'heure ?

– Comment ? comment ? fait notre héros ahuri, est-ce que cette pièce ne vaut rien ?

– Quand j'vous l'dis, répond le grincheux charretier. T'nez, passez-moi l'pouce là-d'sus ; on dirait du savon.

Philorôme, confus, paie en bonne monnaie, et rentre à l'hôtel.

Mais la fatigue réduit bientôt sa désolation. Au bout d'un quart d'heure il ronfle comme une toupie. Sa première pensée en s'éveillant est pour

sa pièce fausse. Il combine toutes sortes de plans pour s'en défaire.

– Ces canailles de Montréalais, grogne-t-il en s'ajustant, me passer une pièce fausse... c'est ignoble !... Tromper un honnête homme comme moi !... C'est égal, je la repasserai à un autre !

Avec la lâcheté habituelle à tous ceux qui se trouvent dans son cas, il songe à découvrir un petit marchand, un gagne-petit qui sera enchanté de l'aubaine imprévue d'un client extraordinaire. Dès les premiers pas, il découvre une modeste boutique qui expose à son étalage poussiéreux de la tire, des images décolorées, des bonbons amalgamés, des débris de biscuits, des lacets, des crayons, du papier à lettre et des cadavres de mouches.

Philorôme entre, choisit des cartes postales illustrées. La marchande, une grande femme maigre et brune, faisant alterner une toux déchirante avec un sourire des plus aimables paraît ravie. Philorôme devient prodigue ; il fait ajouter à son emplette des plumes et de l'encre, ce qui porte sa dépense à 35 cents. Détournant

adroitement l'attention de la marchande par une feinte admiration de la ville de Montréal, il lui glisse sa pièce dans la main, en douceur, avec la discrétion d'une honnête philanthrope faisant la charité.

– Voilà, madame !

La marchande répond par un « merci, monsieur » ponctué d'un sourire et d'une quinte ; mais, captivée par la loquacité de son client, au moment de mettre le dollar dans son tiroir, elle le laisse tomber :

– Ah ! quel drôle de son elle a votre pièce !

– Quoi-ce que vous dites ? fait Philorôme avec indignation.

– Je dis que c'est du plomb, murmure la marchande après avoir examiné la pièce.

– Du plomb ! Nom d'un bateau ! hurle Sanscartier exaspéré. C'est dégoûtant à la fin, votre satané pays !

– Ne vous fâchez pas, dit la femme effrayée ; si vous n'avez pas d'autre argent, vous me paierez plus tard, lorsque vous repasserez.

– Jamais, braille Philorôme, en se frappant les pectoraux, jamais. Je vauX vingt mille piastres, entendez-vous, et je ne dois rien à personne.

Il paye avec de l'argent irréprochable, et rentre à son hôtel, accablé.

Pour calmer ses nerfs, il envoie à ses amis une carte postale afin de leur faire voir qu'il est à Montréal. Cette petite manifestation chatouille son orgueil et atténue un peu la mauvaise humeur qui ne l'a guère quitté depuis la veille. Mais il est toujours possédé de l'idée de repasser à un autre la pièce sans valeur.

Il se rend dans une pharmacie et achète des pastilles pour le rhume. Il offre sa pièce en paiement. Ô bonheur ! On la lui prend ! Un éclair joyeux illumine ses traits. Il se sent soulagé d'un fardeau écrasant, et considère la mauvaise action qu'il vient de commettre comme le fait le plus méritoire de son existence. Soudain le commis lui demande :

– Auriez-vous un billet de cinq piastres ?

– Mais certainement, répond Philorôme sans

réfléchir.

– Eh bien, dit le préposé au castoria, vous seriez bien aimable de me le donner en échange de la monnaie dont je suis encombré.

Philorôme accepte – comment refuser un léger service à celui qu'on vient de si bien rouler – et le commis lui donne huit pièces de 50 cents, et, ô désespoir ! l'infâme pièce de plomb à l'obsession de laquelle il croyait avoir enfin échappé.

Que dire ? Non seulement l'infortuné n'a pas la force de discuter, mais il a pu constater que ce dollar d'argent n'avait pas de camarade dans la caisse du pharmacien. Le refuser, une minute après l'avoir donné, c'était s'accuser soi-même.

En se retirant, Philorôme Sanscartier conçoit parfaitement les cas d'hydrophobie spontanée.

– Le seul moyen d'en finir, se dit-il, est de faire une grosse dépense qui me permettra de filer ma pièce avec d'autres. Allons donc dîner richement. Que diable ! pour la première fois que je viens à Montréal, je puis bien me payer ce luxe qui fera diversion aux savants mais monotones

puddings de Mme Éloïdine. Allons, hop ! en route pour l'hôtel Cosmopolite, et vive la joie !

Huîtres, sauternes, pointes d'asperges, truffes, fruits, café, pousse-café, havanes, tout le tremblement de la gastronomie y passe. Total, \$4.80. Fameuse occasion de donner un nouveau propriétaire à la fameuse pièce. Pendant que le garçon attend, impassible, Philorôme, dans un transport immodéré, jette sur le plateau, vivement, son maudit dollar qui carambole avec les autres pièces.

Le son mat et mélancolique qu'il rend a tout perdu. Le plateau est devenu pierre de touche. Le garçon fixe sans mot dire le pauvre Philorôme qui, troublé par ce regard inquisitorial, murmure d'un air hypocrite en cachant sa fureur :

– Ah ! diable ! je crois qu'elle ne vaut rien.

Et, le cœur ulcéré, il la remplace par deux belles pièces de 50 cents, neuves, reluisantes, ironiques, insolentes.

– Décidément, voilà un dollar qui me coûte cher, grinça Philorôme en se retirant. Mais c'est

égal, j'aurai le dernier mot. Et comme il passait devant le grand magasin de Barsley, une idée lui vint : « Tiens ! si j'achetais quelque chose pour ma femme... et aussi pour moi ? C'est cela ; entrons. »

Après un minutieux examen, il est captivé par une robe de chambre grise, à brandebourgs bleus et doublée de rouge, qu'il se destine, et par un jupon de flanelle écarlate avec appliques noires néogrecques, qui fera les délices de la volumineuse Éloïdine Paquet, née Lemol. Il paye avec hâte en argent et en papier, refuse, par prudence, l'offre qu'on lui fait d'envoyer son paquet à domicile, et sort avec son butin sous le bras, suant, soufflant, mais jubilant.

– Enfin, dit-il, ils l'ont prise !

Après cet exploit, il ne trouve rien de plus héroïque que d'aller prendre un coup.

Il veut solder son verre avec un dollar qu'il tire de sa poche : trois fois horreur ! c'est sa pièce fausse, sa pièce inéluctable qu'il a dans la main. Il a cru la glisser au comptoir de Barsley, mais, dans son trouble, il a payé en monnaie de bon

aloi. Il n'ose tenter un nouvel essai. Il fait grand jour, et un enfant ne se laisserait pas prendre. Farouche, il sort en jurant que, coûte que coûte, il faut en finir.

Ses pas le conduisent près de l'Institut Fraser. Il entre. Là, du moins, il n'aura rien à payer. Cependant, cette gratuité le chagrine un peu, car elle lui enlève une chance de liquider la situation.

Trop indifférent pour se plonger dans la lecture des œuvres spéculatives de Darwin, Philorôme accorde sa préférence aux journaux du jour. Par le compte rendu élogieux et impartial du « Progrès », il apprend que l'on joue « Bonaparte » au théâtre Français. Il se promet de s'y rendre et d'y passer sa rondelle de plomb.

Au théâtre, se dit-il judicieusement, l'argent file si vite que l'on n'a pas le temps de l'examiner.

La journée a été bien morose. Lorsque Philorôme sort de l'Institut Fraser, le soleil, déclinant derrière le Mont Royal, ramène en son cœur l'espoir qu'avec la nuit son exaspérant dollar cessera de le persécuter de sa présence. Il

regagne le centre de la ville et se contente pour souper d'une soupe aux huîtres. Puis, indigné mais contenu, il va se verser dans le gosier un brandy généreux propre à lui communiquer l'audace nécessaire à l'accomplissement de sa difficile mission.

Ayant toujours sous le bras son paquet des magasins Barsley, il passe au guichet du théâtre, paie son fauteuil, et voit avec une inénarrable volupté sa pièce s'engloutir dans le tiroir du préposé à la recette. Ivre de joie, il entre dans la salle. Mais, trompé par le nom du théâtre et le titre de la pièce, il était loin de se douter que « Bonaparte » était interprété dans la langue sublime de Chamberlain. Il fit part de sa déception à un placeur, aimable par hasard, qui lui annonça que vu l'engouement du public, on lui rendrait son argent au guichet, car on refusait du monde tous les jours.

Il sort, fait sa requête, et, sans un mot, on lui rend en effet son argent, mais, ô désespoir ! ô fatalité ! ô obstination du sort ! ô impitoyable décret infernal ! le même argent !

Philorôme, sans oser protester, bousculé par des gens hâtifs, s'en va épouvanté, consterné, muet, fou.

– Cette fois, c'en est trop ! gronde-t-il intérieurement.

Et, planté sur le seuil du théâtre, il s'abandonne à une pensée fatale et lugubre qui assiège sa cervelle endolorie par tant de secousses successives. Le malheureux ! il délibère sur quel genre de mort il choisira pour échapper à sa désolation.

Soudain une main se pose doucement sur son épaule, et une voix sympathique parvient à son oreille. Il s'arrache à sa désespérance et se tourne vers celui qui vient de l'aborder. C'est un homme de bonne mine, convenablement vêtu qui, devinant aisément en Philorôme un étranger cossu, lui propose, pour tuer le temps, de l'introduire dans un club d'amis où l'on fait d'intéressantes parties de cartes.

Philorôme passe, dans sa paroisse, pour un champion au bluff, au casino, au euchre, et même à la bête ombrée.

– Pourquoi pas ! se dit-il.

Et rasséréné par la perspective de passer enfin la pièce fatale qui empoisonne son existence, il suit avec reconnaissance son nouvel ami, son sauveur.

Ils pénètrent tous deux dans une maison borgne de la rue Saint-Grégoire, après que son convoyeur eut donné le mot de passe.

Philorôme est accueilli comme un frère impatientement attendu. On l'entoure, on le complimente et on le traite généreusement au brandy, au gin, au whisky, au scotch.

Dans toute autre circonstance, Philorôme ne se fut pas laissé si aisément circonvenir ; mais il est venu là uniquement pour écouler sa pièce, et il l'écoulera, quand même le diable ne le voudrait pas. Il s'abandonne donc aux effusions de ses nouveaux amis, fraternise avec tous les assistants, fait comme un officier russe en face de l'ennemi, et s'endort enfin sur un sofa défoncé.

Au milieu de la nuit il est réveillé par les cris :

– Voilà la police !

En effet, des coups résonnent, redoublés, à la porte.

– Sauve qui peut ! crie une voix.

– Par où aller ? gémit Philorôme au comble de l'affolement.

La peur lui donne du courage. Il ouvre une fenêtre, décroche le double-châssis et saute lourdement sur la neige où il imprime une trace en forme de cuvette. Avisant une porte de derrière, il l'ouvre, passe vite, la referme doucement, et échappe ainsi aux vigilants policiers aussi jaloux de la régularité des mœurs privées que de la sécurité publique.

Une minute après, Philorôme entendait une horloge lointaine sonner douloureusement trois heures. Autour de lui, la solitude ; au dedans, la rage et le remords.

Songeant à des voleurs possibles, il tremble ; à des assassins embusqués, il claque des dents. Tous les périls de la nuit semblent le menacer. Un hoquet d'ivrogne, suivi d'un accident habituel et bruyant, lui fait croire que les maisons vont

s'écrouler sur sa tête, et il fuit effaré, navré, bleu de peur, perdu dans la grande ville endormie.

Avec l'aube, il rentre à l'hôtel, se glisse dans sa chambre, s'écroule sur le bord de son lit et appelle les larmes au secours de sa désolation. Elles viennent enfin. Il veut tirer son mouchoir afin d'épargner son devant de chemise : plus rien. Sa poche est veuve de son porte-monnaie. Pendant son sommeil il a été dévalisé. Quant au faux dollar qu'il avait malignement mis de côté dans un gousset mystérieux pour ne pas le confondre avec d'autres, comme chez Barsley, il est là, seul, exaspérant, accusateur, cruellement railleur.

Philorôme bondit. Ce n'est plus un homme, c'est un fauve. Il veut déchaîner la police, cerner la maison, reprendre son bien et faire pendre tous ceux qui ont participé à son dépouillement... Oui, mais comment Éloïdine appréciera-t-elle cette escapade de son mari ? Cette pensée accable l'époux coupable.

Anéanti, Philorôme s'avoue vaincu. Il a tout perdu, tout, tout, jusqu'au jupon écarlate et à la

robe de chambre. Il est dépouillé, dévalisé, saccagé. Il ne lui reste que son dollar de plomb.

Une rage folle s'empare du malheureux. Il serre dans sa main crispée la pièce infâme cause de tous ses malheurs, l'apostrophe, l'insulte, la maudit, et, se précipitant tête baissée vers un cabinet mystérieux, il jette furieusement sa pièce dans l'abîme, tire sur la chaîne, et, penché sur le trou béant, le visage contracté, attend que le bruit torrentiel de l'eau se soit éteint et lui annonce enfin que la pièce fantastique est à jamais anéantie.

Alors, Philorôme, calmé mais sombre, s'éloigne et va s'épancher dans le cœur du maître d'hôtel qui le console et envoie un télégramme à Mme Éloïdine Sanscartier, née Lemol, qui expédie sans retard la somme nécessaire au rapatriement de son mari.

Quelques heures plus tard, Philorôme prenait le train pour son petit village de Sainte-Pauloche, où il est probable qu'un accueil terrible l'attendait.

Jeanne

Liens renoués

« Elle m'a pris mon amoureux », tel était le gros grief formulé par Thaïs, contre sa grande amie Aline, le motif qui lui avait fait briser une amitié de dix ans et lui mettait au cœur une âpre rancune, un véritable désir de vengeance.

C'est qu'aussi cette petite effrontée d'Aline avait agi avec une désinvolture ! Au bal de madame X, elle avait dansé toute une partie de la soirée avec Monsieur Paul Laurent, le grand bel avocat, dont raffolait la gent féminine, Thaïs en particulier, puis aux réunions suivantes, thés, whists, euchres, on la vit, continuant sa tactique, accaparer le jeune homme par toutes sortes d'agaceries et de façons mignardes dont personne n'était dupe, je vous assure.

Cependant mademoiselle Aline, elle, vous offrait une toute autre version de l'affaire. En un babil d'oiseau, elle vous disait que c'était M. Paul

qui avait voulu engager avec elle un flirt sans conséquence du reste. Il n'aimait pas cette pauvre Thaïs, cela se savait ; alors, pourquoi n'aurait-elle pas répondu à ses avances ? Qu'il s'amusât avec elle ou une autre, cela importait peu. Assez souvent déjà, elle avait sacrifié ses amoureux sur l'autel de l'amitié. Elle ne pouvait pas toute sa vie être aussi désintéressée.

Et la coquette, savoura sans remords apparent la satisfaction d'être préférée à toutes les autres par le lion du jour, l'enivrement de rencontrer partout des attentions empressées. M. Paul semblait trouver un plaisir extrême dans sa société. Il s'attachait à ses pas comme un caniche. Et toujours quelque chose à offrir : billets de théâtre, bonbons, livres, musique.

Tout cela dura exactement deux semaines, pendant lesquelles Aline fut guettée, jalousée, critiquée sans merci par ses compagnes, puis, au bout de ce temps, M. Paul s'éprit d'une Anglaise aux yeux bleus, et, les yeux de Thaïs, ces grands yeux noirs qui exprimaient tant d'amertume, s'emplirent tout à coup d'une expression de

triomphe : enfin elle était abandonnée elle aussi, la rivale. Elle l'avait prévu, Paul était un papillonneur.

À vrai dire, ce n'était pas un modèle de constance, M. Paul. Ses « blondes » ne se comptaient plus comme on dit, ses amis prétendaient qu'il avait déjà fait la cour à toutes les jeunes filles de leur société et qu'il lui fallait se rabattre sur les étrangères de passage à la ville. Ce n'est pas qu'il eut laissé bien des victimes, en général les femmes ont assez de bon sens pour ne pas s'attacher à cette catégorie d'hommes qui ne semble vouloir les connaître que pour les étudier. Thaïs seule lui avait voué une affection dont il ne paraissait pas se soucier. Aline ne lui accorda pas même l'ombre d'un regret.

C'est que sous des dehors frivoles, elle cachait une haute raison, la petite Aline. Elle avait jugé Paul à sa juste valeur ; M. Paul, disait-elle, est un joli garçon, charmant selon le monde, mais léger, paresseux, ignorant l'effort qui fait la vie féconde, et trop préoccupé de ses nœuds de cravate, une nullité condamnée à végéter si le

père ne lui laissait pas de petites rentes ou n'assurait pas son avenir, opinion sévère, justifiée cependant par la prétention et la vie inoccupée du jeune homme.

Aussi à part l'ennui que lui causèrent les inévitables potins, cette retraite la trouva absolument indifférente, ne tenant pas même rigueur à l'infidèle et si franchement gaie qu'il fallait écarter toute idée de dissimulation à son égard. Thais en était ébahie, elle qui souffrait encore de la blessure faite par l'infidèle, elle qui avait fait pour le ramener de ces démarches qu'on se reproche ensuite comme incompatibles avec la dignité féminine et que les bonnes amies ne manquent jamais de commenter dans des conversations comme celle-ci :

– Tu sais, Thais, elle est inconsolable, à propos de Paul.

– Comment, elle y pense encore ?

– Si elle y pense, elle le court partout.

– Mauvaise tactique, cela doit l'éloigner.

– Bien sûr que ça l'éloigne, mais le plus drôle,

c'est qu'il s'est remis à tourner autour d'Aline après avoir flirté un brin avec Miss Hogan, tu sais, cette Anglaise qui vient d'Ottawa.

– Non, tu te payes ma tête.

– Rien de plus vrai, ma chère.

– Et Aline ? elle fait la dégoûtée, je suppose ?

– Oh ! elle, je ne sais pas ; elle semble toute chose depuis quelque temps.

Le sujet de cette préoccupation d'Aline nous le trouvons consigné dans le fragment d'une lettre qu'elle écrivait à sa marraine de qui elle souhaitait des conseils.

« Je ne veux plus revoir Paul, écrivait-elle, et je le lui signifie sans cérémonie. N'est-ce pas lui qui est la cause de ma rupture avec Thaïs, cette amie de couvent, que j'en étais venue à considérer comme une sœur ? Je ne tenais pas à ce gandin, mais l'amour-propre, l'idée d'ajouter un nom à mes conquêtes les perfides excitations des petites amies se demandant si j'allais l'emporter ou non, s'unissaient pour me tourner la tête. Et j'ai agi sans réflexion.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour réparer ma faute envers mon amie, mais inutilement. J'ai d'abord essayé de lui ramener Paul, employant à cet effet toute la diplomatie qu'une femme peut mettre en œuvre. Peine perdue ; monsieur ne veut pas de cette affection pure, aveugle, telle qu'il n'en rencontrera jamais sur sa route. Vaniteux comme un dindon, il se fait une gloire d'avoir, selon l'expression classique, brisé un cœur. Ah ! si j'avais pu au moins éclairer Thaïs sur son compte. J'y ai essayé et là encore je me suis heurtée à une rancune d'autant plus tenace qu'elle se cache sous une indifférence de bon ton. Thaïs est trop fine pour me traiter en ennemie. À sa froideur, à sa politesse, je vois qu'elle a perdu toute confiance en moi. Plus de folie, plus d'expansion dans nos rapports. Je suis devenue, pour elle, la connaissance banale qu'on salue, voilà tout. Notre amitié est morte : habitude de mêler nos vies en partageant les mêmes occupations et les mêmes plaisirs, confidences, souvenirs communs, tout cela est fini et pourtant un espoir me reste, un tout petit espoir : il me semble que si elle pouvait voir mes regrets, elle

me pardonnerait. »

Cependant Noël approchait et Aline se sentait un peu triste en songeant que pour la première fois depuis des années elle ne passerait pas les fêtes avec Thais. Quel bel arbre de Noël elles avaient préparé l'an dernier pour les enfants pauvres du voisinage ! quelle charmante sauterie les avait grisées, comme leurs toilettes de chiffon bleu absolument pareilles avaient été admirées, la blonde Aline aussi radieusement jolie dans cette couleur que la brune Thais.

Pour comprendre le chagrin de la jeune fille il faut savoir qu'orpheline dès l'enfance, elle avait trouvé chez sa grande, comme elle l'appelait, une affection presque égale à celle d'une mère. Thais, plus âgée qu'elle de cinq ans, était son ange gardien au couvent, (il est d'usage dans certaines communautés, de confier les jeunes élèves aux soins des grandes, qu'on appelle pour cette raison, anges gardiens) ; elle l'aidait à sa toilette, lui faisait ses devoirs, la défendait contre ses compagnes et les vacances arrivées, elle obtenait de sa mère la permission de lui offrir

l'hospitalité, l'enfant n'ayant alors d'autre refuge que la compagnie d'une parente, vieille et radoteuse personne. De là était née une amitié réellement touchante et comme on n'en voit guère d'exemple entre femmes, plante délicate et vivace à laquelle la rivalité pouvait seule porter des coups.

À Noël, les deux amies avaient l'habitude d'échanger des cadeaux toujours achetés dans le plus grand secret. « Qu'est-ce que tu me donnes ? » demandait toujours la curieuse Aline, longtemps à l'avance. « Nenni, ma belle, tu n'en sauras rien. » Et le jour arrivé, c'étaient des surprises savamment préparées.

Cette année, Aline se dit que malgré qu'elle fût à peu près sûre de ne rien recevoir de Thaïs, il fallait qu'elle lui offrit un présent bien choisi, quelque chose où elle mettrait comme son repentir. Quoi ? elle chercha longtemps, puis se rappelant qu'un soir, Thaïs s'était arrêtée avec elle devant l'étalage d'un bijoutier de la rue Sainte-Catherine, et avait fortement admiré certain bracelet avec rubis qui brillait à la lumière

électrique ; se rappelant cette petite aventure, elle crut avoir trouvé. Elle passa chez le bijoutier. Le bracelet était toujours à la même place, très joli, très fascinant pour les yeux féminins, sur sa couche de satin rouge. Elle s'enquit du prix. Il était marqué \$125. Les bracelets avec rubis ne se donnent pas. Cependant, le bijoutier laissa entendre que, payé argent comptant, il accepterait \$100, mais c'était son plus bas prix ; il ne pouvait pas ôter un sou de plus. Il faut croire que la petite Aline avait jeté son dévolu sur ce bijou, la forte somme ne l'effraya pas. Elle réunit ses économies, qui en formaient environ la moitié et escomptant les étrennes en espèces sonnantes qu'elle recevait ordinairement de sa marraine, elle emprunta bravement le reste. Sa marraine, qui entra dans ses vues, avait promis de donner un bal à Noël et d'y inviter Thaïs. Si la réconciliation ne se faisait pas avec tout ça.

Le bal de madame Charest, rue Saint-Hubert, fut un des événements de la saison. Le Tout-Montréal financier, politique et élégant, y était représenté. Du côté des femmes, il y avait de riches toilettes, et les vastes salons en enfilade

offraient le plus magnifique coup d'œil : des robes vaporeuses confondant leurs nuances, des diamants scintillant dans les cheveux ou sur la blancheur des épaules et des bras nus, des groupes d'habits noirs et, disséminées un peu partout, des palmiers, des plantes vertes et des fleurs, qui ajoutaient une note artistique à la beauté de l'ensemble.

Près de sa marraine, Aline était très jolie, dans une robe de soie paille, avec incrustations de dentelle d'Irlande, mais distraite, préoccupée, parce que plusieurs invités arrivés, Thaïs n'avait pas encore paru. Ne pouvait-elle pas se trouver empêchée de venir à la dernière minute ? Un domestique lança enfin le nom désiré, à toute volée, et Aline respira. Thaïs portait une robe de taffetas jonquille, garnie de sequins et de velours de même nuance. Leurs toilettes ne se ressemblaient pas ce soir-là. Elle salua madame Charest, tendit la joue à Aline qui l'embrassa avec une ardeur d'enfant et se perdit dans la foule.

– Elle n'est plus fâchée, je crois, chuchota

madame Charest, à l'oreille de sa pupille.

– Oh ! si, elle est trop cérémonieuse.

– Alors, garde donc pour toi ce bijou qui représente un joli montant et ne t'occupe plus de cette mijaurée.

Aline sourit à ce conseil de la femme pratique par excellence. Elle n'était guère disposée à l'écouter, elle n'attendait qu'un à-propos pour offrir son « Christmas » à son amie, lui causer une surprise comme aux plus beaux temps de leur amitié. Le difficile, dans une pareille cohue, c'était de s'isoler sans être remarquée. Pour y parvenir, Aline refusa d'abord tous les danseurs, mais l'occasion qu'elle guettait ne se présentait pas, elle abandonna cette tactique, se disant tout bas que l'Enfant-Jésus ne pouvait manquer de lui venir en aide, puisqu'elle travaillait à une œuvre de conciliation et qu'il venait sur la terre pour apaiser toutes les haines : le « Jésus de Noël », comme disent les enfants.

La soirée s'avancait. Un murmure confus montait de la foule avec le parfum plus pénétrant des fleurs qui retombaient, alanguies, sur leur

tige. Thaïs, fatiguée, venait de se retirer dans un petit salon où l'on pouvait goûter une tranquillité relative en la compagnie de vénérables matrones et de vieux monsieurs occupés à lutter contre le sommeil. Aline l'aperçut, seule pour la première fois de la soirée. Elle s'élançait vers elle quand M. Paul surgit, irréprochablement cravaté comme toujours, la moustache retroussée, l'élégance même. « C'est toi qui déranges mes combinaisons », se dit-elle, en lui lançant un regard courroucé. Il échangea quelques mots avec Thaïs, et comme l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse, vint s'incliner devant la petite Aline.

– Oh ! monsieur, je suis si fatiguée.

Il aurait bien voulu causer, M. Paul, puisqu'on ne dansait pas ; mais mademoiselle Aline, brisant toutes les conventions mondaines, semblait s'être subitement changée en un buisson d'épines, impossible de l'approcher sans se piquer les doigts. M. Paul battit promptement en retraite, se demandant quel désappointement avait pu agir ainsi sur les nerfs de son « ancienne blonde », qui

se trouva sur le champ auprès de Thaïs, lui passant un bracelet au bras. Quand elle voulut parler, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle qui avait préparé son petit discours pendant des semaines, elle ne trouvait rien, rien à dire. Thaïs, elle, regardait le beau bracelet avec étonnement.

– Est-il joli ? dit-elle. Si je t'apprenais que depuis l'été dernier, je n'ai pas passé une fois devant chez Scott, sans m'arrêter pour regarder ce bracelet. Il me semblait qu'il m'appartenait un peu, je l'avais tant admiré. Un beau matin de ce mois-ci il a disparu, et ça été un vrai deuil pour moi de ne plus le voir. J'étais loin de me douter que c'était toi qui l'avais acheté pour mon « Christmas » ; mais il était cher, tu as dû te saigner...

– C'était ton désir, ce bracelet, dit simplement Aline.

– Comme c'est gentil à toi de t'être rappelée cette fantaisie. Et moi qui t'ai oubliée avec ça.

– Je le méritais bien. J'ai eu assez de torts envers toi.

Un pli amer serra les lèvres de Thaïs, mais elle reprit résolument :

– Des torts, j’avais bien les miens aussi.

– L’aimes-tu encore ? demanda timidement Aline.

– Qui ? Paul ?... Mon Dieu, non, c’est fini, cette toquade. J’ai réfléchi, vois-tu. Je me suis dit que ce que tu m’as fait, une autre me l’aurait fait infailliblement. Et j’ai ouvert les yeux. Paul ne vaut pas tant de regrets.

– C’est vrai.

Serrées l’une contre l’autre dans l’ombre d’un grand laurier-rose qui les dérobaient à la vue, Aline et Thaïs s’engageaient dans une causerie infiniment douce. Aline avouait qu’elle n’avait jamais passé un Noël aussi triste, elle pensait trop à celui de l’an dernier. Thaïs avait voulu donner un arbre de Noël aux petits pauvres, mais elle ne s’entendait pas à choisir les cadeaux, la fête avait manqué d’entrain.

– Alors, c’est fini, dit Aline, plus de brouille !

– C’est fini, répondit Thaïs, sa rancune

évidemment tombée à ses pieds. À Noël, il y a une joie, une paix répandue dans l'air et qui vous fait pardonner.

À ce moment, la tête frisée de M. Paul apparut dans la porte du petit salon. Voyant les deux jeunes filles, dont l'une, les yeux rouges, paraissait avoir pleuré, il eut un sourire qui en disait long.

Elles le regardèrent en riant.

– Il pense qu'on se querelle pour lui, dirent-elles ensemble. S'il savait...

Oui, s'il eût su – comme bien d'autres – ce qu'il y avait de caprice dans les sentiments qu'il croyait inspirer, il eût sans doute été moins fat, mais il s'éloigna l'air vainqueur, et Thaïs, voyant Aline incliner sa tête sur son épaule avec l'abandon d'autrefois, baisa ses cheveux. Noël avait réconcilié les deux amies.

Louis Dupire

Conte de Noël

En ce temps-là, la Colonie était pauvre, et les artisans manquaient.

Marie, la fille du sonneur, pieuse enfant, ornait l'autel de ses mains potelées. En mai, elle disposait les collerettes blanches des marguerites centrées d'or autour de la statue de la Vierge ; en décembre, elle arrangeait, avec amour, les sombres aiguilles des épinettes pour que Jésus ait moins froid dans sa crèche, car l'église n'avait pas de feu.

Or, à force de bien écouter les homélies de M. le curé, de s'emplir longuement les yeux des images du missel, elle sut bientôt son catéchisme autant que le tabellion, et elle eut un grand désir de communier.

Elle le dit à M. le curé, et celui-ci l'ayant surprise, dans une longue oraison, devant l'endroit où Jésus devait descendre, la nuit de

Noël, lui confia :

– Marie, tu es bonne et savante en catéchisme : tu communieras à la messe de minuit. Ce sera une belle fête pour la paroisse.

La petite Marie fut d’abord très contente, mais M. le curé et son père et sa mère lui avaient raconté que, tout là-bas, dans cette France bénie dont le souvenir les faisait souvent pleurer, les fillettes de son âge, pour honorer Notre-Seigneur, se vêtaient de blanc à sa première visite. Marie éprouva beaucoup de peine car elle n’avait qu’une mante bleue et sa mère ni personne au village ne savait filer le lin pour lui faire une robe blanche. Elle avait peur de déplaire à son hôte divin.

Or, la veille de Noël, comme elle plaçait dans la crèche la statue de la Vierge, il lui sembla que la grossière figure de bois peint lui souriait. “Sainte Marie, dit-elle, heureuse, donnez-moi pour recevoir votre fils un voile pur comme ils en ont en France. Voyez, ma sainte patronne, la terre elle-même devient immaculée pour recevoir votre Fils, donnez-moi une robe blanche comme la

neige !”

Mais la clochette de la tour de chaume agitait son faible battant pour la messe de minuit, que Marie, qui cheminait à côté de sa mère, n'avait pas sa robe. Elle oubliait même sa peine tant elle priait avec ferveur, subissant, insensible, la caresse des flocons de neige qui la couvraient, petit à petit, d'une hermine éclatante, étoilée de diamants.

Elle s'approcha de la table divine, les yeux clos et reçut Jésus dans son cœur et Il s'y complut comme en un ciboire d'or. Cependant, quand elle regagnait sa place, des murmures troublèrent son extase : “Miracle ! disait-on, miracle !”

Et elle vit, émerveillée, qu'elle était vêtue d'une robe étincelante de célestes bijoux, et que sa sainte patronne lui avait donné sa robe blanche.

Wilfrid Larose

1863-1936

La messe de minuit

Scène de mœurs canadiennes

La lune brille, le temps est calme et sec, la fumée des toits monte droit dans l'air, en blanches spirales, les clous des maisonnettes éclatent par intervalles avec un bruit solennel, la neige crie sous les voitures qui passent, les chevaux, tout couverts de frimas, se hâtent d'amener leurs gens au village.

On détèle chez le marchand, l'hôtelier, le p'tit parent ou le vieux rentier, autrefois notre voisin dans la concession prochaine, on court à la sacristie, prendre rang parmi les pénitents de la première heure, afin d'éviter l'encombrement de la dernière, puis, confession faite, on s'en revient fumer la pipe à l'endroit de prédilection, en attendant la messe.

Ce soir-là, la jalousie refuse de grogner, et la médisance, d'enfoncer ses crocs dans la chair du

prochain. On arrive de confesse, faut pas se mettre dans l'obligation d'y retourner encore avant la communion. Aussi, c'est à peine si vous entendez quelques légers mensonges sur l'épaisseur de la glace ou sur le poids du marcassin que Pite vient de tuer. Tout au plus, certain vieux de la vieille risquera-t-il un bout d'histoire de chasse-galerie : « Oui, vrai comme vous êtes là, le canot allait le train d'un cheval à l'épouvante. Tout d'un coup ! la pince n'attrape-t-elle pas le coq du clocher ? Ah ! mes p'tits anges, fallait voir culbuter ça !

« Cherche vite le canot ; plus de canot, rien que des miettes, sur le perron de l'église !!!...

– « Et l'équipage ?

– « Eh bien ! c'est ça qui m'a toujours le plus surpris, l'équipage. Solide, pas un brin de mal. Vous avez qu'à voir, hein !

« Mais... attendez !... ils avaient eu peur !...

« C'était justement la première fois que mon défunt père m'avait conduit à la messe de minuit.

J'étais bien jeune, mais je me rappelle tout ça comme si c'était d'hier.

« Vous n'en avez pas eu connaissance, vous autres, j' compte bien, vous étiez trop petits !

– « Absolument ! on n'était pas encore au monde !...

– « Hein ?... C'est pourtant vrai !... Dites-moi donc comme j' me mêle, à c't-heure ! »

– Si ce n'est pas rompre le jeûne, ajoute une voix, nous prendrons bien, par là-dessus, un p'tit verre, n'est-ce pas ?

– Dame ! répond une autre, il paraît qu'un coup ne gêne rien...

On s'approche, on trinque doucement.

Les hommes rebourent leur calumet pour continuer la causette, les femmes couchent les enfants, qui s'y résignent, dans l'espoir d'une visite au P'tit Jésus, demain, les jeunes gens ne font semblant de rien, dans le salon...

Bientôt l'église s'illumine, l'office sonne, la foule entre en battant des pieds dans les tambours, la maîtresse d'école et ses élèves

entonnent le « Ça Bergers » avec accompagnement par un ménétrier et par la fille du notaire, – elle a bien voulu accepter, pour la circonstance, la direction de l'orgue – la fête est commencée.

Les yeux, cependant, distraient les oreilles, en se fixant sur la crèche. Ils y voient un enfant de cire couché sur de la paille cueillie par m'sieu l'curé lui-même ; au-dessus, une toute petite lampe de vermeil ; alentour, des miniatures de moutons, de bœufs et d'ânes en ferblanc ou en plâtre, des sapins enguirlandés de ouate blanche pour simuler le verglas, des fleurs artificielles d'un goût douteux, des anges couleur de chair, avec des ailes bleues parsemées d'étoiles, la Vierge dans l'attitude réjouie d'une jeune mère à son premier enfant, et saint Joseph ravi de ce spectacle.

Soyez qui vous vous voudrez, il ne vous déplaira jamais à vous-même de voir et d'entendre cela.

Les villes fêtent l'abaissement de Dieu à grand renfort de luxe, les campagnes, faute de

ressources, observent ce qu'on appelle la convenance du sujet. C'est mieux, parce que c'est plus bucolique.

À la ville, les parures vous cachent l'esprit de la fête ; à la campagne, tout contribue à le faire ressortir. Là, sans être ému, vous admirez les œuvres de l'homme, en oubliant celles de Dieu ; ici, vous admirez Dieu, sans presque vous arrêter à l'homme. À la campagne, on communie, on prie, on pleure de joie, pendant que nos enfants, à l'orgue, chantent ensemble : gloire à Dieu et paix aux hommes, et cela suffit ; le cœur n'en demande pas plus, l'intelligence ne trouve rien à redire.

Dans chaque maison, il est resté une personne qui attend vivement votre retour ; sa tendresse l'avertit que vous allez goûter trop tard au réveillon qu'elle vous a préparé. Enfin, le chien fidèle vous annonce : vous tournez le coin de la maison, vous voilà.

On n'est pas encore entré, que c'est un feu roulant de questions et de réponses sur toutes sortes de petits riens aimables. Que de choses à se

dire, à s'apprendre, qu'on sait déjà !

– « Allons, mettez-vous à table et mangez comme il faut, commande la maman ; après ça, vous jaszerez tant qu'vous voudrez. Sûrement, y est assez tard, qu'vous d'vez avoir une faim d'loup. Surtout, après une journée de jeûne !...

« Si vous voulez vous *servir* auparavant, tout est dans l'armoire.

« Changement d'propos, y te l'ont mis ben faible, ton whisky, ct'année, vieux ?

– « Oui ? ça se pourrait. Mais si je l'avais acheté ailleurs, ç'arrairt p'tête été pareil. Veux-tu faire ? y a pu moyen de s'fier à parsonne ! C'est aussi ben d'payer, pi de rien dire !... »

On attaque le menu : têtes en fromage, *tourquières*, filets, boudins, gras ou maigres, rôtis et cornichons, salades, etc ; on mange, on fume et l'on va se coucher heureux, sans même songer au fouet ni à la robe de carriole qu'on s'est peut-être fait voler à la porte de l'église après la messe, ni au *train*, qui est fait pour jusqu'au midi.

Tout dort. Seule, la lune veille comme l'œil de Dieu ouvert sur la création.

Louis Dantin

1865-1945

L'invitée

conte de Noël

En ce soir de Noël, Paul Breton et Lucien Arnaud, deux jeunes étudiants de Québec, dûment quittes de leurs dévotions et, après leurs heures en famille, ennuyés de loisirs trop calmes, décidèrent de s'offrir un peu de gaieté. Ils louèrent une auto et, sur la foi des affiches vertes qui tapissaient tous les carrefours, ils gagnèrent le chemin Sainte-Foye. Là, dans la campagne isolée, du côté de Lorette, une salle de danse bien connue annonçait un bal. Ils étaient sûrs d'y trouver une foule et, parmi tous ces inconnus, d'y rencontrer des compagnons, des compagnes de hasard. C'était un soir idéal pour une course : à peine un peu de neige saupoudrait le sol ; la température était douce et une lune splendide emplissait le ciel. Les jeunes gens roulèrent quelque temps, causant, grillant des cigarettes,

jusqu'à ce secteur de la route qui longe le vieux cimetière, et qui pour lors semblait complètement désert. Ils remarquèrent à peine la muette armée des tombeaux, droits dans la blancheur de leurs marbres, enveloppés de majesté, luisant au clair de lune d'étincelles bleuâtres. Il y avait là des milliers d'êtres qui, pour sûr, ne danseraient plus : mais s'il fallait que les vivants s'arrêtassent à ces choses ! Ce qui les surprit davantage, c'est qu'au bord du chemin, presque en face de la grande grille, ils aperçurent une femme assise. Elle était immobile, la tête sur une main, dans une attitude lassée. Il n'est pas extrêmement rare que des piétions voyagent sur ces routes. Cette passante, pensèrent-ils, rentrait chez elle et se reposait un instant. Mais une femme seule, et à cette heure, par ce soir d'hiver, c'était malgré tout insolite. Paul, qui tenait la roue, stoppa d'instinct et, abaissant la vitre, héla l'inconnue de son siège.

– Madame, dit-il, cela nous étonne de vous voir seule ici. Est-il quelque service que nous pourrions vous rendre ?

Aucune réponse ne vint de l'étrangère. Ils pouvaient voir sa taille petite, son profil mince et la mante enserrant son buste, mais sa figure restait dans l'ombre.

– Descendons, dit Lucien, il faut nous rendre compte.

Ils se trouvèrent, surpris, en face d'une toute jeune fille, de seize à dix-sept ans, aux formes gracieuses, aux traits fins, au teint brun et pâle, vêtue d'un costume de crêpe rose dans un fourreau de velours noir. Une toque élégante la coiffait, une fourrure couvrait ses épaules.

Elle se leva en les voyant, comme secouée d'un rêve, et les toisa sans apparence de gêne.

– Par exemple ! dit Paul, une jeune personne comme vous égarée dans ces lieux ! Voyons, excusez-nous, mais par quelle aventure ?...

Elle fixa sur eux des yeux vifs, mais un peu hagards, traversés de reflets errants.

– Ça n'intéresse que moi, dit-elle avec un rire. Merci quand même. Je vais, je me promène, voilà.

– Vous vous promenez ? C'est charmant ! La nuit, le long d'un cimetière ! Et vous n'avez pas peur des morts ?

– Peur des morts ? Et pourquoi ? Les morts sont bien doux, bien tranquilles.

– Oui, mais comme compagnie ! Enfin, mademoiselle, considérez-nous à vos ordres : n'avez-vous besoin d'aucune aide ?

– Donnez-moi donc une cigarette, dit-elle.

Ils lui en offrirent une, qu'elle amorça aux leurs et se mit à fumer avidement.

– J'aimais beaucoup ça, reprit-elle ; à présent c'est rare que j'en aie.

– Vrai ? Acceptez donc le paquet. Mais à présent, de grâce, dites-nous où vous allez : nous voudrions vous reconduire.

– Vous-mêmes, où allez-vous ? dit-elle.

– Oh ! nous allons à une danse quelconque, plus haut, du côté de Lorette.

– Une danse ? Elle avait tressailli et un pétillement s'allumait dans ses yeux. –

Naturellement, ajouta-t-elle, vous ne m'inviteriez pour rien au monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent, de plus en plus mystifiés, indécis devant la tournure que prenait cette affaire. Les suppositions se croisaient dans leur tête. Que cette fille se fût postée là pour accrocher quelque passant, c'était à peine probable ; – qu'elle fût là, comme elle le disait, pour l'air et l'exercice, semblait ridicule. Sa conduite était si étrange qu'ils soupçonnaient plutôt quelque dérangement mental qui la faisait errer sur les chemins. Malgré l'aisance de ses manières, n'était-ce pas une échappée de quelque cure névropathique comme il s'en pratiquait dans des institutions voisines ? En ce cas, le meilleur parti, c'était de la prendre avec eux, de l'emmener à cette soirée et, en la surveillant de près, de chercher à gagner ses confidences.

– Vous viendriez ? dit enfin Paul : ce serait un présent du sort. Vous paraissez, au fait, tout habillée pour l'occasion. Nous nous présentons : deux amis, Paul Breton et Lucien Arnaud. Nous ferez-vous l'honneur de nous dire votre nom ?

– Je m'appelle Sylvia, dit-elle ; c'est assez pour me reconnaître. Et je suis très contente que vous m'aidiez à passer cette nuit.

Ils la firent monter dans l'auto, qui roula de nouveau sur la route éclairée de lune, et pendant le trajet ils n'échangèrent que quelques mots. Bientôt des faisceaux de lumière plus vive apparurent à distance ; de vagues sons d'orchestre parvinrent jusqu'à eux. Ils arrivaient à la Villa Dorée, où déjà circulait une foule joyeuse parmi les palmiers et les lustres.

– Mademoiselle, dit Lucien, m'accordez-vous la première danse ?

– Bien sûr, dit-elle, et je veux votre ami pour la deuxième. J'ai peut-être oublié un peu : mais non, ça va me revenir. Voyez donc, reprit-elle en sautant de l'auto, comme tout cela est gai ! Tout ce monde qui s'ébat ! Et ce jazz ! Ce n'est pas de la musique, dit-on, mais c'est du bruit au moins ! Ça réveillerait les momies ! Tenez, moi, ça me grise, ça me soulève.

Elle esquissait déjà des pas en déposant sa mante. Bientôt Lucien et elle tournèrent sur le

parquet poli. Elle dansait admirablement, ses mouvements étaient toute grâce. Elle s'enlevait comme en un vol, chaque muscle un moëlleux ressort, chaque membre une ligne harmonieuse, sa tête pâle portée haut, éclairée d'un sourire qui montrait ses dents blanches. Et elle semblait se livrer toute aux rythmes entraîneurs, à l'air électrisé, aux lumières tantôt amorties tantôt éblouissantes, aux effluves de parfums émanés des corsages, à la molle chaleur des étreintes, aux souffles de désir flottant autour des couples.

– Dieu ! comme vous dansez ! dit Lucien. Légère comme un moineau ! Quand on vous fait tourner on croit n'avoir rien dans les bras !

Ce fut le tour de Paul, qui la suivait à peine dans ses girations emportées.

– Sylvia, lui dit-il pendant qu'ils tournoyaient, vous êtes une petite fée séduisante et mystérieuse. Je voudrais vous connaître mieux : ne m'expliquerez-vous pas un peu votre mystère ?

Il vit son sourire se figer et une ombre agitée passer sur sa figure.

– Mon mystère ? Vous croyez qu’il y a un mystère ?... En tout cas je veux l’oublier, il me reprendra assez tôt. Ce n’est pas l’heure, n’est-ce pas, de s’empêtrer dans les mystères ? Voyez, tout est clair, lumineux : vous êtes un beau garçon et je danse avec vous.

Il dut se contenter de cette énigmatique réponse. Ils causèrent sur d’autres sujets : elle semblait informée, instruite, et rien ne trahissait la moindre fissure anormale.

On l’avait remarquée : quand l’orchestre se tut, les invitations plurent autour d’elle. Elle s’envola aux bras d’un autre cavalier, tandis que les amis se retrouvaient sur le même banc.

– Étrange fille, dit Lucien, mais vraiment charmante. Oui, c’est certain charme qu’elle a, ne trouves-tu pas comme moi ?

– C’est plus qu’un charme, dit Paul pensif, ce me semble une magie. Ce n’est pas sa beauté, ni son esprit rare : quoi alors ?

– Je suppose, dit Lucien, que c’est sa grâce de sylphe ; et dans ses yeux, as-tu remarqué, une

espèce de gaieté tragique... Il faut qu'elle nous dise son secret.

Ils se séparèrent en quête de nouvelles danseuses. Mais aucune d'elles n'avait l'élan, la grâce, et le charme surtout, ce charme obscur de Sylvia.

Plusieurs fois ils revinrent à elle. Elle les accueillait empressée, leur marquait même une préférence. Et chaque fois ils la retrouvaient plus ensorcelante, gagnés par l'éclair de ses yeux et la fusée folle de son rire, où perçait une mélancolie. Mais toutes leurs questions restaient sans réponse.

Les heures avaient passé, la soirée touchait à sa fin. Les jeunes gens songèrent au retour. Sylvia, elle, tournait encore, sans poids, sans fatigue apparente, semblant avoir perdu la notion du temps.

– C'est l'instant ou jamais, dit Paul à son ami, de résoudre notre problème. Qu'allons-nous faire d'elle à présent ?

Ils l'appelèrent à part. « Sylvia, lui dirent-ils,

nous sommes fiers de vous. Vous êtes la reine du bal. Mais savez-vous qu'il est une heure ? »

– Rien que cela ? fit-elle avec une moue. Et vous voulez partir, je gage. Enfin, puisqu'il le faut ! Mais j'aurais bien aimé danser jusqu'au matin : car alors...

– Alors quoi ?

– Eh bien, alors, je ne sais pas quand je reverrai pareille chance.

– Comment ? Qu'est-ce qui empêche ? Est-ce qu'on vous tient captive ?

– Non, on ne m'entrave pas. Ce sont purement les circonstances...

– Les circonstances ? Lesquelles ? En tout cas, mademoiselle Énigme, où voulez-vous être conduite ?

– Où ? n'importe où ; où vous voudrez ; sur la route où vous m'avez prise...

– Pour ça, jamais, protestèrent-ils. Voyons, vous avez un chez vous, tout au moins des amis, des connaissances !

Elle parut réfléchir et résister à un combat. Puis elle dit simplement :

– Bien sûr, j’ai mon père et ma mère, pas loin d’ici, dans Québec même.

– Eh bien, rien n’est plus simple : c’est là que nous vous ramenons.

– Impossible, dit-elle. Vous savez, je les ai quittés... C’étaient de bons parents, ils m’aimaient bien, mais ils gênaient mes fantaisies. Alors, je me suis éloignée. Et puis je suis tombée malade, on m’a menée à l’hôpital... et je les ai perdus de vue. Mais tenez, allez donc les voir. Dites-leur que vous m’avez parlé, que je les aime toujours. Et puis, tenez, dites-leur... que je me repens. Ça leur fera plaisir.

– Et où demeurent vos parents ?

– Vingt-neuf, rue de la Couronne. Mon père se nomme André Germain.

– C’est très bien, Sylvia. Seulement, ce message, c’est à vous de le leur porter. Il faut que vous-même leur fassiez cette joie. Songez que c’est Noël, qu’ils pensent à vous et vous

attendent. Doutez-vous un instant qu'ils vous reçoivent à bras ouverts ?

– Ce n'est pas cela, dit-elle, hésitante, mais j'ai d'autres obstacles...

– Pas d'obstacles qui tiennent ! insista le jeune homme. Venez embrasser vos parents et les rendre heureux. Nous sommes deux gars fort résolus, et malheur aux obstacles !

Sylvia répondit, rêveuse :

– Eh bien, si c'est possible, menez-moi là pour une visite. Certes, j'y ai songé bien souvent.

Paul et Lucien se firent un signe qui marquait la partie gagnée.

– C'est entendu, dit Paul, habillez-vous pendant que nous cherchons l'auto. Ça ne va prendre qu'une minute.

– Pauvre fille ! pensaient-ils, elle va avoir un vrai Noël. Cela paraissait lui coûter, mais son cœur a eu le dessus.

Ils revinrent avec la voiture. Déjà la foule s'éclaircissait dans la salle surchauffée. Quelques couples à peine prolongeaient leurs valse. Les

lumières scintillaient plus rares et l'orchestre n'avait plus que des notes fatiguées.

Ils descendirent, cherchant Sylvia du regard. Mais elle n'était plus à la place où ils l'avaient laissée.

– Elle est à prendre son manteau, dit Paul. C'est dans ce cabinet à droite.

Ils y allèrent, mais, à leur surprise, ne l'y aperçurent pas. Ils firent le tour de la grande salle, interrogeant les sièges, dévisageant les couples attardés. Alors ils revinrent à l'entrée, espérant la retrouver là. Puis, commençant d'être inquiets, ils refirent leur tournée, explorant jusqu'aux moindres coins, s'informant aux premiers venus. La plupart secouaient la tête ; un ou deux croyaient l'avoir vue sortant par la porte d'arrière. Alors ils parcoururent les vérandas et les allées, sans découvrir la moindre trace de leur évasive compagne.

Peu à peu le fait attristant s'imposait à eux.

– Elle nous a filé dans les mains, dit Lucien : quelle pitié !

– C’est bien comme nous pensions, dit Paul : c’est une pauvre âme détraquée qui s’est enfuie de quelque hospice. Elle nous a fait assez entendre qu’elle n’avait pas sa liberté.

– Oui, mais on n’eût pas dit... Faisons un tour avec l’auto : elle est peut-être sur la route.

Ils explorèrent le grand chemin en deux directions opposées ; mais Sylvia n’était nulle part.

– Elle savait ! dit Lucien, elle s’est enfuie à travers champs... Une seule chose reste à faire : aller vite chez ses parents les informer de tout. Ils aviseront aux moyens de la retrouver au plus tôt.

Ils reprirent en vitesse le chemin de Québec. Mais leur gaieté s’était évaporée. La lune luisait maintenant blafarde, les minutes étaient longues, et le cimetière cette fois leur parut lugubre. Rien ne pouvait chasser de leurs pensées la déconcertante Sylvia.

Il était deux heures du matin quand, après de nombreux détours, ils atteignirent la rue de la Couronne et sonnèrent à la porte du numéro

vingt-neuf. Une plaque qu'ils pouvaient lire à la clarté du réverbère portait le nom d'André Germain. Un homme parut d'abord à la fenêtre, puis, sur un signe d'eux, vint ouvrir. Il paraissait âgé de cinquante ans, et ses habits, comme sa demeure, dénotaient une aisance honnête.

– Monsieur, dit Paul Breton, l'heure est inconvenante, mais nous voudrions vous parler. C'est à propos de votre fille.

– Ma fille ? dit l'homme surpris. Vous devez faire erreur. Je ne suis pas celui que vous cherchez.

– Pourtant, c'est bien l'adresse... Et vous êtes bien monsieur Germain ?

– Parfaitement, mais ma fille, hélas !...

– Oui, nous savons, elle vous avait quittés. Mais n'aimeriez-vous pas avoir de ses nouvelles ?

– Certes, je donnerais tout pour cela.

– Eh bien, nous l'avons vue, nous lui avons parlé. En fait, c'est elle qui nous envoie ici.

– Quelle absurdité ! reprit l'homme, qui

pourtant avait tressailli. Messieurs, on s'est moqué de vous.

– Mais voyons, intervint Lucien, votre fille, n'est-ce pas, s'appelle Sylvia ? Elle est brune, petite, avec des cheveux noirs et de beaux yeux très vifs. Elle est de manières franches, rieuse, et elle danse à merveille ?

– Oui, c'est tout-à-fait cela, balbutia M. Germain, qui semblait maintenant violemment ému.

Il fixait tour à tour ses interlocuteurs comme pour lire au fond de leur âme.

– Et vous êtes sûrs de l'avoir vue ? dit-il.

– Aussi sûrs qu'on peut l'être : nous avons passé trois heures avec elle. Nous voulions vous la ramener, seulement...

– Messieurs, interrompit l'homme surexcité, vous m'intriguez outre mesure. Voudriez-vous entrer et redire vos paroles à la mère de notre enfant ?

– Volontiers, cher monsieur, nous les redirions à Dieu même.

Ils suivirent M. Germain le long d'un escalier menant à un salon bourgeois, au parquet couvert d'un tapis, aux murs ornés de portraits et de gravures.

– Je vais la prévenir, dit-il. Racontez-lui bien tout. Attendez-vous à la voir très émue...

Il revint après quelque temps, accompagné d'une dame d'apparence distinguée, et dont l'âge laissait transparaître une beauté passée, une ressemblance lointaine avec leur invitée du bal.

– Ma chère, dit M. Germain, cela va te paraître étrange : ces jeunes gens ont vu... Sylvia.

La dame eut un sursaut et passa la main sur son front, comme soupçonnant être mal éveillée.

– Ils ont vu Sylvia ? répéta-t-elle, les regardant. Ils sont plus heureux que moi, qui ne la vois plus !... Mais vraiment, est-ce possible ? Savent-ils que Sylvia ?...

Elle n'acheva pas sa pensée, car elle remarquait son mari lui faisant secrètement signe et posant un doigt sur sa bouche.

– Eh bien, reprit-elle, dites-moi tout. Comment

est-elle, la chère enfant ? Où et quand donc l'avez-vous vue ?

Ils lui firent le récit complet de leur rencontre avec la jeune fille et des heures passées avec elle. Ils lui dirent le souvenir qu'elle conservait d'eux, qu'elle les avait chargés de leur transmettre.

– Elle assure qu'elle vous aime toujours ; et si elle vous a fait de la peine, elle dit qu'elle le regrette.

– Pauvre enfant ! dit la mère, les larmes lui venant aux yeux, elle n'était pas méchante, elle avait très bon cœur ; mais la vie l'entraînait...

– Ce qui nous a surpris, dit Lucien Arnaud, c'est qu'elle paraissait disposée à revenir à vous, qu'il était convenu que nous la ramenions. Et au dernier moment elle nous a échappé, elle a disparu comme une ombre.

M. Germain et son épouse échangèrent un regard attendri, mais calme.

– Nous comprenons, dirent-ils, elle ne pouvait pas... Mais elle est ici tout de même, vous nous l'avez rendue. Merci mille fois de votre heureux

message. Ne soyez pas inquiets de Sylvia : elle aura retrouvé sa route...

Les jeunes gens prirent congé, soulagés d'un devoir rempli, mais gardant de leur aventure le sens de quelque chose d'inexpliqué, d'obscur.

Les deux époux alors joignirent leurs mains qui tremblaient et, sans prononcer une parole, se dirigèrent vers une alcôve où un portrait saillait, suspendu au mur. Ils le contemplèrent longtemps, avec douleur et avec joie.

– Il y a juste six mois aujourd'hui ! dit enfin la mère.

Le portrait était celui de Sylvia, dans la fleur de sa grâce et de sa jeunesse. Et au-dessus courait une inscription encerclée d'un large trait noir :

« Sylvia, notre fille unique et chérie, morte le vingt-cinq juin, à l'âge de dix-sept ans. »

Montréal, (1936 ?)

Ernest Choquette

1862-1941

Le docteur Santa Claus

C'était une veille de jour de l'an et il neigeait.

Il tombait une de ces neiges à gros flocons, calme, reposée, douce, tranquille, descendant comme un pardon des infinis d'opale pour effacer chaque souillure, chaque tache sombre de la nature, en cette fin d'année qui s'en allait. Je n'avais vu cette neige que dans les tableaux jusque-là. Et comme on pare les morts pour les porter au tombeau, l'année mourante se purifiait dans ce virginal linceul.

...Une neige à gros flocons de cristal... exprès pour le père Nicholas... Allait-il s'en donner ?

* * *

– Mais on frappe à ma porte... qui donc, si discrètement ? Vraiment peut-il y avoir encore

des pleurs dans quelque foyer ?... de la souffrance quelque part, en ce joyeux soir ?...

Une pauvre femme entra, une vieille grand'mère de soixante-quinze ans, également couronnée de neige et de cheveux blancs, qui tout de suite s'affaissa sur une chaise, la gorge oppressée et haletante. Elle retenait encore dans ses cils des larmes congelées en route.

Elle était descendue à pied, à travers champs, par un chemin de raccourci sous les pommiers et les grands érables morts. Il n'y avait que pour ses enfants que l'on pouvait, à son âge, se décider à marcher si loin.

Et maintenant, gênée, elle n'osait plus m'annoncer le but de son voyage. Car elle savait bien que j'avais longtemps soigné son mari, sa fille, sans jamais rien recevoir en retour et voilà qu'elle revenait encore ; pour son petit-fils, cette fois. Mais pour calmer un petit-fils souffrant, à quelle rebuffade ne s'exposerait-on pas ?

Ah ! oui, parle donc, vieille grand'mère, toi qui hésites, qui prends des détours pour me préparer à ce que tu vas me demander, parle

donc ; je le sais bien que tu es pauvre, que tu es bonne et honnête, que surtout tu aimes bien tes petits-fils... Il n'y a d'ailleurs rien à ton adresse dans mes comptes. Et c'est moi qui ai honte de voir une misérable grand'mère, si dévouée, si douce et si vieille, si pleine de cœur, m'aborder avec défiance comme quelqu'un qui n'en aurait point de cœur, lui.

– C'est ton petit-fils qui est malade ?...

– Oui, bien malade tout à coup, à propos de rien... Il était cependant allé à l'école, comme à l'ordinaire, mais au retour... une fièvre, des rêves en sursaut, des appels déchirants... Peut-être avait-il pris froid à travers ses vieux habits trop courts... Ils étaient si pauvres, eux.

Alors, malgré la neige et la nuit, elle était venue me trouver, me demander si je ne pourrais pas le lui guérir, ce cher enfant... Quelques poudres, seulement... car il ne devait pas être nécessaire de le voir.

Oh ! elle soupçonnait bien encore une raison à sa fièvre subite : à la Noël, le père Nicholas avait apporté un arbre chargé de cadeaux à ses petits

compagnons de classe anglaise. Ceux-ci lui avaient raconté ça ; ils avaient apporté leurs jouets à l'école, et depuis, il en avait rêvé à chaque nuit, le pauvre enfant. « Pourquoi qu'il ne vient jamais ici, le vieux Nicholas ? me demandait-il toujours tristement ; quand bien même nous serions pauvres... tu n'es pas méchante, toi, grand'mère, et moi non plus... Dis, est-ce que je suis méchant ? »

Et tous ses désirs et ses imaginations d'enfant, ses rêves éveillés, lui étaient revenus, ce soir, dans ses cauchemars de fièvre.

Au rebord du bois, tout près, elle était allée, pour voir, couper un sapineau vert dans les rameaux duquel elle avait déposé des pommes et des glands mûrs... Mais des pommes et des glands, il connaissait trop ça, n'est-ce pas, et sa fièvre avait continué.

...Si vous vouliez m'en donner quelques poudres blanches ?... Ce n'est pas nécessaire de le voir, je crois... ce n'est pas nécessaire, je suppose, me répétait-elle un jour sur un ton de douce et touchante angoisse.

Oh ! vieille grand'mère, « ce n'est pas nécessaire, » dis-tu ?... comme tu désirerais que j'y allasse cependant : mais ça te coûte trop de me le demander, dans la crainte d'un refus, parce que tu n'as rien, rien à m'offrir pour me payer ma course et qu'il faut être grand'mère comme toi pour se mettre en chemin dans cette neige-là, par seul dévouement.

– Puisque vous êtes assez bon, remettez m'en, s'il vous plaît, quelques-unes :... des semblables à celles que vous avez données, l'autre jour, au petit Louison, le gars du voisin... Elles n'étaient pas mauvaises à avaler celles-là... Car si elle allait être obligée de prendre son petit-fils de force, de le gronder, de lui tenir les mains... Jamais elle ne pourrait s'y résoudre, non, bon Dieu !... Jamais...

Je te comprends bien, va, vieille grand'mère ; si tu savais comme je te comprends bien ; et rien qu'à un inoubliable souvenir triste qui se réveille toujours tout de suite dans mon esprit quand ce sujet revient, je comprends :

– Et si j'allais le voir, ton petit-fils ?... lui faire prendre moi-même ses poudres en même

temps ?...

* * *

Je n'avais pas de réponse à attendre... son regard de bonheur suffisait seul. Je donnai l'ordre d'atteler.

Mais en attendant, je m'en vais, en secret, détacher doucement, de l'arbre de Noël de mes mioches déjà installé dans un coin de salle pour le lendemain, quelques jouets, une bonbonnière, et parmi les autres joujoux de l'an dernier – musiquettes, polichinelles, chevaux mécaniques, arches de Noé – maintenant entassés avec dédain dans une malle, je choisis les meilleurs, les moins délabrés, dont je fais tout un paquet.

Il n'en avait jamais vu, de père Nicholas, le pauvre petit-fils, eh ! bien, il en verrait un cette année. Et voilà que je me mets en route, avec la vieille grand'mère à mon côté.

...Il neigeait toujours...

Ce fut vite atteint, la maisonnette tranquille

qui, adossée à un pan de roc sous les arbres, abritait les cauchemars de l'enfant pris de fièvre.

Alors, je tire de ma trousse quelques mèches blanches de ouate boratée que je roule dans mes moustaches ; je prends sous les robes de buffle de la berline mon paquet de jouets divers, et dissimulé dans mon immense pardessus de chat sauvage, le collet relevé au-dessus de la tête, tout constellé de flocons de neige, c'est bien un irréprochable et parfait Santa Claus que la bonne vieille mère, ravie et souriante de chaque ride, conduit à présent devant elle vers son gîte de misère.

En me voyant, il se dressa sur son lit, le pauvre enfant, avec une expression soudaine de figure si étrange, oh ! si étrange et si subitement heureuse.

...Était-ce réellement le vieux Nicholas qui venait le visiter... celui-là même qu'il avait tant souhaité, qu'il avait si ardemment désiré ? Ils n'étaient donc pas trop pauvres alors ?

...Non cela ne pouvait pas être vrai ; ces cadeaux, ces jouets peinturlurés ne devaient être

qu'imaginaires et il tenait son regard défiante et chercheur sur la vieille grand'mère comme pour qu'elle se dépêchât de tout lui dire, elle.

Car peut-être qu'il rêvait encore simplement, que rien n'existait en réalité, ni du père Nicholas, ni des jouets et que, mon Dieu ! tout ça disparaîtrait dans un brutal réveil qui ferait tout à coup évanouir ses visions bénies.

Oui, pourquoi ne lui disait-elle donc pas à son pauvre petit, la vieille mère qu'il paraissait interroger, elle qui devait le savoir ? Et son regard de doute se reportait sans cesse sur elle, avec sa même physionomie suppliante qui faisait mal à voir.

Alors, avec une grosse voix douce et sur le timbre attendrissant que les enfants doivent attribuer à Santa Claus, je me mis à lui parler en caresses... à le questionner tendrement.

...Ciel ! c'était lui... c'était bien lui. Le pauvre petit malade ne doutait plus. Je le vis bien à l'éclair de ravissement tout de suite monté à ses prunelles brillantes de fièvre.

Mais ce Santa Claus l'examina longuement, prit d'abord sa température, lui fit avaler sans sourciller toutes sortes de poudres et de potions mauvaises ; ensuite, il disposa ses cadeaux dans les branches du sapineau vert, tout à l'heure si triste avec seulement ses pommes et ses glands, puis il s'en retourna.

* * *

Le lendemain, la vilaine poussée de fièvre avait tout à fait disparu et le petit-fils traînait, en chantant à tue-tête, ses chevaux à roulettes dans le logis joyeux, devant la grand'mère qui souriait... qui souriait.

Étienne Jolicler

Conte de Noël

Noël ! Étincelante évocation de joyeuses lumières multicolores et jolies, de rires d'enfants, de tièdes intérieurs, d'intimes réunions de famille, de liesses et de joies !

Mais, à travers le scintillement bariolé des petites bougies de couleur qui flambent gaiement dans les branches de l'arbre de Noël, je vois la froide pénombre des logis de misère, la triste veillée des pauvres dont ce jour de fête rend plus aiguës les privations et les souffrances et je me souviens d'un conte que voici :

Or donc, ceci n'est pas vieux, au Noël dernier, logeait en un sixième étage, dans une vieille maison, une maison aux « loyers pas chers » – portes mal closes, huis mal joints, plafonds bas, murs économiques et minces – une famille composée de la mère, d'une petite fille et d'un bébé.

Le père, un ouvrier, était mort l'année précédente, et depuis, la vie était dure. La mère, alitée, prête à s'en aller d'un jour à l'autre, affaiblie par cette vilaine toux si fréquente à Paris, qui brûle les entrailles et déchire les poumons.

La petite Alice allait bientôt rester la seule maman de son frère Jean. Une maman de douze ans ! Et déjà, malgré son jeune âge, elle s'acquittait à merveille du soin de leur misérable intérieur, déjà grave, remplie d'attentions touchantes pour le bébé, toute son espièglerie de fillette fondue dans l'éveil précoce d'une admirable maternité.

Ce soir de Noël, cependant, à l'encontre des autres soirs, la joie règne chez les pauvres gens. On a pu se procurer cette simple chose, un cheval de carton, un cheval de neuf sous... le rêve du petit Jean. Et de la gaieté escomptée du bébé, de la satisfaction d'avoir pu, en ce jour de fête des enfants, donner à leur sa part de bonheur, c'est comme un rayonnement qui remplit le cœur des deux mamans.

Alice, en ce moment, s'occupe de la toilette de son frère, avec des mines sérieuses et graves, et celui-ci babille, alors que la mère sourit entre deux crises de toux, trop faible pour répondre. La jeune sœur, complaisamment, satisfait aux questions incessantes de l'indiscret petit-bonhomme.

– Alors, Lise, le petit Jésus va venir par la cheminée ?

Alice – Oui.

Jean – Et il m'apportera un cheval ?

Alice – Oui.

Jean – Un vrai... avec des roulettes ?

Alice – Avec des roulettes... si tu es sage.

Jean – D'où t'il vient, le petit Jésus ?

Alice – Il vient du Paradis, Jean.

Jean – Ah !... C'est joli, au Paradis ?

Alice – Oui, et tu iras un jour, si tu es bien obéissant.

Jean reste un moment rêveur, puis :

– Est-ce t’il a un papa, le petit Jésus ?

Alice – Sans doute, c’est le bon Dieu.

Jean – Et une maman ?

Alice – C’est la Sainte Vierge.

Jean – Et une grande sœur ?

Alice – Non.

Jean – Ti est-ce ti joue avec lui, alors ?

Alice – C’est les anges... Là, maintenant, reste tranquille, bien sage, je vais chercher de l’eau pour ta toilette.

La petite est descendue, la mère s’est assoupie.

Lorsqu’elle rentre, Alice voit avec stupéfaction le bambin tout barbouillé, à quatre pattes dans la cheminée, gravement occupé à essuyer la salle d’un torchon qu’il est allé dénicher on ne sait où.

Alice – Mais qu’est-ce que tu fais, Jean ! Est-il possible de s’arranger pareillement ! Te voilà tout noir ! Si tu n’es pas sage, tu sais... pas de cheval !

Jean – Mais Lice... puis te le petit Jésus il vient dans la cheminée, il va se salir... Son papa

le gronderait... Alors, je lave.

Alice – C'est assez, bêta. Maintenant, je vais te débarbouiller et tu vas aller au dodo.

Pendant sa toilette que Jean supporte assez patiemment, à cause du cheval, il demande, il demande toujours, et s'étonne que sa mère et sa sœur soient trop grandes pour mettre leurs souliers dans la cheminée.

Le bébé est enfin au berceau, Alice le bordant :

– À présent, fais ta prière et dors.

Jean récite après sa sœur, puis ajoute :

– Mon petit Jésus, je suis bien tontent d'avoir un joli cheval, je vous en remercie... mais je voudrais aussi, puis te maman et Lice sont trop grandes, te vous mettiez dans mes souliers des boules de domine pour petite mère et puis... pour Lice... des... des...

Il s'endort.

Maintenant tout repose dans l'humble logis et, dans la nuit noire, les rêves heureux viennent effleurer de leurs ailes le sommeil des pauvres

gens. C'est que c'est Noël... et la joie du petit fait oublier le dur lendemain, le terrible réveil.

Or, l'Enfant Jésus qui sait tout est, en effet, venu ce soir par la cheminée. Puis il a voulu voir de près Jean dont la prière est montée jusqu'à lui. Il s'est approché et et s'est penché sur le berceau.

À ce moment, sans doute, sa grande miséricorde s'est émue et, doucement, si doucement qu'ils ne s'éveillèrent point, mystérieusement, il cueillit sur la bouche des trois pauvres gens leurs fragiles âmes qu'il emporta avec lui dans le Paradis.

Petits enfants qui lisez ce conte, songez dans votre joie aux malheureux qui souffrent, et si vous le pouvez, donnez aux pauvres gens. Un petit « tadeau », vous le voyez, est souvent un gros présent.

Le petit Jésus n'emporte que rarement au Paradis les âmes de ceux qu'il visite, car saint Pierre est à la porte du ciel et n'en ouvre l'entrée qu'à ceux qui ont ici-bas payé leur tribut de douleurs.

Aussi, ce jour-là, a-t-il dû, l'Enfant-Jésus, tromper la surveillance du sévère gardien. Mais elles étaient si menues, si frêles, les âmes qu'il emportait avec lui, qu'il a pu, à la barbe de saint Pierre, les glisser dans l'entrebâillement de la porte spéciale qui, on le sait, est ouverte seulement aux petites âmes blanches des petits nouveau-nés.

L. D. de Savignac

Le premier sourire

Dans la plaine silencieuse, les pâtres cheminaient gravement, allant porter à l'Enfant-Dieu leurs modestes offrandes. Bien noire était la nuit, et toute blanche la route qui serpentait au travers des buissons, des prés couverts de neige. Et combien cruelle était cette brise aiguë de décembre, bleuisant les pieds nus des rustiques voyageurs, cinglant leurs figures placides, honnêtes, de mercenaires ! Ils avançaient, cependant, allongeaient le pas sans aucun bruit dans l'épaisse fourrure d'hermine étendue par l'hiver sur le sol rocailleux.

Derrière les bergers, se traînait avec peine un pauvre être difforme, ombre chancelante qui laissa, soudain, échapper une plainte douloureuse.

– Qui va là ? cria le dernier homme de la petite troupe, en se détournant à demi.

– Laisse donc, répliqua l'un de ses camarades,

c'est Thannar, sans doute. Dépêchons-nous.

– Oui, pressons-nous, répéta le chef de file, car il y a bien du chemin à faire pour arriver là-bas.

Celui qui venait de parler, un grand gaillard, solide et musclé, qui portait deux agneaux serrés dans ses bras, désignait un point lumineux et fixe à l'horizon.

Enfin, ils arrivèrent au but, un peu las, mais tremblant d'une émotion singulière à l'aspect de l'étable où reposait Jésus.

– Approchez, mes amis, leur dit la Vierge Mère, les voyant immobiles sur le seuil de la porte.

Quel spectacle inattendu frappait donc leurs regards pour les paralyser ainsi ! Simplement, avec une modestie charmante, une toute jeune femme berçait sur ses genoux un petit Enfant d'une merveilleuse beauté. Incliné vers eux, un vieillard vénérable les contemplait avec amour.

Un âne et un bœuf, à la chaude haleine, complétait ce tableau familial.

Sur un signe encourageant de Marie, les

bergers s'avancèrent et offrirent leurs présents. L'un apportait des œufs, tous mignons et blancs comme des dragées enfouies dans la paille blonde d'une corbeille. L'autre, des agneaux si frêles, qu'ils se mirent à bêler tristement, cherchant leur mère brebis dans l'ombre de la crèche. Un troisième une belle paire de poulettes, dont la crête rouge ressemblait à la fleur fraîche du grenadier. Un quatrième, plus adroit que ses compagnons, avait creusé des noyaux d'olives, en avait fait de jolies perles ajourées, enfilées dans un solide fil de chanvre. Tout fier de son travail :

– Tenez, Madame, dit-il, mettez ce collier au cou de votre beau petit Enfant.

La Vierge Marie, souriante, inclinait la tête délicieusement émue des marques d'adoration prodiguées par ces humbles créatures à son Fils bien-aimé.

– Et moi, bonne Mère, hasarda timidement un petit pâtre retiré à l'écart, je suis bien pauvre, le maître que je sers est si dur qu'il ne me donne rien, pas même un flocon de laine ou quelques figes sèches. Mais j'ai taillé hier soir un roseau,

et, si vous voulez, je vais vous chanter dessus un joli air.

Et voilà le pauvre qui s'enhardit, lance quelques notes hésitantes, puis s'affermi et fait entendre une pastorale dont la simplicité naïve charme les assistants. Saint Joseph s'approcha du chanteur lorsqu'il eut fini, et, montrant Notre-Seigneur qui joignait ses mains divines avec recueillement :

– Mon ami, lui dit-il, Dieu vous bénit. Célébrez toujours sa bonté.

Tout à coup, un murmure de voix et de pas précipités se fit entendre près de la porte délabrée par où, jour et nuit, la froidure de l'hiver entrait brutalement.

– Que vient-il faire ici, celui-là ?

– Va dehors compter les étoiles.

– C'est un péché qu'il voie l'Enfant-Dieu.

Joignant le geste à la parole, les pasteurs voulurent éloigner le nouvel arrivant ; mais, au lieu de s'effrayer de leurs sarcasmes amers et de leurs vigoureuses poussées, il se fraya un passage

et tomba prosterné devant le berceau divin.

Des « Oh !... Ah ! » significatifs s'élevèrent du groupe des bergers, rapprochés curieusement, dans l'attente d'un incident grotesque.

C'est un être si laid, si difforme, que Thannar, car il avait, effectivement, suivi les voyageurs, allant à la Crèche ! L'étoile mystérieuse le guidant, il avait résolument entrepris cette route pénible, bien fatigante pour ses petites jambes frêles et un corps décharné. Dominant le sentiment de terreur qui l'envahissait à la vue des hommes, souvent, hélas ! ironiques et cruels, il avait énergiquement franchi le seuil de l'étable, et s'était abattu de faiblesse et de bonheur, aux pieds de l'Enfant-Roi.

Qu'était ce misérable abandonné ? On n'en savait rien ; le malheur n'a pas d'histoire. On l'appelait Thannar, comme on l'aurait appelé Jaell ou Élie. Un jour, des âmes charitables le trouvèrent inanimé sur le bord d'une route, et le soignèrent pendant la mauvaise saison. Mais, au printemps, l'oiselet sauvage, remplumé, s'envolait à tire-d'aile, obéissant à son insu, peut-

être, aux exigences d'une race errante ou proscrite. Débile, souffreteux, l'innocent courait au travers des campagnes, cherchant des nids, glanant les épis oubliés, tâchant de rendre service aux vieillards et aux enfants, des simples, des chétifs comme lui. Parfois rebuté, il ne se plaignait pas, ignorant le blasphème et la vengeance ; mais ses larmes coulaient, silencieuses et pressées, le long de ses joues creuses. Puis, quand l'accès de désespérance était passé l'idiot recommençait à rire, de ce rire blanc, sans aucun éclat ni mesure, qui faisait grand'pitié aux femmes les plus compatissantes.

Pauvre Thannar !

Cependant, la douce Marie, le bon Joseph, émus de l'adoration muette du jeune abandonné, lui parlèrent tendrement pour lui donner confiance.

– Relève-toi, pauvre petit, et regarde Jésus, prononça paternellement saint Joseph, en aidant Thannar à se remettre debout.

Un instant ébloui par le spectacle étrange qu'il voyait pour la première fois, l'innocent porta ses

main à son front. Et, bientôt après, les joignant avec ferveur, il tomba de nouveau à genoux et s'écria :

– Ô Jésus ! je vous aime ! je vous donne mon cœur !

Oh ! la merveilleuse parole qui fit entr'ouvrir les lèvres du divin Enfant dans un céleste sourire ! Soudain, l'humble Crèche est illuminée de mille feux ; des anges aux larges ailes planent dans l'azur assombri du ciel, tandis qu'une voix chante :

– *Gloria in excelsis Deo !* Donnez votre cœur à Jésus, et Jésus vous donnera paix et joie sur la terre !

Louise Rousseau

Que dois-je faire ?

Le moment de Noël approche, et je ne sais pas du tout ce que le petit Noël me donnera, ou, plutôt, je crois qu'il ne me donnera rien.

Cela m'est bien égal, et je ne regrette pas du tout ce que j'ai fait.

Voulez-vous que je vous le conte ? Ce ne sera pas trop long.

Nous sommes le 22 décembre, n'est-ce pas ? Eh bien, il y a environ cinq ou six jours, ma mère m'appelle et me dit :

– Le 25 approche, tu n'as plus que quelques jours pour adresser ta demande au petit Noël ; chaque enfant n'a le droit d'écrire qu'une lettre et de ne demander qu'un seul objet ; ceux qui écrivent les premiers seront sûrement les mieux servis ; pensez-y ; c'est demain dimanche, tu as toute ta journée pour préparer cette lettre.

Le lendemain, mon père allait à la chasse, aux environs de Saint-Germain, dans la propriété de ma tante ; il m'emmena.

Il faisait un froid terrible, et je demeurai auprès d'un bon feu, dans le salon, dans la crainte de m'enrhumer. Je commençai par lire des histoires ; puis, je collai des images ; enfin, l'ennui me gagnant, je m'approchai de la fenêtre, dans l'espoir de voir quelques passants. Hélas ! ils étaient rares, vu le temps qu'il faisait et le pays désert qu'habitait ma tante.

Je pensai alors à la recommandation de ma mère et à la lettre au petit Noël qui n'était pas encore écrite ; je pris une feuille de papier rose, une plume neuve, et je me mis à l'ouvrage.

Ah !... j'eus du mal à inscrire lisiblement l'objet de mes désirs ; aussitôt qu'un nom était tracé sur la lettre, un autre me venait à l'esprit.

Tout à coup, en levant la tête pour me reposer un peu, car je me fatigue vite quand je fais un travail sérieux, tout à coup, dis-je, j'aperçus, devant la fenêtre, un pauvre petit garçon à peine vêtu, marchant pieds nus et grelottant de froid.

Malgré sa mine malheureuse, il me fit un gracieux sourire.

Je courus à la porte et je l'appelai.

– Entre te chauffer un peu, lui dis-je ; ma tante est absente pour l'instant, mais elle ne me grondera pas de t'avoir invité, j'en suis sûr.

– Je n'ose, répondit-il, j'ai peur de salir le beau tapis.

– Il n'y a pas de danger ; essuie tes pieds sur le paillason.

Il fit ce que je lui disais d'un pas craintif.

Nous nous mîmes à jouer, et, au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde. Soudain, il s'approcha de la table sur laquelle j'étais installé et regarda mon travail.

– C'est vous qui écrivez si bien ? me dit-il.

– Oui, repris-je, je demande au petit Noël qu'il m'apporte de beaux joujoux le 25 de ce mois.

– Vous êtes bien heureux, soupira le pauvre enfant ; ah ! si je savais écrire ! j'ai tant de choses à lui demander, moi, au petit Noël !

– Comment ! tu ne sais pas écrire ?

– Hélas ! non, je n'ai plus de père, et, ma mère étant toujours malade, je ne puis aller à l'école pour apprendre ; je la soigne, et je fais ce que je peux pour gagner un peu d'argent.

– Écoute, dis-je à mon nouvel ami, veux-tu que j'écrive en ton nom au petit Noël ?

– Ça ne se peut pas, me dit le malheureux, il faut écrire soi-même ; sans cela, il est probable que l'on n'a rien...

– Crois-tu ?

– J'en suis certain !

– Eh bien ! ne te tourmente pas, repris-je, je puis demander pour mon compte ce que tu désires ; et, dès que j'aurai reçu le cadeau, je te le donnerai ; dis-moi quelles sont tes ambitions : est-ce un tambour, un cheval qu'il te faut ?

– Oh ! non... mon petit monsieur, dit-il, je voudrais... je voudrais du bouillon et du vin pour maman qui en a grand besoin. Le médecin a recommandé qu'elle en prenne ; mais nous sommes trop pauvres pour en acheter !

Je pris bravement la plume et je demandai au petit Noël un pot-au-feu et du bon vin.

Mon ami partit enchanté, et je lui promis de lui envoyer sa commande aussitôt que je l'aurais reçue.

– Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre !...
Pourvu que Noël n'aille pas s'aviser de croire que je suis un gourmand !

Il réfléchit.

– J'ai envie de conter la chose à maman.
Qu'en pensez-vous ? Elle est très bien avec lui.

Oncle Gilles

La mort de Jeanne et la conversion de Balaruc

Les cloches sonnaient à toute volée, et la neige tombait drue et unie, habillant la terre grise et la mousse verte ; les hauts sapins ployaient presque sous les flocons blancs, et le son assourdi des cloches résonnait sec dans les ravins et sur les pentes.

Des points brillants se voyaient dans la nuit allant en cadence de droite, de gauche, espacés plus ou moins. C'étaient les gens des hameaux qui allaient à la messe de minuit.

Dans le village, toutes les maisons flambaient du feu de la bûche mise à l'âtre pour la veillée, et la vieille église se faisait presque belle pour fêter l'Enfant nouveau-né.

Et ils arrivaient l'un après l'autre, le viellard et l'enfant, la jeune fille et la grand'mère, secouant sous le porche la neige qui les couvrait, éteignant la lanterne, et ils s'en allaient silencieux et

recueillis, se réchauffer au souvenir de la mémoire de l'Enfant-Dieu.

Là-bas, tout au fond du village, derrière l'église, une grande maison bourgeoise, aux volets verts, au jardin bien tracé, à la porte ouvragée, semblait seule dormir dans cette veillée de Noël.

Elle avait l'air morose, dans la joie générale, et boudeuse comme l'enfant qui fait un caprice, lorsque tous sont heureux de vivre.

C'est qu'il n'y avait point de Noël pour M. Balaruc, le libre-penseur, pas de Noël, ni pour lui, ni pour sa femme, ni pour Jeanne, sa fille, gracieuse enfant de treize ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au teint de pêche. Ainsi l'avait-il voulu, et certes, Balaruc était bien le maître ! En voilà une idée ! fêter Noël en plein 19^{ème} siècle !... Nous lui ferons bien voir à ce petit Jésus que nous sommes plus grands et plus gros que lui.

Certes, c'était vrai, car Balaruc, qui traitait toujours les curés de fainéants, n'avait guère qu'une occupation sur terre, s'engraisser, et il en

était venu à bout.

Jeanne, pourtant, en entendant carillonner les cloches, avait un désir fou d'aller à la messe de minuit, et elle pleurait, la pauvre petite, dans son petit lit bien blanc, et elle répétait, malgré elle, la première strophe du vieux cantique : *Il est né le divin Enfant !* Et ça lui paraissait si joli, ce petit bébé rose en cire, couché sur un peu de paille, qu'elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le baiser et l'emballoter. Oh ! qu'il serait bien dans son lit chaud, quand il grelotte dans sa crèche !...

Les cloches se turent, le silence se fit peu à peu autour de la maison, et Jeanne, qui avait bien pleuré, finit par s'endormir.

Tout à coup, une lumière éblouissante envahit sa chambre, l'illumina tout entière. Au centre de la lumière, un enfant beau, mais beau comme jamais Jeanne n'en avait rêvé, un petit enfant vêtu de blanc, aux joues roses, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, comme les siens, avec un joli et gracieux sourire sur les lèvres. Et l'apparition bénie vint jusqu'au lit de Jeanne,

enveloppa la fillette de flots de lumière, la baisa au front et, d'une voix caressante comme la brise du printemps, murmura à son oreille :

– Jeanne, tu ne peux pas venir à moi, c'est moi qui viens à toi.

– Oh ! petit Jésus, dit-elle, convertissez mon papa, afin qu'il vous aime, lui aussi, afin que vous le receviez un jour dans votre saint paradis.

– Oui, Jeanne, je le convertirai, si tu me le demandes avec foi, avec amour, mais je te prendrai et tu viendras avec moi.

– Je le veux bien, petit Jésus : on ne pleure plus près de vous et c'est toujours Noël là-haut.

.....

Je ne sais pas ce que dura la vision ; mais ce que je sais bien, c'est que le lendemain Jeanne Balaruc était malade. Ses yeux tout rouges brûlaient la fièvre, et tout son corps était chaud, mais chaud !...

– Tiens, le voilà, ton Noël, dit Balaruc à sa femme ; il nous fait un joli cadeau.

– Oh ! papa, dit Jeanne qui avait entendu, j'ai vu l'Enfant Jésus, cette nuit, et il m'a promis que tu te convertirais ; mais moi, je vais mourir.

– Tais-toi donc, Jeanne, dit le père, bourru.

La maman pleurait en silence, en pressant sur ses lèvres la main brûlante de sa fille.

Le médecin vint, hocha la tête et bougonna dans sa barbe :

– Mauvaise affaire !... Méningite !... Cette enfant a eu un gros chagrin ? interrogea-t-il en se tournant vers la mère.

– Mais non, dit Balaruc ; nous la gâtons à qui mieux mieux, et elle peut faire tout ce qu'elle veut.

– Excepter aller à la messe de minuit, papa, dit la petite d'une voix douce.

– Oh ! ça !...

– C'est ce qui a déterminé le mal... Ce serait venu tôt ou tard, c'est vrai ; mais ça fait éclater la méningite.

– Est-ce grave ? reprit le père, tout pâle.

– Oui, très grave... peu d'espoir, ou, pour mieux dire, pas du tout.

Et la mère éclata en sanglots. Il n'était pas tendre, le docteur ; mais c'était un bon cœur, et il eut honte de sa brusquerie.

– Je puis me tromper, d'ailleurs, Madame ; en tout cas, prenez vos précautions et faites venir M. le curé.

Balaruc essaya de consoler sa femme, envoya chercher un autre médecin ; mais le diagnostic fut le même.

L'enfant souffrait à fendre l'âme.

– Ma tête ! oh ! ma tête !... soupirait-elle sans cesse.

Le curé vint, elle le reçut en riant ; sa visite lui fit du bien, et quand il fut parti et que les vêpres de Noël sonnèrent, elle commença à délirer.

– Petit Jésus, venez à moi, puisque je ne puis pas aller à vous !... Ma tête ! Petit Jésus, prenez mes souffrances pour mon papa... Petit Jésus, convertissez-le...

Ça lui chavirait le cœur, ces cris d'enfant qui

souffrait pour lui, et, tout impie qu'il était, il avait honte de lui.

Les vêpres finies, le curé revint avec le bon Dieu. Jeanne sembla renaître. Elle se leva sur son lit, fit mettre son père à genoux près d'elle et joignant ses petites mains, reçut le bon Dieu dans son cœur. Pendant un quart d'heure elle sembla dormir. Puis, tout à coup, se tournant vers sa mère :

– Adieu, maman, embrasse-moi... Toi, papa, va trouver M. le curé, tu te confesseras, car je ne veux pas être toute seule au ciel, le petit Jésus m'a promis que tu y viendrais, et je vais t'y attendre.

Le lendemain matin elle était morte. On l'habilla avec la robe blanche de sa Première Communion, et depuis lors, à chaque Noël, on peut voir Balaruc, l'ancien esprit fort, venir s'agenouiller, tout pleurant, à la Table Sainte.

Il attend que le petit Jésus le réunisse à Jeanne et à sa mère qui est partie bien vite après sa fille.

Adèle Bibaud

Le grand cœur de l'ouvrier canadien

On s'emmitouffle, on marche vite, il fait froid. Chacun se presse anxieux d'atteindre le logis : les patins des traîneaux crient sur la grande route du Mile-End, où le vent gémit avec des sifflements aigus amoncelant la neige au pied des grands arbres couverts de givre, dont la tempête secoue les bras désolés. Les flocons tourbillonnent dans l'air, tels qu'une poussière du désert, aveuglant les passants. C'est une vraie nuit de Noël, à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Au détour du chemin un peloton de chétives maisonnettes montrent leurs toits délabrés. Pénétrons dans la première : quatre personnes : sont réunies dans la pièce d'entrée, deux femmes, deux enfants.

Les marmots se roulent, s'amuse et se querellent. On entend sur le poêle, reluisant comme la face d'un Africain, le glou-glou du

potage, répandant un arôme appétissant. Sur la table, la nappe est bien propre, quatre couverts y sont placés, un morceau de beurre, un morceau de fromage, une large terrine de grès remplie de lait, un pain. On n'attend plus que le maître du logis.

Sur le buffet un vieux St-Antoine, le bras cassé ne soutient plus que par un vrai miracle, l'enfant Dieu ; à ses pieds un petit cheval de bois traîne une charrette qui, elle aussi est allée à la guerre, plus que trois roues à son actif ; à l'autre bout sous un globe de verre, deux mains de cire se réunissent dans une chaude étreinte, sur un plateau de velours rouge ; puis, plus loin, comme garniture, un pot de cristal, sans anse, deux tasses fêlées, un chien de faïence, un mouton que conduit son berger ; le tout rangé en bataille avec un sublime mépris du goût artistique. Pendus à la muraille, se voit des poëles, différents ustensiles de cuisine. Des chaises boiteuses, un sofa lit servant d'armoire, constituent l'ameublement de la pièce, qui en dépit de sa pauvreté respire un certain air de confort parce qu'il y règne une scrupuleuse propreté.

Le ronron du chat, couché sur un vieux tabouret, annonce combien ce commensal de l'humble demeure est aimé et choyé.

Les deux femmes parlent à voix basse, de temps en temps les regards de la plus jeune se voilent d'une larme.

– Pauvre amie, dit-elle. Bientôt elle sera morte. Qui prendra soin de son enfant ? lorsque j'étais malade, moi, c'est elle qui soignait mes mioches. Si mon homme le voulait !... mais l'hiver a été dur, bien dur, je n'ose lui demander ça, et tenez ça me fait une douleur qui m'étouffe quand j'vas la voir c'te pauvre voisine. J'dors pas d'la nuit parce que je comprends ben dans ses grands yeux mourants, c'qu'elle veut m'demander et qu'elle n'ose pas parce qu'al attend que j'lui en parle.

– Vous croyez donc qu'al n'en reviendra pas ?

– Dame, elle est pomonique on n'en revient jamais de c'te maladie-là, avec ça les inquiétudes de la pauvreté, la pensée de laisser son enfant à des inconnus la minent plus vite encore, pauvre amie.

La jeune femme essuie, avec le revers de son tablier d'indienne, une larme coulant lentement de ses yeux.

Ouf, la porte s'ouvre subitement et une rafale de neige, pénètre dans l'intérieur en même temps qu'un grand gaillard à stature d'athlète, à la physionomie rude, mais à l'expression franche, honnête.

– Ah ! qu'il fait bon d'arriver par ce temps du diable, ma foi ! j'ai cru que la tempête allait m'enterrer dans le chemin. Enfin, me v'là.

Il jette en même temps un sac de dragées aux bambins.

– Tiens, mes petits, c'est Noël demain, l'enfant Jésus ne vous a pas oubliés ; mais pas de chicane, par exemple.

– Papa.

Les deux enfants s'approchent, l'un le saisit par la jambe, l'autre grimpe sur son épaule, lui les embrassant, les faisant sauter en l'air l'un après l'autre s'approche de sa femme.

– Quoi, des pleurs aujourd'hui, qu'est-ce qui

t'tourmente, ça fait deux fois c'te semaine que j'te vois pleurer, c'est pas ton habitude. Est-ce que t'as pas assez confiance en moi pour m'dire ce qui t'cause de la peine. J'ai fait une bonne journée et j'veux que tout l'monde soit content ici. Allons dis-moi ce qu'il faut tout d'suite.

Elle [est] craintive.

– Tu vas m'gronder, p't'être ?

– Parle, toujours.

– Eh bien ! tu sais, la pauvre voisine, al va mourir bientôt, et son enfant...

– Ah ! c'est vrai, la pauvre misérable, je n'y pensais plus, son enfant, oui, c'est bien triste.

– Si tu voulais...

– Eh bien, son enfant, si c'est ça qui t'chavire vas le chercher c't'enfant, ce sera tes étrennes. Je travaillerai un peu plus tard et il y aura du pain pour tout l'monde.

Le même soir où l'enfant Dieu descendait sur la terre pour sauver le monde, dans l'humble maisonnette, le berceau que l'on avait monté au grenier, se descendait pour recevoir un chétif

poupon, tandis qu'au ciel montait rassérénée
l'âme d'une martyre de la pauvreté.

Jacques Beaumont

Noël !

Souvenir d'enfance

Noël ! Noël ? voici le saint temps de Noël !

Qui donc peut prononcer ou entendre ce mot sublime de Noël sans voir, chez lui, surgir comme par enchantement, tout un monde d'idéal ?

Nos cœurs, en ce jour solennel, sont remplis de douces impressions et débordent de tendres sentiments. Nous voyons avec une bien grande joie s'éloigner l'Avent, temps de tristesse sainte et de pénitence salutaire pour nous, pécheurs, et figure sacrée des anxiétés et des impatiences religieuses du genre humain attendant le Divin Réparateur.

Lorsque, chaque année, les mélodieux carillons de nos temples se mettent en branle pour

annoncer la naissance du Sauveur aux fidèles fervents, leur voix évoque en mon âme de bien doux souvenirs.

Il me semble entendre l'humble cloche de mon village natal jetant aux entours ses joyeuses notes. Alors je me reporte, par la pensée, à ces jours heureux de mon enfance, hélas ! rapidement écoulés sous le toit paternel.

Oh ! quel bonheur je goûtais à pareille date !

Nous avions hâte, mon frère et moi, à cette nuit solennelle, et souvent nous comptions les quelques jours qui nous en séparaient. Quels n'étaient pas nos efforts, t'en souvient-il, Hector, pour demeurer bien sages afin d'obtenir de notre bonne mère la faveur, pour nous à nulle autre pareille, de l'accompagner à la messe de minuit ?

Je me vois de nouveau à la veille de ce Noël si loin déjà. Le souper terminé, assis auprès de cette chère maîtresse d'école, nous écoutions, attentifs, ses explications sur le grand mystère qui allait s'accomplir durant cette admirable nuit. La lecture de la fable accoutumée faisait place ce soir-là à de plus longues leçons de catéchisme.

Ce petit sacrifice, nous le faisons volontiers et nous savions conserver nos esprits dociles. Notre maman, tout absorbée qu'elle était dans sa lecture, ne pouvait s'empêcher de sourire à nos reparties quelquefois naïves. Alors elle déposait sur nos fronts candides un tendre baiser, preuve manifeste de son amour extrême pour la sainte vertu d'innocence ; ainsi faisait autrefois saint Léonide lorsqu'il approchait avec respect ses lèvres de la poitrine de son fils sommeillant paisiblement, car le cœur pur d'Origène était pour lui comme le tabernacle du Saint-Esprit.

Le timbre du vieux cadran avait à peine sonné sept heures que nous montions, soumis, nous mettre au lit, une demi-heure plus tôt que de coutume, afin de nous mieux reposer. « Papa, n'oublie pas de nous éveiller pour la messe de minuit ! » telle était notre dernière parole après avoir souhaité le bonsoir à nos bien-aimés parents.

Mais, nous ne pouvions nous jeter de suite dans les bras du bienveillant Morphée. Nous allions encore, à plusieurs reprises et tour à tour,

interrompre notre papa occupé dans son cabinet de travail, lui recommandant chaque fois de ne pas nous oublier. Grande était notre inquiétude, nous craignions tant, malgré ses promesses réitérées, qu'il nous laissât dormir, comme les années précédentes alors qu'il valait mieux pour nous de ne pas aller à cette solennité nocturne. Ce jeu ne cessait que lorsque, fatigué, notre père nous disait de sa grosse voix : « Si vous descendez encore une seule fois, je vous oublierai ! » Il n'en fallait pas moins pour mettre un terme à nos instances.

Comment ne pas nous amener, nous avions été si raisonnables. Aussi dès qu'on nous avait éveillés, nous mettions la meilleure volonté du monde, avec l'aide de notre bonne, toute surprise, pour faire notre toilette, opération en d'autres temps très orageuse. Un instant, et nous étions prêts.

Que nos parents nous paraissent lents à se préparer ! Notre impatience ne pouvait se contenir, tant il nous tardait d'aller à l'église. Souvent nous entr'ouvrions la porte et nos

oreilles étaient frappées par le bruit que faisaient les chevaux en piétinant et hennissant. Dans leur ardeur, n'étaient-ils pas aussi impatients que nous de partir ?

Enfin, les premiers nous sautions dans la grande carriole rouge. « Voyons, petits, s'écriait notre papa, il fait froid, mettez-vous sous les fourrures ! » Nous obéissions sans dire mot, quoique ce fût à notre déplaisir. Les chevaux partaient au grand trot et sans rien voir nous entendions les sifflements du fouet, le bruit des patins du sleigh sur la neige durcie. La position était-elle tenable pour des bambins tapageurs qui aimaient à tout voir ? Je m'écriais à pleins poumons :

– J'étouffe, papa, j'étouffe !

– Moi aussi ! répétait mon frère cadet.

– Oh ! les enfants ! disait-on, et on nous plaçait sur le devant du traîneau avec Joseph, le bon domestique.

C'était le comble de la joie. J'aimais à voir jaillir la vapeur des naseaux des rapides coursiers.

Je regardais avec étonnement le beau ciel étoilé faisant cortège à la reine des nuits. Et le petit frère, avec la curiosité naïve de l'enfance, montrant de sa petite main la lune échanquée, demandait à notre mère :

– Pourquoi, maman, le bon Dieu a-t-il placé si haut cette moitié de biscuit ?

– Tu le sauras quand tu iras à l'école, répondait notre mère, toute souriante.

N'était-ce pas là un moyen comme un autre de lui inspirer le désir d'y aller bientôt ?

Les longues files de piétons se dirigeant vers le temple sacré attiraient aussi notre attention. Les capuchons des fermiers, surtout, nous égayaient beaucoup. C'étaient pour nous autant de petits clochers ambulants qui allaient s'abaisser humblement devant le grand clocher doré de l'église et celui-ci, en signe de satisfaction de leur hommage, faisait entendre les tintements lents et réguliers de son unique cloche.

Quel magnifique spectacle nous offrait, en entrant, la petite nef étincelante. Nous ouvrons

tout grands les yeux pour contempler ces milliers de bougies qui ornaient les saints autels, les lustres brillants dans les cristaux desquels se jouaient des reflets lumineux.

Nous ne pouvions rassasier nos oreilles des douces mélodies de Noël !

Dans ma joie, je me permettais de dire à l'oreille de ma mère :

– J'ai bien hâte de me mettre au chœur avec les autres petits garçons que je vois là-bas.

– Quand tu seras grand, mon enfant, tu t'y mettras.

– Ah ! je vais m'empresse de grandir...

La célébration de la sainte messe terminée, tenant notre pieuse mère par la main, nous allions voir le petit Jésus. Près de sa jolie crèche de paille, nous balbutiions cette courte prière que notre bonne mère nous avait apprise sur ses genoux : « Petit Jésus, faites-moi la grâce d'être bien sage et d'aimer toujours mes tendres parents. » Puis, nous mettions soigneusement dans le tronc la monnaie que notre papa nous

avait donnée. Nous en étions récompensés au centuple lorsque ce bon petit Jésus venait, au premier de l'an, nous apporter pour étrennes des jouets superbes et d'immenses pyramides de dragées.

Nous attendions durant une longue semaine, il est vrai, mais en retour nous trouvions que ce généreux Jésus, pour une seule monnaie, en donnait beaucoup plus que le marchand voisin.

Le premier de l'an une fois passé, nous souhaitions de grand cœur voir arriver le jour de Noël suivant.

En est-il encore de même aujourd'hui ? Non, oh ! non. Les années nous ont faits plus sérieux ; nous avons conscience, maintenant, que le temps s'enfuit avec une assez vertigineuse rapidité sans que nous désirions sa course plus rapide. Mais il n'en demeure pas moins vrai de dire que le temps de Noël est un des plus joyeux de l'année.

Anne-Marie Gleason-Huguenin
(Madeleine)

Nuit de Noël

À ma sœur.

Une méchante petite hutte, dont la charpente dénudée laisse voir les solives noirâtres, le vent entre là-dedans par mille ouvertures, et agite la flamme d'une lampe dont le globe est tout noirci par ce continuel ballottement de sa lumière. Dans la cheminée, le petit feu achève de se consumer, et l'on entend ses derniers crépitements qui éclatent sourds comme les plaintes d'une âme en peine. Sur un mauvais grabat, la femme est assise, reprisant une vieille défroque, pendant qu'une tête blonde se roule sur ses genoux, le petit corps enfoncé sous la couverture de rude étoffe...

Et dans le silence de cette nuit, l'on écoute soudain un lent appel, les cloches ont leur chanson joyeuse, et elles lancent dans les airs des

accords de fête. Les sons arrivent affaiblis, doux, et charmeurs, jusqu'à la misérable hutte, le vent les y glisse sans rage, et la femme pensive incline son front pâle, et ses doigts abandonnent le vêtement usé...

Le petit a relevé la tête, attentif, il écoute, puis frissonnant d'une crainte instinctive, il murmure :

« Mais, maman, c'est la cloche ! » Et tout tremblant, il se pelotonne sur son sein, en enserrant le cou de la mère du plus charmant collier. Elle pose ses lèvres sur le bras potelé, une larme y tombe, qui brûle la peau de satin... et de nouveau l'enfant frissonne.

– « Maman, ce sont les cloches... et tu pleures, maman !... » et il sanglote éperdument, son petit cœur d'enfant affolé de ce mystère qui fait verser des larmes à sa maman.

Elle, navrée de ce chagrin, se fait toute tendre, et caressant de ses lèvres les blonds cheveux, la mère raconte :

– Les cloches sonnent, mon chéri, parce que c'est Noël ! Ce jour-là, un petit enfant est né dans

une étable...

Et le petit qui écoutait, ses grands yeux étonnés :

– Était-ce plus laid qu’ici, maman ?

– Oui, cher, beaucoup plus laid, et cet enfant, c’était le petit Jésus, le fils de Dieu, et tu sais, Dieu, c’est Lui qui nous envoie sur la terre pour y gagner le ciel. Plus l’on souffre ici, plus l’on est heureux avec le bon Dieu. Dans l’église, cette nuit, on va prier autour du lit du bel Enfant-Jésus, qui vient de naître.

– Oh ! maman, tu ne m’as jamais parlé de cela ?

– Tu étais trop petit !

Parlé de cela ? Ne l’avait-elle pas oublié, la pauvre créature qui se souvenait d’avoir appris de sa mère, ce qu’elle racontait cette nuit à son enfant. Parlé de cela ? Mais elle avait voulu, dans sa hutte, vivre bien seule, avec son petit, loin de la méchanceté des hommes qui, sans pitié pour sa jeunesse, l’avait brutalement repoussée, lorsqu’un ange blond sur les bras, elle était allée à eux,

coupable du crime d'un autre. Pourtant, elle voulait obtenir la grâce, et mendiant la réhabilitation pour le fils, elle avait persévéré, espérant à force de patience, vaincre le préjugé qui la frappait brutalement. Et l'on ricanait à ses efforts, on lui lançait l'anathème, et des barbares s'oubliaient parfois à bousculer le joli être qui souriait à tous, cher innocent ignorant la méchanceté et l'injustice humaines.

Un jour, une mégère leva la main sur lui :

– Va-t-en, méchante gale, cria-t-elle à l'enfant qui, d'un regard d'envie, suivait les jeux de quelques bambins.

La mère vit le mouvement. Avec un rugissement de lionne en fureur, elle repoussa l'odieuse créature, et s'emparant de son petit, elle se mit à courir, pendant que lui, dans ses bras, pleurait aussi fort qu'elle.

De ce jour, elle se claquemura, avec son fils, ne sortant qu'autour de son petit domaine, pour y travailler la terre et soigner quelques bêtes. Seuls, ils vécurent, n'allant même pas à l'église, car la pauvre créature y était encore maltraitée. Dans ce

coin de village, les préjugés tuaient la charité, l'étroitesse d'idée et de cœur étouffait tout, rien ne s'oubliait, rien ne s'effaçait...

Elle songeait à toutes ces horreurs, la pauvre femme qui, depuis cinq ans, vivait comme une sainte, tout à son amour pour l'enfant blond qui buvait, cette nuit-là, les larmes de la martyre, source d'amour pur. Pauvre créature, que l'on te maudisse, que l'on te foule aux pieds, que l'on t'abreuve d'ignominies, qu'est cela ? Tu as l'âme assez forte pour dédaigner ces haineuses persécutions, tu as ton fils, pour qui tu seras toujours la mère chérie, et lorsque l'enfant saura que son père fut criminel, il pourra dire : Ma mère l'aimait, ma mère était une sainte !

Elle songe à tout cela, et maintenant la chevelure blonde est tout humide.

L'enfant l'enlace plus étroitement :

– Maman, allons donc à l'église, voir le petit Jésus.

Stupéfaite : – Non, mon chéri, fais dodo, va, pour faire plaisir à ta mère.

Mais, lui, suppliait, avec des inflexions caressantes : Allons-y, veux-tu ?

Elle ne résiste plus, n'en ayant pas le droit. Il n'a pas d'étrennes, ce petit être, il ignore ce que c'est, et n'en souffre pas. Mais, elle, la mère, sait bien l'horreur des petits sabots toujours vides, et, bénissant cette ignorance, son cœur se serre de tant de joies perdues.

Rapidement le petit est enveloppé dans une vieille harde, vous savez, une de ces aumônes jetées avec dédain, et après avoir mis un châle sur ses épaules maigres et voûtées, elle s'en va dans la nuit, tenant son fils tout rapproché. L'église est brillante, là-bas ; sur la route elle frôle des gens qui murmurent à son approche, mais la jeune femme ne les entend pas. Elle court presque, et comme son enfant ne peut la suivre, la mère le ramasse dans ses bras, et plus vite encore, va.

Dans un coin de la petite église, elle se place ; à peine agenouillée, on la pousse, elle est obligée de sortir d'un banc... chassée. Quatre stations sont ainsi faites ; repoussée, humiliée, la malheureuse tombe sur la *balustre*. Des pauvres y

priaient déjà ; avec mépris, ils se reculent, et devant la crèche de l'Enfant-Dieu, la paria est prosternée pendant que son enfant regarde le petit Jésus, les yeux humides d'une première et douce émotion.

Et là, la rejetée de tous, exhale sa douleur, de longs sanglots la brisent sous ses mauvaises loques ; elle ne prie pas, elle pleure, et dans l'assistance, on se pousse, montrant la femme du *pendu*. Puis à dire sa douleur elle sent un apaisement. Son fils s'est rapproché d'elle, l'enlaçant d'une caresse, sachant bien, le cher ange, que ses baisers sèchent toutes les larmes maternelles.

Au pied de la crèche, la mère et l'enfant forment un gracieux tableau, la lueur pâle des cierges fait ressortir la pâleur de la pauvre souffrante, pendant que le petit semble plus rose encore...

Et l'on chante les sublimes cantiques, les vieux nöels aimés ; cette harmonie monte avec une infinie douceur, comme une caresse, à laquelle s'ajoute la griserie parfumée de

l'encens... Le petit s'est endormi, sa tête blonde sur le sein maternel... elle, prie toujours, consolée de toute tristesse, dans cette soudaine émotion des heures de jadis, où heureuse alors, elle savait prier. Elle apprendra encore, avec son fils, car dans cette messe de minuit, toutes les consolations lui sont mystérieusement venues...

Qu'importent les haines injustes, les terribles préjugés ? Elle dépose les armes, dédaigneuse de lutter davantage, pendant que son âme s'abîme dans une mystique rêverie.

Et le chéri, dans les bras de sa mère a sur les lèvres, un sourire tout pareil à celui du petit Jésus.

Gilles Vigneault

Le violon de Noël

Je crois bien que c'était en 1937. Je venais d'avoir mes neuf ans. Ayant eu quelquefois la permission d'assister à des soirées de danse chez Monsieur Wilfrid Landry ou chez Monsieur Gassoune le charpentier, j'avais pris pour le violon un goût qui me fit demander à mon père comment je pourrais arriver à m'en gagner un. Il me dit : « Si tu rentres ton bois tous les soirs d'ici les fêtes, ce sera ton cadeau de Noël. »

J'étais le plus heureux des enfants de l'école. Je voyais déjà mon violon. Il jouait dans mes rêves les plus beaux reels de Camoun, ceux d'Odilon, j'en inventais de nouveaux, qui se jouaient sur les quatre cordes à la fois. Je faisais danser le village entier, la côte nord et le monde. Et tous les soirs je rentrais dans le petit tambour de la maison, une, deux et trois brassées de bois pour le poêle à qui l'hiver de chez nous ne laissait

pas une minute de repos.

Cela dura trois semaines. Mais aux premières neiges, les premières côtes, les traîneaux sortent pour les premières glissades. Et à neuf ans on oublie vite. J'en rentrais deux brassées et vite à la côte chez Nénel, on glissait jusqu'à l'heure du souper, après le souper, les devoirs, les leçons, et je m'endors. Et je rêve. Et le lendemain c'est une brassée. Et au bout d'une semaine : « Rentre ton bois. » Je recommence. Trois jours parfaits. Le violon se rapproche. Puis j'oublie. Mon père m'avait rappelé une fois sa parole et la mienne. Puis m'avait laissé maître. Et la veille de Noël, il m'avertit de ce qui m'attendait : « Si t'avais vraiment voulu un violon, je pense que tu l'aurais pas oublié si souvent. » Et j'eus un petit harmonica... pour le bois que j'avais rentré.

Mais le plus beau cadeau que j'aie encore reçu au monde, c'est bel et bien ce violon que je n'ai jamais vu, que je n'ai jamais osé m'acheter, malgré les reels dans la tête, le plaisir de faire danser et la preuve à faire que j'eusse pu être violoneux. Je me suis traité d'imbécile pour la

première fois. Mon père ne m'en a jamais reparlé.
Moi non plus.

Je crois bien que c'était en 1937.

La Petite heure, contes 1959-1979,
Nouvelles éditions de l'Arc, Montréal, 1979.

Sources

Dans *Le Monde illustré*, Montréal, 22 décembre 1892.

Anna Duval-Thibault – *Une tournée de l'enfant Jésus*.

Jean Charbonneau – *Conte de Noël*.

Paul de Cazes – *Ma première messe de minuit*.

Jacques Beaumont – *Noël ! souvenir d'enfance*.

Dans *Le Monde illustré*, Montréal, 22 décembre 1900.

Sylva Clapin – *Un vieux*.

Hermance – *La Noël de Paul*.

Wilfrid Larose – *La messe de minuit*.

Dans *Le Monde illustré*, Montréal, 22 décembre 1906.

Marie Le Franc – *Le Noël du vieux sonneur de cloche.*

Fernand Guyot – *L'aventure de Lili.*

Gaston Luyre – *Le Noël de l'abandonnée.*

Édouard Joyeuse – *Le réveillon.*

Henri Roullaud – *Le Noël de Philorôme.*

Jeanne – *Liens renoués.*

Dans *Le Bulletin-Noël* [supplément au numéro régulier] –

[Montréal : A.P. Pigeon, 1903-1938 ?] – 26 décembre 1909.

Jean des Érables – *Une Canadienne à Paris.*

Étienne Jolicler – *Conte de Noël.*

L. D. de Savignac – *Le premier sourire.*

Louise Rousseau – *Que dois-je faire ?*

Oncle Gilles – *La mort de Jeanne et la conversion de Balaruc.*

Louis Dupire, *Le petit monde : recueil de billets du soir.*

Adèle Bibaud, *Lionel Duvernoy*, Montréal, 1912.

Madeleine, *Premier péché*, Montréal, 1902.

Table

Sylva Clapin	4
Un vieux.....	5
Jean des Érables	17
Une Canadienne à Paris	18
Marie Le Franc	26
Le Noël du vieux sonneur de cloche.....	27
Hermance	39
La Noël de Paul.....	40
Anna Duval-Thibault	48
Une tournée de l'enfant Jésus	49
Fernand Guyot	60
L'aventure de Lili	61
Jean Charbonneau	68
Conte de Noël	69

Paul de Cazes	79
Ma première messe de minuit	80
Gaston Luyre	91
Le Noël de l'abandonnée	92
Édouard Joyeuse	114
Le réveillon	115
Henri Roullaud	125
Le Noël de Philorôme	126
Jeanne	145
Liens renoués	146
Louis Dupire	161
Conte de Noël	162
Wilfrid Larose	165
La messe de minuit	166
Louis Dantin	173
L'invitée.....	174
Ernest Choquette	193
Le docteur Santa Claus	194
Étienne Jolicler	203

Conte de Noël	204
L. D. de Savignac.....	211
Le premier sourire.....	212
Louise Rousseau	219
Que dois-je faire ?.....	220
Oncle Gilles.....	225
La mort de Jeanne et la conversion de Balaruc	226
Adèle Bibaud	233
Le grand cœur de l'ouvrier canadien	234
Jacques Beaumont	240
Noël !	241
Nuit de Noël.....	250
Gilles Vigneault	258
Le violon de Noël.....	259

Cet ouvrage est le 55^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.